

Jeunesse



Jeunes filles devant un camion de CRS
- Wilco Versteeg



La Gazelle

12 Amour, jeunesse et sexualité : fragments de paroles

Vocations et engagements : une idée du commun **24**

Jeunesse et **52** banlieue, une histoire d'amour à réécrire

Jeunesse transnationale et **62** gouvernance mondiale

La Gazelle

La Gazelle est un journal étudiant d'opinions ayant pour objectif le partage d'idées au sein de la communauté étudiante. Publication bimestrielle avec un tirage de 1000 exemplaires, La Gazelle a pour vocation de réunir des étudiant·e·s de différents horizons et les pousse à réfléchir et argumenter leur pensée. Elle se nourrit de la richesse de cette diversité culturelle.

Grâce aux nombreuses rubriques qui animent la publication, de la Science à l'Economie en passant par la Culture et la Politique, nos rédacteur·rice·s ont la possibilité de faire découvrir à d'autres étudiant·e·s leurs sujets d'étude ou d'intérêt(s) extra-académique(s). Par ailleurs, chacun de nos numéros est illustré par un·e artiste différent·e qui s'inspire du thème choisi pour exposer son travail au fil des pages. Exposition-papier, La Gazelle est le porte-voix de jeunes caricaturistes, auteur·rice·s de BD, photographes, dessinateur·rice·s. De plus, une nouvelle rubrique a vu le jour en 2017, la rubrique 'Fiction' qui porte un regard décalé et poétique sur le monde qui nous entoure.

A travers ses débats politiques, idéologiques et artistiques La Gazelle exprime l'essence de la communauté étudiante. Ecrire pour La Gazelle, c'est être conscient de notre responsabilité sociale, individuelle et collective. Etudiant·e·s, nous portons haut ce projet afin qu'il puisse être découvert par le plus grand nombre. Notre but est que chacun·e puisse contribuer.

Aujourd'hui, et plus que jamais, il est important de faire entendre la voix de la Jeunesse, cosmopolite, citoyenne, curieuse et solidaire.

E DI TO



Olivier Bouton

Nous nous sommes rencontré-e-s dans les cafés et sur les bancs des universités parisiennes, nous sommes illustrateur-ric-e-s, écrivain-e-s en germe, passionné-e-s de sciences politiques, jeunes philosophes, économistes rêveur-se-s, scientifiques engagé-e-s. Pour clôturer cette année, nous avons troqué notre noir et blanc contre de la couleur, nos douze pages contre quatre-vingt deux, et nous nous sommes accordé-e-s sur le thème de la *Jeunesse*. Il a fallu aller à sa rencontre, la regarder, l'écouter, et vous en faire part. Nous ne savons jamais ce à quoi nous prédestine un thème, mais celui-ci nous a beaucoup souri. Il nous a permis d'explorer ce que nous pensons vivre et connaître.

Élevé-e-s aux sons des JT qui nous répètent "la crise", "le chômage", "la misère" depuis notre tendre enfance, nous avons essayé de mettre en lumière ce qui nous lie, prenant à rebours les clichés d'une jeunesse selfie. Quel sens le Service Public a-t-il pour les jeunes profs ? Comment les jeunes diplômé-e-s se réapproprient-iels le travail ? Comment certain-e-s jeunes transforment-iels leur consommation en acte politique ? Nous avons choisi de plonger dans le regard de ces jeunes, ceux pour qui vivre sa sexualité est une question

quotidienne, ceux qui ont traversé guerre et mer pour se construire, ceux qui ont du mal à se défaire de l'adolescence.

« *Quand on se sent plus perdu, alors, on est vraiment foutu. Les générations qui se sentent pas perdues, c'est de la merde. Nous, mes enfants, on est complètement paumés, mais complètement, alors. Ça prouve qu'on a quelque chose dans le ventre.* » écrivait Romain Gary dans *Adieu Gary Cooper*.

La jeunesse et un vaste champ d'étude, vertigineux peut-être. Mais c'est notre terrain, et le défi a été, pour ce hors-série, sans prétendre être exhaustif-ve, de ne pas enfermer notre imaginaire et nos idées dans un thème qui nous est par trop familier. Alors vous trouverez dans ces pages un instantané : les images d'une jeunesse, singulière mais pas totalisante. Vous lirez les bégaiements, les initiatives, les questionnements, les dilemmes de cette jeunesse cosmopolite qui nous entoure et que nous composons. Heureux hasard du calendrier, la jeunesse se manifeste en ce mois de mai cinquantaire. Alors, réinventons l'optimisme forcené dont parlait Hannah Arendt : à bas le désespoir, haut les coeurs !

Amélie Aspart et Marie Durrieu

Jeunesse

2

INTRODUCTION

- 3** | Edito
Amélie Aspart et Marie Durrieu
- 6** | Une brève histoire de la jeunesse
Matthieu Lacombe
- 10** | Portfolio Raphaël Lafargue

24

VOCATIONS ET ENGAGEMENTS

- 24** | Introduction
Nicolas de Laubier et Félix Loubaton
- 26** | Jeunes profs vs Education nationale : des vocations à l'épreuve de l'institution
Lucie Loubaton et Raphaëlle Gresset
- 29** | Le bâillon et le tonfa : sur les politiques d'étouffement des contestations étudiantes
Auguste Bergot
- 32** | Le Service Public, catalyseur des oppositions de la Jeunesse
Mathilde Col et Jules Cornetet
- 34** | Jeunes cherchant travail de rêve. Je fais des études jusqu'au bac +5 puis j'élève des moutons
Léana Valentini
- 36** | Portfolio Emily Curtis

12

AMOUR, JEUNESSE ET SEXUALITÉ

- 12** | Introduction
Marie Durrieu et Chloé Soulaine
- 14** | À corps et à coeur, fragments de parole
Propos recueillis par Marie Durrieu et Chloé Wren
- 20** | Lettres d'amour

38

REPRÉSENTATIONS DE LA JEUNESSE

- 38** | Introduction
Etienne Rabotin
- 40** | Le cinéma et les ombres du temps.
Deux regards
Basile Jeannet
- 42** | Témoignages de nos grands-parents :
Qu'en pensent les anciens jeunes ?
Témoignages de Juliette Brun et d'André Rabotin
- 43** | F.R.I.E.N.D.S : le syndrome de Peter Pan
Lucien Thabourey
- 45** | In Search of Nostalgia: The cases of Gérard de Nerval and Barbey d'Aurevilly
Colton Valentine
- 47** | Illuminer les ténèbres
Valentin Lutz
- 50** | Portfolio Flora Cavero



62

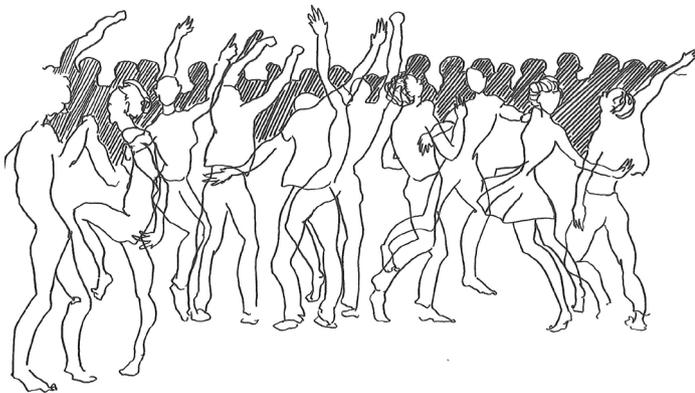
JEUNESSE TRANSNATIONALE ET GOUVERNANCE MONDIALE

- 62** | Introduction
Elie Beressi
- 65** | Mahadi, la parole trébuchante de l'exil
Amélie Aspart
- 66** | La torture à distance
Thomas Lapuy
- 70** | Portfolio Manon Laroche

72

JEUNESSE ET ÉCOLOGIE

- 72** | Introduction
Claire Mabilie
- 74** | La fin de notre espèce se prépare
Sara Deyhim
- 76** | Carniste
Ariane Treguer
- 78** | "Faut réapprendre à manger"
Julie Madon
- 80** | Fiction littéraire La métaphysique de la patate
Bertrand Bouet



52

JEUNESSE ET BAN- LIEUE, UNE HIS- TOIRE D'AMOUR À RÉÉCRIRE

- 52** | Introduction
Gabriel Meshkinfam
- 54** | Homosexualité et banlieue :
entre rejet et cliché
Valentin Lanusse-Cazale et Victor Laby
- 56** | Au nom des autres
Gabriel Meshkinfam et Roman Cadre

UNE BRÈVE HISTOIRE DE LA JEUNESSE

Ambrosie conférant la jeunesse éternelle aux dieux de l'Olympe, fontaine de jouvence, pommes d'or d'Idunn : la jeunesse éternelle est source de fascination, alimente les légendes et récits mythologiques d'une humanité universellement confrontée à sa condition mortelle. On retrouve dans la plupart des cultures des cérémonies qui marquent la fin de l'enfance puis le début de l'âge adulte. Formels ou informels, ces épisodes demeurent des événements marquant une transition entre deux âges de la vie : de la très officielle majorité, conférant la citoyenneté, au chapelet des premières fois en tout genre, force est de constater que nos sociétés "individualisées", "sécularisées", au "lien social rompu" conservent leurs propres rites de passage. C'est dans cette période de transition que vient se loger la catégorie de jeunesse de chaque époque. Il est donc nécessaire de rappeler ce lieu commun non moins banal qu'essentiel : Être jeune, c'est d'abord ne plus être un enfant, sans toutefois complètement avoir intégré l'âge adulte. La jeunesse est en premier lieu une non-appartenance, un arrachement à une catégorie (l'enfance) qu'il s'agit de fuir, et bien souvent dans le même temps le rejet par une autre catégorie (l'âge adulte) qui se voit perturbée par l'arrivée de nouveaux éléments. C'est pourquoi la jeunesse est souvent décrite comme étrangère à la réalité sociale. Ainsi, évoquant des contextes bien différents, Pierre Bourdieu parle de "cette sorte d'existence séparée qui met hors jeu socialement" (« La jeunesse n'est qu'un mot » - 1979) et Philippe Ariès d'une "manière de quarantaine" (*L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime* - 1973). Bien plus qu'une classe d'âge objective et éternelle, celle des 18-25 de la SNCF, la jeunesse est avant tout déterminée par une réalité sociale située et des représentations qui excèdent largement ce que l'on caractérise comme "jeune". Elle s'inscrit dans une histoire marquée par des mutations profondes de l'univers social : institutions scolaires, monde du travail, schémas familiaux, etc. Ces transformations influent non seulement sur les rites, mais également sur

le regard, attendri ou effrayé, compatissant ou réprobateur, qu'une société dans son ensemble porte sur ceux qu'elle considère tantôt comme porteurs d'un avenir radieux, tantôt comme une menace, et qu'il s'agit toujours de conformer aux normes de conduites qu'elle attend de ses membres. En ce sens, la jeunesse est donc par excellence l'âge de la formation, qui ne peut manquer de faire naître révoltes et protestations. Et c'est bien parce que la jeunesse n'est pas définie de toute éternité mais porteuse et reflet des espoirs et des craintes d'une époque et d'une société donnée, qu'il paraît important de s'y attarder. À travers cet article introductif, nous nous sommes attelés à établir une généalogie, nécessairement partielle, d'une jeunesse en particulier : la nôtre. Celle d'une génération née au tournant du XXI^e siècle, dans une période de crises majeures, qui possède ses problématiques propres, tout en héritant de ses aînés un appareil mythologique et discursif particulièrement fort.

Au théâtre du Montfort, dans le XIV^eme arrondissement, passait récemment une adaptation du livre *20 ans et après* de Thierry Voetzel. Ce texte, actuellement réédité aux éditions Verticales, est une retranscription de plusieurs entretiens enregistrés en 1978 entre le philosophe Michel Foucault et Thierry Voetzel, alors âgé de 20 ans. Il n'est pas ici question d'un jeune homme interrogeant son prestigieux aîné, mais d'un philosophe reconnu (Foucault avait alors choisi de garder l'anonymat) s'intéressant à celui qu'il percevait comme « le garçon de vingt ans par excellence », et désireux de presque s'effacer, pour laisser s'exprimer une « voix jeune » et à travers elle, la jeunesse toute entière de ces années-là. En voyant ce spectacle, et l'incarnation par un comédien talentueux, jouant à peine, de celui que Foucault avait érigé en archétype, nous, spectateurs du même âge, sommes frappés d'un sentiment troublant de familiarité. Comme si des traits demeurés intacts, de cette jeunesse de 68 à la nôtre, pouvaient nous laisser croire que nous ne faisons qu'un avec elle, que nous étions de la même époque. Comme si, âgés comme nos parents ou grands-parents aujourd'hui, ces ex-jeunes nous étaient aussi, encore, des frères - oui, nous écoutons les Rolling Stones et chantons Patti Smith - nous croisons encore dans les rues, devant les cinémas, dans nos soirées, le parfum reconnaissable du cannabis et quelques bons amis prêts à effriter du shit sur un coin de table ; Michel Foucault n'a pas pris une ride, et pour ceux qui font des études, nos maîtres sont tous héritiers d'un structuralisme historicisé et sémiologique ; nous portons encore vestes en

"DANS LA BOUCHE DE CEUX QUI LA CÉLÈBrent, LA JEUNESSE RÊVE DE RÉVOLUTION LIBÉRALE, DE CONTRE-RÉVOLUTION, D'INSURRECTION SOCIALISTE OU ANARCHISTE."

"SI NOUS PENSONS SÉRIEUSEMENT À LA RÉVOLUTION, C'EST PLUTÔT PRESQUE COMME UNE CRAINTE"

jean, vestes en cuir, pantalons pour les femmes, des briquets à l'effigie du Che ; nous avons tous connu un ou deux punks, une poignée de gothiques dans nos anciennes classes de lycée. D'aucuns diront peut-être, et sans doute avec raison, que les nouvelles technologies ont transformé notre rapport à la culture : mais à l'heure des téléchargements pirates et des rêves de musique gratuite, les plus *musicos* d'entre nous se ruinent de la même délicieuse damnation devant les étals de vinyles. Quelles différences pouvons-nous alors opposer à ce jeune de 20 ans, vieux de 70, et dont nous nous sentons si proches ? La principale, si flagrante qu'elle a tendance à occulter les autres, et

qu'on serait tenté de la baptiser notre unique différence, est celle de la Révolution. Les écrits et manifestations de cette période, que les commémorations actuelles nous rappellent, sont encore imprégnés de l'espérance marxiste, nimbés d'une croyance fiévreuse ou patiente : « *Avant, je me disais : la révolution, c'est dans deux ans – aujourd'hui, je sais que ce n'est pas vrai, que la révolution, si elle arrive, ce sera dans très longtemps, ce sera très dur et très long... et que ce sera terrible. N'empêche que c'est comme ça... c'est de ça que j'ai envie, moi.* » disait alors la jeunesse au philosophe.

Ces jeunes d'il y a 50 ans étaient, sur bien des aspects – sociaux, culturels notamment – en rupture avec les générations précédentes,

et pourtant leurs engagements empruntaient le même vocabulaire politique. À partir de la Révolution Française, et tout au long du XIX^e siècle, est apparue la figure romantique d'une jeunesse porteuse des aspirations du siècle. Dans l'imaginaire politique, tenir la jeunesse dans son camp, c'est tenir l'avenir. Elle est donc exaltée tant par les forces révolutionnaires que par les courants républicains et réactionnaires. Écoutons Lénine : « *La jeunesse sera toujours la première à marcher pour une lutte où il faut faire don de soi.* » ou Bernanos : « *La fièvre de la jeunesse maintient le monde à la température normale.* »

Dans la bouche de ceux qui la célèbrent, la jeunesse rêve de révolution libérale, de contre-révolution, d'insurrection socialiste ou anarchiste, et trouve des organisations, structures partisans, pour l'encadrer. Pour les élites dirigeantes, le service militaire joue à cet égard un fort rôle de socialisation masculine et de contrôle d'une catégorie de population perçue comme dangereuse. Il faut noter qu'avant le XX^e, la jeunesse est masculine : la jeune femme dispose d'un temps bien moins conséquent entre son statut de fille et celui d'épouse. Bien évidemment, les individus qui s'identifient à cette figure romantique sont une minorité au XIX^e, mais l'exaltation-contrôle d'une jeunesse qu'il s'agit de maintenir dans son giron trouvera son expression la plus criante dans les régimes fascistes et autoritaires du XX^e qui entendent utiliser son ardeur au service de l'avènement d'un homme nouveau. Les jeunes de 1968 héritent donc d'un statut paradoxal : à la fois promesse d'avenir et éternel danger, leur position leur permet de revendiquer de nouveaux droits. Ils sont très nombreux (baby-boom), n'ont pas connu la guerre, vivent une période de croissance économique qui semble inarrêtable, observent l'apparition de mouvements contestataires dans toutes les sociétés occidentales, et s'approprient une nouvelle "culture jeune" elle-même porteuse d'un discours émancipateur. Le printemps 1968 n'est pas un éclair insurrectionnel surgi du néant : il cristallise les tensions sous-jacentes d'une société conservatrice qui ne parvient plus à contenir les élans romantiques de sa jeunesse, qu'elle a pourtant contribué à promouvoir.

Cinquante ans après, les révolutions du XIX^e et XX^e siècle font encore rêver ; mais désormais le rêveur est conscient de son sommeil, et si nous pensons sérieusement à la révolution, c'est plutôt presque comme une crainte, avec le





sentiment qu'une contre-révolution conservatrice revenant sur les acquis - ou presque acquis - de 68 semble aujourd'hui forte de la violence que nous avons perdu. Sans accuser notre génération de dépolitisation (nos engagements prennent une forme autre que celle des nos aînés), il nous faut d'abord prendre acte de la disparition d'un certain nombre de structures et d'un certain passage propre à anéantir en nous la croyance en de grands soirs.

Les cinquante ans qui nous séparent de mai 1968 ont marqué un formidable renversement de paradigme, non seulement idéologique, mais dans les structures sociales les plus profondes. La plus évidente de ces mutations est la "victoire" des démocraties libérales et du modèle américain face au bloc soviétique qui signe l'avènement d'une hégémonie idéologique. Mais les conséquences, pour la jeunesse en particulier, sont bien plus profondes : le libéralisme économique, grand vainqueur des années 1980, signe l'arrêt de mort des grands bassins ouvriers. Or, la CGT et le parti communiste jouent, chez les milieux ouvriers, un rôle de socialisation politique très fort. S'il serait faux de considérer que les étudiants de mai 68 sont les enfants d'ouvriers des mines du Nord, cette politisation massive insuffle un discours marxiste à tous les étages de la société. En vingt ans, les jeunes étudiants marxistes de 68 sont devenus les cadres d'une économie de marché triomphante, porteurs d'un discours européiste fasciné par le libre-échange, pendant que leurs homologues ouvriers grossissaient les rangs d'un chômage structurel qui n'a cessé dès lors de se massifier sous l'effet d'une concurrence internationalisée. Les soulèvements de 1968 n'ont rien d'une révolution, ils signent bien plutôt le baroud d'honneur d'un mouvement ouvrier déjà faiblissant et qui devra subir une lente agonie dans les deux décennies suivantes, et l'ouverture d'une phase de combats politiques au cours de laquelle les batailles "culturelles" ont remplacé les luttes économiques et politiques. Si des mesures aussi fondamentales que le droit à l'IVG, l'abolition de la peine de mort ou la dépénalisation de l'homosexualité, ont été obtenues entre 1970 et 1990, elles maquillent mal le renoncement, y compris des grandes forces de gauche, à une lutte dans le sens d'une égalisation des conditions matérielles. Dès lors, la jeunesse d'aujourd'hui, née dans la décennie 1990, est la fille d'un divorce d'avec les valeurs et espoirs de la gauche ouvrière traditionnelle qui peine à admettre sa défaite, et d'une union manquée avec

un modèle libéral qui subit crises sur crises, pousse vers le chômage des masses toujours plus importantes de la population, provoque des inégalités jusqu'ici jamais atteintes, et met en péril l'équilibre instable de notre environnement. Si la jeunesse est, comme nous l'avons proposé en introduction, une non-appartenance, peut-être n'a-t-on jamais été si "jeunes", peut-être n'avons nous jamais si désespérément souhaité rejeter les erreurs de nos aînés, et dans le même temps manqué si cruellement de modèles vers lesquels nous tourner.

Pourtant, tout se passe comme si depuis le XIXe siècle, une « culture jeune » s'était perpétuée, mais vidée de son contenu proprement politique pour se transformer en produit consommable.

La jeunesse est omniprésente : la publicité et le marketing en usent et abusent, les corps exposés à longueur de vitrines, trop souvent féminins et blancs, témoignent de l'obsession que cette société entretient vis-à-vis d'une jeunesse qu'il est de bon ton de regretter, y compris chez ceux qui en sont à peine sortis. Société schizophrène, qui glorifie la jeunesse dans son imagerie sociale, mais tend à abandonner de plus en plus ses véritables jeunes, qui vivent une situation réelle bien éloignée de ces fantasmes publicitaires. Car, notre génération a vécu, par rapport à ses parents, une précarisation massive, un accueil bien plus difficile sur le marché du travail, des coupes drastiques dans les budgets de l'éducation nationale et de l'enseignement supérieur depuis le milieu des années 2000 et tout cela malgré une inflation massive des qualifications. Surtout, après une réduction des inégalités scolaires, économiques et sociales, les politiques néo-libérales ont creusé des écarts massifs entre les différentes strates de la société, ce que beaucoup vivent comme des injustices flagrantes : inégalités territoriales entre métropoles et milieux ruraux, entre centres urbains gentrifiés et banlieues populaires, fournit, dans des conditions matérielles, un terreau propice à des discours de haine. C'est au cœur du principe néo-libéral, associé à un racisme structurel, qu'il faut analyser l'adhésion d'un nombre toujours plus important de jeunes aux valeurs d'extrême-droite. S'il faut prendre en compte l'abstention massive des 18-30 ans, il n'en demeure pas moins que le FN est le parti majoritaire chez cette catégorie de population dans les dernières élections. La sociologie électorale nous montre que ce vote est corrélé à la marginalisation d'une certaine partie de

“LES CINQUANTE ANS QUI NOUS SÉPARENT DE MAI 1968 ONT MARQUÉ UN FORMIDABLE RENVERSEMENT DE PARADIGME”

“LA JEUNESSE EST OMNIPRÉSENTE : LA PUBLICITÉ ET LE MARKETING EN USENT ET ABUSENT”

“LE DISCOURS SUR LA JEUNESSE MANQUE SOUVENT LE DISCOURS DE LA JEUNESSE”

la jeunesse. A cette tentation nationaliste et raciste, répond une autre jeunesse marginalisée : celle des banlieues. Les jeunes que l'on appelle "issus de l'immigration", comme pour bien rappeler la différence ethnique qui peut exister entre les jeunes français blancs et les autres, sont les victimes d'une politique consciente de marginalisation : ghettoïsation, précarisation, discriminations et répression sont le quotidien d'une jeunesse qui se trouve exclue de la communauté nationale dans les faits comme dans les discours. Ainsi, il n'est pas étonnant que les banlieues soient tout à la fois le foyer d'une violence aux formes diverses, parfois tragique, et le lieu d'une culture vivante - sans doute l'une des dernières - qui développe sa propre langue, ses formes artistiques spécifiques, produisant par là une identité parallèle à celle dont ils sont arbitrairement rejetés. Plus que toute autre, la jeunesse des quartiers populaires est en manque d'un sentiment d'appartenance : largement définie socialement par l'origine de ses parents ou grands parents, elle est pourtant née et a grandi dans la citoyenneté française. Au manque de repère idéologique commun à toute notre génération, vient s'ajouter le déficit communautaire et identitaire. Cocktail explosif qui ouvre la voie chez les plus fragilisés à des

dangers extrêmes comme l'embrigadement dans des groupes délinquants, mais permet en contrepoint l'invention de nouvelles formes d'identité, de collectif, qui viennent répondre à ces manques.

Parler de la jeunesse n'est donc pas une évidence, il faudrait plutôt parler des jeunes, qui se côtoient, se mélangent, s'affrontent parfois, sans qu'un individu puisse se laisser réduire à l'une d'entre elles.

Tour à tour injonction normative et revendication identitaire, le discours sur la jeunesse manque souvent le discours de la jeunesse.

C'est sans doute une des raisons qui expliquent les ressources explosives de cette catégorie d'âge. Sortant du cadre strictement coercitif de l'enfance, la jeunesse est une période de ré-appropriation du discours, qui lorsqu'elle est empêchée, produit frustrations et colères. Face à une conception naturaliste des comportements soit-disant nécessaires de la jeunesse (impulsive, créatrice, révoltée, passionnée, etc.) il s'agit de rappeler que l'adoption par certains jeunes de comportements socialement déviants est strictement dépendante d'une exclusion face

à laquelle ils se constituent en réaction. Ses mouvements parfois violents de protestation résultent d'une réaction face à un processus de coercition, ayant pour objectif de la faire correspondre aux exigences économiques et politiques de la machine sociale, exigence qui s'impose aux jeunes depuis l'enfance mais qu'ils conscientisent d'autant mieux qu'ils quittent l'enfance, et que l'âge adulte leur ouvre peu à peu les portes d'une rationalisation du monde. Période d'apprentissage, de formation, la jeunesse est en réalité surtout une période de conformation, à laquelle les individus se soumettent de manière différenciée. C'est ici que jouent à plein les différents déterminismes sociaux, économiques, de genre, qui modifient en profondeur les expériences individuelles. Dans ce hors-série, *La Gazelle* souhaitait donner la parole à la jeunesse, elle n'aura pu la donner qu'à des jeunes, chacun se saisissant de sa propre jeunesse comme d'un bien précieux ou d'une malédiction. La jeunesse, parce qu'elle se vit et s'éprouve dans des expériences concrètes, est nécessairement incarnée et se refuse obstinément à toute conceptualisation. L'historien Ivan Jablonka le dit avec poésie : "Elle est une énigme et un privilège, comme tout ce qui fuit." ✍

Matthieu Lacombe





Thibaut travaille le monologue de la lune dans *Le Soulier de satin* de Paul Claudel qu'il présentera dans le cadre du concours du Théâtre National de Bretagne et au CNSAD.

Pendant 4 mois j'ai suivi les élèves du conservatoire du 9e arrondissement de Paris préparer les concours aux grandes écoles nationales de théâtre. La classe travaille avec leur professeur dans le théâtre de la cité scolaire du lycée Jacques Decours. La sélection dans les grandes écoles est rude :

Il y a 1331 candidats au CNSAD en 2017 pour 30 admis. Pour le premier tour, les élèves ont à présenter quatre scènes qui ne doivent pas dépasser trois minutes chacune. Une en alexandrins, une écrite avant 1980 et l'autre après 1980. La quatrième scène est un « parcours libre » qui vise à exprimer des talents du candidat. Et ce devant un jury qui voit passer 30 candidats par jour pendant deux semaines.

Raphaël Lafargue



Guillaume, Florent et Lou parlent d'un extrait du *Roi Lear* de Shakespeare.



Thibaut en arrière plan observe Nicolas et Vasudah en pleine improvisation.



Stella et Nicolas s'échauffent avant de passer devant le jury de l'École du Nord à Lille.

Stella travaille une scène de Les Larmes amères de Petra von Kant de Fassbinder.

1ER CHAPITRE

-

Amour, jeunesse et sexualité

“Comment faire pour rencontrer quelqu’un•e ?” “Qu’est ce qui te fait tomber amoureux•se ?” “C’était comment ta première fois ?” “Quelle est l’importance de la sexualité dans l’amour ?” “Comment raconterais-tu l’amour en 2018 à tes petits-enfants ?” “Peux-tu nous parler d’un fantasme ?” “Est-ce que tu t’es déjà senti•e seul•e dans une relation amoureuse ?” “Peux-tu nous parler de ton premier amour ?” “As-tu déjà ressenti une pression sociale vis-à-vis de ta manière d’aimer ?” “Écris-nous un mot d’amour, ou de rupture, par mail, sms, ou lettre.” Une vingtaine de personnes a répondu de façon anonyme à nos diverses questions. Nous n’avions pas pour objectif une étude sociologique de l’amour chez les jeunes, mais simplement une

récolte de paroles libres, de citations, d’idées et d’histoires. Inspirées par les travaux de Sophie Calle ou par le compte Instagram “Amours solitaires”, nous voulions aller à la rencontre de celles et ceux qui veulent nous parler d’amour. Une des participantes à cette permanence a détourné une parabole freudienne afin de nous expliquer à quel point il était important pour lui d’aborder ces questions de sexualité et d’amour afin qu’elles ne soient plus jamais de l’ordre du tabou : si un voleur entre dans une ville et apprend qu’il y existe un endroit défendu, c’est à cet endroit précis qu’il ira. À notre petite échelle, nous avons souhaité que ce lieu interdit soit désormais comme un trésor que nous exposons sur la place du village.

• MARIE DURRIEU ET CHLOÉ WREN •



À corps et à cœur, fragments de parole

• PROPOS RECUEILLIS PAR MARIE DURRIEU ET CHLOÉ WREN •

C'est peut-être 50% de mes conversations. Aujourd'hui j'étais au taf et j'ai parlé de ça, d'amour et de sexualité.

Parler de sa sexualité c'est pouvoir parler de soi, c'est tellement intime que c'est la meilleure manière de parler de soi.

On tombe pas juste amoureux d'une personne, il y a toute une situation qui crée l'amour. J'aime bien que les choses soient un peu incomprises, mystiques. J'aime bien faire la différence entre ce truc-là : on voit quelqu'un passer sur la route, il y a un échange de regards et on se dit qu'on ressent quelque chose qui ressemble beaucoup à de l'amour, et il y a l'antipode : cet amour de confort, une situation confortable avec quelqu'un. Pour moi, là où je parle d'amour sincère, c'est quand il y a vraiment quelque chose entre les deux, on a un visage qui nous interloque, qui nous fait rêver et puis petit à petit c'est un rêve qui devient réalité en fait.

J'ai attendu quelqu'un plus d'un an et demi.

C'est un amour très familial, moins de passion, plutôt être bien ensemble dans le canapé à regarder Netflix avoir des petits trucs de tous les jours, qu'est-ce qu'on mange etc. Ça fait trois ans, on habite ensemble, c'est encore une autre phase de l'amour, on en a fait beaucoup. On était à distance pendant assez longtemps, donc c'était plus : le manque, remplir le manque, après re-manque. Et là c'est plus calme, beaucoup moins de mots, moins de « je t'aime » mais beaucoup plus une vie à deux.

Attendre l'appel Skype.

Un de mes fantasmes c'est de coucher avec une *drag queen*. On m'a

dit que c'était hyper fétichiste. Mais en fait ça pourrait être ma copine qui se déguise, c'est l'ultra féminisation. Et dans l'autre sens, l'ultra masculinisation. Mais je suis extrêmement attirée par les hommes travestis. Les femmes extrêmement viriles, elles me fascinent aussi. C'est pas les personnes qui m'attirent forcément, mais elles me font quelque chose ! Ça me fait de l'effet. J'arrive pas à me dire « Elle, je vais la brancher ce soir ». La sodomie aussi. Je sais pas si j'ai envie de la pratiquer, ça me fascine. C'est plus mmh ... intéressant (*tête d'intéressé*). Il faut bien expérimenter ça. Ce serait trop con de jamais avoir fait ça dans ma vie ! Dire que c'est un fantasme je sais pas trop.

Je pense que jouer avec les genres c'est un fantasme.

L'amour c'est aussi le temps. Mon dernier ex me dit que j'étais pas amoureux de lui mais si j'étais resté avec lui peut-être trois mois de plus,

j'aurais été amoureux. Il y a aussi cette dimension : à quel point il est entré dans ta vie ?

Je ne sais pas si l'amour a une génération.

Je me disais pas lesbienne. Je disais que j'aimais les femmes. Maintenant je pense que j'ai beaucoup moins peur de ce genre de mot.

Je suis amoureuse de deux personnes. Y'a une personne qui s'appelle O et qui habite à Montréal, ça fait un petit moment que je l'ai pas vue en chair et en os même si on discute régulièrement. Et l'autre personne s'appelle S, et je l'ai vu y'a très très très peu de temps (*rire*).

Je considère que je m'autorise pas tout le champ des possibles en amour. J'ai des critères qui sont : sur la taille, sur la profession, pas en mode « je veux un CSP + », mais plutôt je me verrais pas être amoureux de quelqu'un qui travaille de 22h





à 7h du matin tous les jours parce que ma vie est pas compatible avec. C'est plus d'un point de vue pratique. Je pense qu'on peut vraiment être amoureux de tout le monde sans distinction de tout ce que tu veux mais je m'autorise pas cet amour au quotidien. Je sais quand je parle à de gens, quand je me projette avec quelqu'un, que je trouve quelqu'un mignon, attirant, je vais poser des petites questions tests pour voir si on peut aller plus loin parce que j'ai pas envie de tomber amoureux d'un mec qui part dans deux jours à New-York.

Y'a pas de mauvais coup éternel.

Mais avec A j'ai l'impression que je peux partager ma solitude ... Que d'être avec lui ça n'obstrue pas ma solitude ... la relation que j'avais avant A était plus là pour boucher la solitude. C'était une sorte de pacte tacite et finalement je ressentais plus la solitude mais une forme de satiété qui a fait renaître le sentiment de solitude. Un trop-plein de l'autre qui rend seul.

Je me suis sentie seule dans mes relations parce que dans les faits j'étais

extrêmement seule. Ma première relation était une relation à distance. Et après M parce que je pense qu'on peut presque parler de relation à distance dans le sens où elle, elle habitait chez sa mère, moi j'habitais dans une coloc. On avait une relation au quotidien, on s'appelait tous les jours on se voyait un jour sur deux ou sur trois. Mais c'était accentué par l'incompréhension. Moins tu te comprends, plus t'es différent, plus tu te sens seule. Le plus compliqué ça a été l'amener voir mes amis. C'était pas seulement son âge. C'était le combo ultime. Black, musulmane, qui a jamais fait d'études, qui a même pas eu son brevet. Et moi je me demandais si elle allait être à l'aise. Je me serais beaucoup plus posée la question « est-ce que c'est une fille pour moi ? » si j'avais pas été amoureuse. Mais elle m'est très vite apparue comme une évidence. La première fois, elle m'a touchée en fait, physiquement. Dès le début elle m'a touchée et j'en avais rien à foutre, et dans mes expériences passées j'aurais été outrée, qu'est-ce qu'on fait devant les autres ... et là rien à foutre, parce que c'était elle.

Mon fantasme ? Me faire enculer dans une cour de récré.

Enfin le corps d'une personne dont je ne connais pas l'intérieur, c'est juste un corps et ça m'attire pas du tout. Quelqu'un qui nous intéresse vraiment c'est quand même assez rare.

Tu as 15 ans et tu as l'impression qu'il faut baiser.

Je l'ai quitté au bout de deux semaines parce qu'au moment où je l'ai rencontré à la fête de la musique j'étais censée déjà voir ce jour-là un autre garçon, mais je ne savais pas que j'allais rencontrer ce mec. Du coup l'autre, je l'ai complètement mis de côté, mais c'était tellement fort et sérieux avec K que ça m'a fait peur surtout que 2 mois avant de le rencontrer y'a le garçon dont je suis amoureuse depuis que j'ai 15 ans qui est décédé dans un

accident. On n'était pas ensemble mais j'étais très amoureuse de lui ... enfin j'avais 15 ans. De mes 15 à mes 18 ans, c'est le seul mec avec qui j'ai eu des relations sexuelles et que j'ai aimé. Du coup au moment où j'ai rencontré K ça m'a vraiment fait peur de me ré-attacher. J'avais peur qu'il meure, enfin j'avais des peurs. Du coup, j'ai préféré fuir avec le mec de base pour juste avoir une sorte de plan cul, de relation comme ça qui veut rien dire et voilà ...

J'ai un rêve, quand je suis tombée amoureuse d'A, que c'était deux ombres, nos ombres, son ombre et mon ombre qui se rencontraient et je pense que c'est un peu ça que je veux dire, dans tout ce qui est de plus singulier chez moi et chez lui se rencontrait

Je suis tellement heureuse de kiffer les meufs. Je sais pas pourquoi, je pense que c'est vraiment un truc de fierté trop fou, c'est un peu compliqué de dire que je les trouve plus belles, plus intéressantes ... mais mine de rien c'est nourrissant de faire parti d'une minorité. Ça t'ouvre vraiment des trucs différents, ça te permet d'aller dans des endroits, peut-être que tu ferais autrement, tu arriverais différemment dans ce genre de milieu, ce genre de situation. Faire partie de cette minorité, ça te permet d'avoir accès à certaines réflexions, aux questions sur le genre, la mixité, la sexualité, le consentement, je pense que t'arrives à aller là-dedans grâce à ça. C'est trop beau de se dire ça, tes différences t'apportent tellement de choses !

Quand j'étais petite j'étais amoureuse de plein de garçons.

Je pense pas que les nouveaux modèles qui soient apparus soient des modèles qui soient très sincères. À cause de cette mystification et de ce contrat dans lequel on veut croire, et la seule chose qui nous rat-



Flora Cavero

tache à une personne virtuelle peut disparaître du jour au lendemain. C'est très facile de faire disparaître quelqu'un comme ça.

Quand on lit des livres, quand on lit de la poésie, c'est un truc de fou comme les gens qui ont vécu il y a des milliers d'années ont la même manière d'exprimer l'amour. Je suis sûre qu'il y avait des milliards de formes d'amour : couple ouvert, trouple, je suis sûre que ça existait depuis des siècles ! Peut-être que maintenant on a trouvé des mots et que maintenant ça se voit. L'amour est plus politique, plus visible, plus affiché, moins privé, c'est tout. Les Grecs faisaient des trucs à trois, mais les gens allaient pas voir. La sexualité est devenue plus politique et l'amour aussi. C'est ça la différence je crois.

Quand je lui avais offert une fleur de lys en papier pour la Saint Valentin.

On sait plus de quoi on parle, on est pas d'accord, y'a énormément de modèles, y'a des modèles qui s'accordent pas, au final on se retrouve à s'engager dans une relation avec des gens où les deux personnes n'ont pas du tout la même vision du couple et de l'amour.

Je suis sur le principe de la liberté de corps et d'esprit. Si l'autre tombe amoureux d'une autre personne à côté, et qu'on est deux, ça ne me dérange pas, je le dis toujours avant de commencer, et c'est ça qu'il faut accepter. Si l'autre n'accepte pas, c'est non, je ne tombe pas amoureuse d'une personne qui n'accepte pas ça.

T'es amoureux, ça va bien se passer.

J'ai eu des plans culs je trouve ça très « healthy ». Pour certaines personnes ça évolue vers autre chose mais moi, ça a jamais évolué, je sa-

vais ce que c'était, j'ai cadré ça dans ma tête comme plan cul et donc que ça allait se finir et c'était tout. J'ai jamais pensé que ça pouvait évoluer quelque part.

On s'est rencontré sur *Tinder*, j'étais un peu déchet émotionnel à cette époque-là. Mais ça fait 2 ans qu'on est ensemble.

On s'est rencontrés à la fête de la musique et on avait une amie en commun, et je ne l'avais jamais vu. J'étais assise toute seule, il est venu me voir et m'a demandé comment je m'appelais, et je lui ai demandé comment il s'appelait et on est partis tous les deux. On s'est pris par la main, on est partis tous les deux et on ne s'est pas lâchés depuis... comme si on se connaissait depuis toujours.

Concrètement, je concrétise pas beaucoup avec des gens que je rencontre en soirée ou dans la rue parce que c'est compliqué pour moi... C'est pas que je suis timide mais

je me verrais mal aborder un mec parce que c'est difficile pour moi de savoir s'il est gay. Et ça me saoule d'aborder cinquante hétéros pour trouver un gay. C'est relou et j'ai pas envie, ça met mal à l'aise les gens. En terme de retour sur investissement, c'est horrible de dire ça, ça fait beaucoup de temps pour au final pas grand chose. Donc je les rencontre par *Tinder*, *Grinder*, réseaux sociaux et applications. Basique.

Je pourrais sacrifier ma vie par amour.

J'avais 14 ans et j'avais eu un meilleur ami de mes 0 à 6 ans et je l'ai revu et je suis tombée très amoureuse de lui. Et je crois que j'avais une très grande curiosité de ce qu'était le sexe donc je lui ai un peu foncé dessus. C'était un peu froid... Après on se n'est pas revus pendant plusieurs années et moi j'étais toujours amoureuse de lui. On était tous les deux très timides, donc on a passé plusieurs week-ends sans parler et après on a fait l'amour. Donc ce n'était pas très intime.

Je pense que c'est l'ambivalence entre quelque chose de fort et de fragile à la fois. De pouvoir avoir accès à sa fragilité et retrouver des fragilités communes.

« Je suis désolée d'être aussi sec dans mon message. Je t'appelle demain matin pour en parler. Sauf si tu ne veux pas. Si tu as besoin, je serais là pour toi. Mais je suis pas sûre d'être encore la bonne personne ... Je t'embrasse (encore) »

Son ex, quand il a cassé avec elle, elle lui a demandé si c'était à cause de moi alors qu'il savait pas mon nom, je savais pas son nom. Donc elle a remarqué quelque chose avant même qu'on le remarque.

Ton pire coup : ma première fois.



Léa Picot

Je pense que c'est vraiment un amour d'ado qui veut rien dire, mais sur le coup il était très fort. Et ça s'est passé bien. Mais, juste à ce moment-là, je ne savais pas qu'on pouvait coucher avec un garçon et qu'il nous rappelle pas le lendemain. Je pensais qu'une fois qu'on faisait ça, il y aurait forcément une suite... et non.

On s'est retrouvés dans la même bande de potes et je le voyais tous les week-ends pendant 3 ans. Parfois il avait envie, parfois il n'avait pas envie. Je me suis souvent retrouvée dans ce genre de situation où c'est le garçon qui décide et je ne sais pas comment je me mets là-dedans.

Je vis plus mal le fait de ne pas être en couple depuis que j'ai été amou-

reuse. J'ai su ce que c'était d'être à deux et le fait de se retrouver tout seul, on sent plus la différence. Après je me sens libre, tranquille et ne rien devoir à personne et ça fait du bien.

Ma première fois : c'était horrible. Alors, j'étais à une fête j'avais 16 ans et je voulais être avec un mec. J'avais jamais pensé à coucher avec quelqu'un mais je voulais le pécho. Et on commence à boire et il me dit « tu n'arrives pas à boire autant que moi ». Il me passe des shots, on boit des shots ensemble et après j'ai découvert que c'était de l'eau ce qu'il buvait, et pas de l'alcool et moi c'était que de l'alcool. Après on s'embrasse etc. et ça évolue, je couche avec lui alors que j'y pensais même pas ça s'est déroulé tout seul et après j'ai compris qu'il avait couché 30 min avant avec ma meilleure pote. C'était le nouvel an donc c'était des années différentes mais bon c'était quand même assez fort. Et une semaine après il m'appelle pour prendre un café. Je lui fais « non dégage de ma vie, de la vie de mes potes, de partout ». Et donc son pauvre ego a été très affecté et donc il a décidé de raconter à toute l'école comment ça s'était passé et d'en faire un théâtre, en plein cours, avec le prof. Il s'est bien marré. Et 3 ans après j'étais encore la pute du lycée



Léa Picot

parce que j' avais couché avec un mec en Seconde.

J' ai couché qu' une seule fois avec lui, après c' était l' été.

J' aurais du mal à coucher avec n' importe qui parce que j' ai assez honte dans l' acte, mais j' ai pas de mal à en parler, des problèmes, mais j' ai un peu un traumatisme à cause du sexe dans mes anciennes relations. Je me trouve pas beau, je me trouve un peu nul. Mais si je suis avec une personne en qui j' ai confiance qui me dit « non t' inquiète c' est bien », c' est quand même très important.

J' avais toujours l' impression, mais sûrement à tort qu' il trouverait mieux ailleurs donc il fallait tout le temps que je lui prouve que moi c' était mieux. Du coup, bêtement, essayer de le rendre jaloux, donc bêtement, ça pourrit tout en fait. D' essayer de le rendre jaloux pour sentir son intérêt.

La sexualité est souvent un reflet de l' amour.

Les vraies personnes. Un truc qui était commun avec toutes les personnes avec qui j' ai été, c' est qu' ils ne savaient pas du tout ce qu' ils faisaient, ils m' ont pas du tout dragué. C' est juste des vrais gens, avec des problèmes, qui sont bizarres, qui savent pas comment parler, comment t' aborder. Des vraies personnes, pas des *players*, c' est toujours les mecs que personne ne veut.

Je travaillais à la bibli et je le voyais souvent passer et une fois il m' a emprunté un livre et il tremblait donc ça m' a un peu touché et après on a commencé à parler beaucoup et c' était assez intense.

Il y a un concept : les messages. Quand t' es au début d' une relation et que tu envoies des messages et

que t' essayes de les construire avec tes potes parce que c' est un drame etc ... Et je pense qu' on est revenus à l' écrit, plus que nos parents, peut-être un peu comme nos grands-parents, on est revenus beaucoup à l' écrit, d' une façon différente bien sûr.

Être capable de vouloir le bien pour la personne qu' on aime.

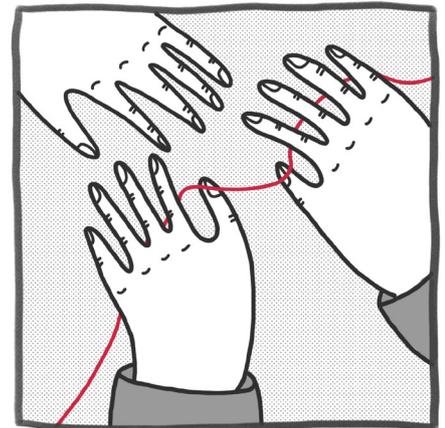
Une relation, c' est du travail. Quand tu choisis de t' engager, si à la première difficulté tu quittes une personne, c' est qu' elle ne voulait rien dire.

J' ai fait mon *coming out*. Les gens que je connaissais à ce moment là le savaient tous. Ça revient sur la scène quand tu dois rentrer dans le milieu du travail, quand t' arrives à la fac, dès que t' es dans un nouveau groupe, ou tu rencontres un nouveau groupe d' amis, tu dois faire un *coming out* perpétuel, c' est comme un deuxième coup, ton homosexualité doit être remise sur la table à chaque fois. C' est difficile, au début t' as l' impression à chaque fois que c' est le plus dur, dans les films le passage où tu dois le dire à tes proches, etc ... Mais bon après tu t' en fous tu as l' étiquette homosexuelle tout le monde le sait. Mais en fait ça se passe absolument pas comme ça, t' es obligée dans ton discours, en tout cas moi j' essaye de le faire, d' essayer de placer les choses pour que les gens comprennent que tu sois homosexuelle. Parfois ça se fait totalement naturellement. Mais si tu te retrouves dans un groupe où tu ne connais personne, personne te connaît et personne connaît ta sexualité. Donc là, c' est qu' est-ce que tu fais ? Quel type de discours t' as ? Est-ce que tu essayes de forcer le trait sur tes collègues femmes pour que les gens comprennent que tu kiffes les femmes, un peu comme les hétérosexuels le feraient peut-être aussi mais à l' inverse. C' est ça le plus compliqué. [...] Quand (les collégien-ne-s) me demandent « t' as

un copain ? », je vais dire « non pas en ce moment », mais je vais jamais leur dire « j' ai pas de copine ». [...] Une nouvelle question : à partir du moment où tu penses à la parentalité ? C' est un questionnement actuel pour moi même si j' en veux pas maintenant. Est-ce que je me sentirais coupable de pas adopter, d' avoir mes propres enfants alors que des enfants ont pas de mère?

Je suis tellement heureuse d' être homosexuelle.

Dans ma vie perso j' arrive à en parler, dans ma vie pro non. Pas à mes grands-parents, mais à mes parents, mes amis, je peux en parler, quand je rencontre en soirée quelqu' un, y a pas de soucis si on parle d' un truc, je peux prendre le



AND PROMISE ME THIS



SCARED OF THE LONELY ARMS

parti de dire que je suis gay, j'ai un copain, au bout de deux minutes. Mais dans ma vie pro, si l'événement est pro, si la rencontre est pro, je fais très attention, et au travail les gens, j'en parle pas du tout. Je considère que t'as une pression sociale. Et t'as plein d'études qui montrent que dans la finance, ou les milieux assez gardés par des hommes blancs diplômés, un peu conservateurs, t'as 30 % des gens qui disent qu'ils sont gays. Y'a des études un peu folles sur ça. Donc moi je suis plutôt en mode comme ça. Après je vais évoluer, récemment je parlais avec mon manager qui me disait qu'il fallait dire les trucs, du coup je pense que je vais être plus ... il me disait : « si une personne te juge, t'embauche pas sur ça, te discrimine sur ça, ben travaille pas dans son entreprise tu vois. ». Je pense que je vais commencer à plus le dire, mais c'est dur de

trouver les mots, le bon moment parce que c'est un truc que tu dis un peu en intimité mais au travail t'es jamais intime, y'a toujours plein de gens autour de toi, et tu vas pas le dire dès le premier jour. C'est dur. Ca reste un truc qu'il faut délivrer, qu'il faut donner comme un secret.. Tu sais on me demande toujours si j'ai une copine, pas si j'ai un copain ou une copine. Les gens te mettent toujours dans la case hétéro et ils laissent jamais la place au fait que tu sois gay quand ils parlent. Donc c'est à toi de leur dire et c'est toujours bizarre.

J'ai mis du temps à faire la synthèse entre l'amour et le désir et comprendre que les deux étaient indissociables.

Mon cheminement dans la sexualité ça a été... je suis partie avec cette image de faire une équivalence entre la liberté sexuelle et l'accumulation de partenaires, c'est excitant, intense mais ça me paraît très limité comme vision.

J'ai pensé au Japon et à la Chine où ils ont hyper du mal à trouver une personne et ils font des inventions pour substituer le sexe et le contact physique. Les cafés avec les chats, c'est pour substituer le contact physique, ça me tue. Je sais pas comment je raconterai l'amour à mes enfants. *Same*, comme dans les livres anciens.

Je suis pas capable d'aimer plus de trois personnes en même temps.

On arrive pas trop à distinguer le désir et l'amour parce que les deux donnent de la joie.

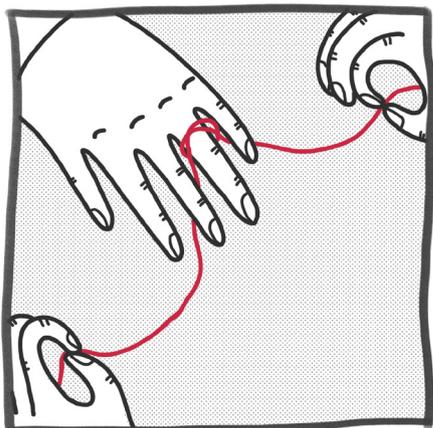
La première fois j'y arrivais pas ... On est allés dans la cuisine, il m'a fait bouffer du chocolat. Il était vraiment sympa. On a fait l'amour sur la table de la cuisine alors que je flippais dans le lit.

Y'a deux jours dans sa cuisine je lui ai demandé comment il savait qu'il

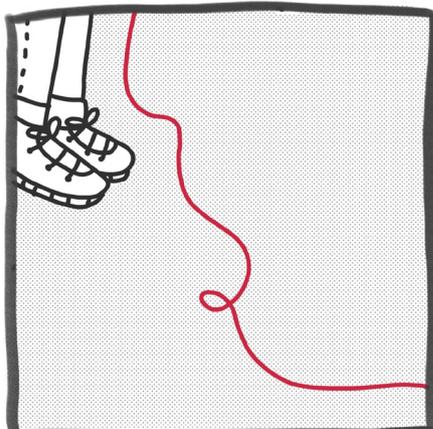
était amoureux, parce que j'étais curieuse, et à ce moment là c'était pas quelque chose que je ressentais comme un torrent. Mais je me sens amoureuse de quelqu'un quand parler de cette personne ça me fait sourire. Quand parfois... que je les écoute, quand je les vois, quand je les regarde être dans le monde ça me fait une sorte de serrement dans le niveau de la poitrine. C'est des personnes dont j'aime beaucoup l'odeur, elle me fait quelque chose. Et quand je leur fais des câlins, je me sens contente et un peu triste.

J'ai eu une relation SM assez violente, et ça fait partie de mes fantasmes. Et les gens voient ça comme mal mais en même temps c'est un jeu. La confiance rentre en jeu : on a pas un coup SM un soir, sauf si on s'en fout de la personne en face. Je déteste *Cinquante nuances de Grey*. Je le déteste au plus profond de mon cœur parce que je trouve que ça marginalise complètement les relations SM. Mais quelque part dans une relation de confiance ça met beaucoup de temps à s'installer c'est pas du tout le truc d'un coup d'un soir qu'on s'imagine un coup d'un soir on va attacher l'autre et puis on va le frapper. C'est dur de frapper quelqu'un qu'on aime même dans un jeu sexuel c'est quelque chose qui faut savoir installer donc c'est tout un jeu, qui évolue progressivement. Moi j'aime beaucoup voir les limites, jusqu'où on peut aller, jusqu'où l'autre veut qu'on aille. La relation que j'ai eue c'était dans l'autre sens, j'étais incapable de satisfaire ses désirs et d'aller assez loin pour la satisfaire.

Je sais pas comment je fais pour rencontrer quelqu'un. J'ai jamais cherché. Enfin si, quand je sortais à tel ou tel endroit, je faisais un effort. Enfin non, j'adore me rendre séduisante, inventer, se dire la veille au soir que tu vas sortir samedi soir et t'imaginer ce qui va pouvoir se passer le lendemain. De l'ouverture, c'est plutôt une ouverture d'esprit qu'il faut avoir. Une manière d'être au quotidien, si tu es ouvert dans ta tête à cette rencontre, elle est possible. ✍



YOU'LL WAIT FOR ME ONLY



AND MAYBE, JUST MAYBE ...
I'LL COME HOME

Mon amie,

je voulais te dire merci. Tu m'as fait sentir aimer, tu m'as fait rire, tu m'as vu et tu m'as regardé. J'ai essayé d'être le plus honnête possible, de te dire tout ce que je me disais à moi-même. J'espère l'avoir été et que tu l'as perçu ainsi. Ne pas me ménager, ne pas te ménager. Assumer que je ne suis pas amoureuse de toi. T'as été inattendu. Ça m'a surpris que ça dure, ça m'a surpris que ça soit dure d'arrêter de te faire l'amour et de te parler tous les jours. J'ai pas réussi à arrêter alors même que je savais que ça dépendait de moi. Je ne suis pas désolée d'avoir continué mais je suis désolée si je t'ai blessé en continuant. Bizarrement, je me sens pas coupable. J'ai pas arrêté de me répéter que j'allais le regretter et que j'allais vouloir me défoncer d'avoir été aussi faible. # J'espère que tu comprends pourquoi je ne veux pas être avec toi. Je ne suis pas amoureuse de toi. Et je veux pas être à moitié avec toi. Je veux qu'on puisse te dire qu'on t'aime, que tu te sentes surpuissante à travers le regard de l'autre, que tu es belle et parfaite. Merci, merci. Tu vas me manquer. Notre relation va me manquer.

M

M.,

I don't know how to say this, and assuredly I must be the thousandth to start such a letter that way. I have been trying to discuss the matter multiple times, but you would never let me. I know you fear what I am about to tell you, but you can't avoid it any longer, and it is time you let me finish my sentence, and not interrupt me with a kiss. I am not in love with you anymore. I still feel tenderness towards you, but we have to stop trying to build something on such an unstable basis. You don't want me as I am, you want a projection of me, a fantasy you dream about at night. But I will not change for you, and if I might consider being exclusive for someone, it will not be for you. Ever.

Try to find your happiness with someone else. I wish you all the best.

O.

Cher S.,

J'adorerais te
un an qu'on se parle
restes aussi bien là
J'aime tes traits
gence et ta distanc

Oui, c'est
ta distance. Ton espe
mot existe-t-il seulement
me jeter trop vite
qui serait illusoire.
Je te remercie

Mon amour,

je parle beaucoup d'amour et de sexualité
en ce moment, et ça a l'air simple mais
voilà avec ma feuille vierge et un stylo à
pas savoir quoi écrire pour te dire combien
je t'aime. ~~ça me paraît évident~~ Peut être
parce que ça me paraît évident, peut être
que je ne trouve simplement pas les mots.

Je peux te dire combien ça me comble de te
savoir dans mon lit le soir et combien
je me sens seule quand je me couche sans
je peux te dire que depuis 2 ans je ne peux
m'empêcher de sourire quand chaque fois
que l'on se retrouve, même si la dernière
fois n'était qu'il y a quelques heures.

Je peux te dire la douceur qui m'envoie
à chaque notification que je reçois de
toi, et les nombreuses fois où je mords
mes lèvres ~~silencieusement~~ dans la rue quand
je pense à nous. ~~Tous ces moments sont ceux~~
Voilà, je pense que l'amour ça me s'explique

rencontrer. Ça fait presque
 e par messages, et que je
 attibance que le manque.
 d'esprit, ton intelli-
 ce.
 bizarre à dire mais j'aime
 ère de froideur (? le
 (4)) qui m'empêche de
 dans quelque chose
 pour cette pudeur.
 A bientôt J'espère/R.

pas, mais que toutes ces choses et les nombreuses
 autres, ça en fait partie.
 je pense à toi,
 P.S: je m'en ai vraiment pas dit assez.

si je te connais déjà,
 et je pense peut-être te connaître,
 prends ton temps.
 reviens moi prêt
 reviens moi généreux de donner de toi
 beaucoup à moi
 ne me reviens pas curieux des autres
 ne me reviens pas convaincu de ce que
 tu croyais déjà savoir
 reviens moi curieux de moi
 prêt à m'appartenir
 reviens moi prêt à me laisser grandir
 et toi grandis déjà
 reviens moi car je t'ai manqué
 reviens moi réconcilié avec ta solitude

reviens moi réconcilié avec moi
 reviens moi surtout avec tes faiblesses
 que tu auras su aimé autant
 que je les aime
 reviens moi prêt
 patient
 innocent
 ne me reviens pas maintenant
 mais reviens un jour près de moi.



Je ne t'ai jamais écrit des mots d'amour
 et qu'impute car les mots se perdraient ; comme
 les autres ils sont destinés à se disséminer.
 Ce n'est pas mon amour pour toi qui compte :
 c'est toi. Peut-être qu'un ^{jour} j'entrerai à nou-
 -veau dans ta conscience pour y semer la
 guerre et la révolte ; peut-être que tu entreras
 doucement dans la mienne pour réveiller le
 mot qui dort sous ma peau. Tu es un
 futur qui danse, un petit ou grand bonhomme
 qui marche obliquement sans regarder ses
 pieds. J'aimerais parfois que ce soit lui
 moi et moi lui, mais c'est déjà le cas quand
 on n'y pense plus il est déjà trop tard,
 tu es ici, ton regard se fonde dans le mien
 et notre bonhomme se dépose ensemble sur tous

les objets qui rencontrent nos yeux. Il
 y a les meubles qui parlent, les paysages
 qui rient et on entend des bruits d'animaux
 tout le jour et surtout la nuit. Avec toi
 le monde est désormais ANIMÉ — mais ça
 ne se dit pas, je ne sais pas, je n'ai jamais
 su écrire des mots d'amour — Quand il
 est là les mots sont des boîtes tout seules
 tout vides et ils sonnent vides comme des
 cavernes et puis quand il se débarrasse
 de moi l'Amour les mots peuvent bien
 chanter mais ils sont faux et ne désignent
 plus que les oiseaux qui les chantent.
 Je dois te dire que je t'aime mais ça
 ne se dit qu'en avec du français moyen,
 il faut des yeux qui prêtent leur serment
 à chaque battement, il faut des doigts

qui éveilient les pores et dilatent les pupilles, il faut des rires qui t'accompa-
gnent, il faut l'envie de tout détruire
et ce je-m'en-fous qui fait tout. ~~Et~~
~~Et~~ ~~Et~~ ~~Et~~ j'aimerais t'écrire
un poème qui raconterait le présent éternel
du monde inutile et de la parole envivante
qui ne sert à rien; tous les actes que
j'aurais voulu te dire ici avec mon corps
et les aurais foutus dedans, avec tous
les regrets qui n'existent plus quand tu
es là et toutes ces cocottes que tu débâ-
mores; j'y aurais mis celle qui rejette à
l'envers et celui qui ne dit jamais son
nom pour ne pas qu'on l'appelle, j'y
aurais mis tout mon globe vide qui
se remplit dans tes bras — mais je

ne veux pas t'écrire de mots d'amour
parce que je ne serai pas notre faussaire
parce que jamais je ne donnerai de
définition de nous. Et un jour, si
j'en acquies le courage, je ne te dirai
même plus je t'aime — et peut-être que
là je t'aimerais vraiment.

chers
étudiants,
chères
étudiantes

En ce moment, nos Facs
sont bloquées, les cheminots
sont en grève, et le
monde est globalement
merdique.

Alors soyez disruptifs!

Profitez de la
musique ambiante
pour vous
faire un
paquet de
pognon!

MONSIEUR
DISRUPTIF.

HOMOSEXUEL
= SATAN

Devenez porteur
de pancartes
en Manif' pour
3 euros/heure.

Faites la nique à
la SNCF en devenant
train de grandes lignes
pour 12 euros/heure.

Changez-vous en
tapis présidentiel
pour 8,60 euros/h.

Faites-vous fumer
par un gros
Sénateur pour
16 euros/heure.

GRRRRH!

MUSO
HISTOIRE
DE MERDE
ÉCARTÉ AVEC
LES PIEDS

Marquez les pages
des lecteurs du
Métro pour
5 euros/heure.

Éclatez-vous en vous
faisant bâton d'exposif
pour DAESH pour
17 euros/heure.

Étudiants,
Étudiantes,
le Capitalisme
est là pour
vous!

lodi

2ÈME CHAPITRE

-

Vocations et engagements

L'engagement n'est pas une notion univoque ; elle recouvre des modalités et des formes diverses. Dans cette rubrique, nous avons pris le parti de mettre en perspective des récits d'expériences d'engagement de la jeunesse étudiante, plutôt que d'essayer d'en donner une définition exhaustive.

Notre premier article traite d'une forme d'engagement particulièrement visible en ce moment, celle des jeunes dans les mobilisations étudiantes.

Deux papiers sont consacrés aux jeunes

travailleurs du service public et à leur rapport à l'intérêt général. L'un décrit les aspirations et les désenchantements des jeunes professeurs. L'autre aborde quant à lui la question des différents sens/différentes significations individuelles que peut revêtir le fait de "s'engager dans (ou pour) le service public". Enfin, nous explorerons les trajectoires de jeunes actifs très diplômés qui se réorientent vers des travaux plus manuels et supposés être plus porteurs de sens.

• NICOLAS DE LAUBIER ET FÉLIX LOUBATON •

Jeunes profs vs Education nationale : des vocations à l'épreuve de l'institution

• LUCIE LOUBATON ET RAPHAELLE GRESSET •

L'Education nationale peine à recruter. Pour remédier à ce "manque de vocations" et attribuer les postes laissés vacants, le gouvernement soumet discrètement le système éducatif à un fonctionnement plus flexible, sur le modèle de celui du marché. Pour que l'offre (les profs) s'adapte à la demande (les élèves), il suffit, dans cette logique, que les premiers soient plus mobiles, interchangeables et embauchés sur des contrats courts ! Les témoignages d'Alexandre, Mélanie, Gwendoline et Jean, jeunes professeurs du secondaire et d'Etienne, instituteur en maternelle, amènent pourtant à inverser les termes du problème. Dans les faits, ce pourrait bien être la contractualisation et la précarisation du statut de prof qui découragent les jeunes à s'engager dans cette voie, ou à y rester. Le traitement réservé aux jeunes profs par l'Education nationale peut-il encore véritablement susciter des vocations ?

Une vocation au service du public.

Ce qui fait consensus sur le caractère public de l'école, c'est son universalité. On croit encore, peut-être naïvement, à une forme de méritocratie, de possibilité pour des élèves de milieux défavorisés de s'en sortir via l'école ; d'y grandir en curiosité, en compréhension du monde, en capacité à s'exprimer et à s'engager. L'Education nationale, pour nos jeunes profs, c'est donner un peu de son temps et de son énergie pour faire un bout de chemin avec des élèves, sans condition de revenu. C'est aussi leur transmettre un sens du public, de la vie en groupe, des règles de conduite. Pas évident, du coup, de savoir vraiment où commence et où s'arrête le rôle du prof.

Jeunes profs : plus que de simples « bouche-trous » ?

Débuter dans l'Education nationale n'a rien de facile. D'abord, les informations sur les postes disponibles sont assez opaques. Les attributions de postes se font sur base de loterie à points. Cette loterie en laisse certains sur le carreau, voire les pousse dans le privé. En pratique, nombreux sont les jeunes profs qui passent leurs premières années d'enseignement à naviguer entre les établissements, qu'ils soient lauréats de concours ou non.

Pour les lauréats de CAPES, CAFEP et autres sigles, une affectation courante à l'issue de la titularisation est celle de TZR (Titulaire sur Zone de Remplacement). Au programme, changement d'établissement au moins chaque année au sein d'une académie, et parfois une affectation à cheval sur plusieurs établissements. Concrètement pour les jeunes profs, cela signifie plusieurs centaines de kilomètres par semaine, plusieurs équipes pédagogiques, différents manuels, différents règlements...

Pour ceux qui n'ont pas de diplôme de l'enseignement, la situation est encore plus instable. Les contractuels, ce sont des enseignants recrutés en niveau bac +3 en CDD pour un an ou moins (en fonction du besoin de l'Education nationale). Aujourd'hui, ils représentent une proportion croissante des enseignants, en effet 18% des postes offerts au Capes externe n'ont pas été attribués aux diplômés en 2017. L'insécurité est de mise, puisqu'à la fin du CDD les postes sont attribués prioritairement aux titulaires (capétiens ou non) qui en feraient la demande.

Aussi bien pour les TZR que pour les contractuels, la flexibilité de l'emploi, tant prisée par le Gouvernement, veut dire recevoir son affectation quelques jours seulement avant sa rentrée ; ne pas avoir le temps de tisser de véritable relation avec les élèves ; ne

pas pouvoir les suivre, ni pendant leur scolarité ni, a minima, pendant l'année entière ; ne pas se sentir faire partie de l'équipe éducative, mais plutôt un énième « petit jeune » qui passe sans qu'on prenne le temps de l'inviter dans les conversations de la salle des profs. Bref, le sentiment bien souvent d'être un « bouche-trou » que le rectorat distribue sur le territoire sans aucun souci de cohérence. Attention à ne pas refuser une proposition dans trois établissements différents à plusieurs dizaines de kilomètres de distance (pour seulement une dizaine d'heures par semaine au total) : vous risqueriez d'être blacklisté et ne plus recevoir d'affectations du tout...

Il s'agit donc pour les jeunes profs de gérer une grosse tension. D'une part, le temps long de l'apprentissage d'une discipline, de l'assimilation de notions complexes, de la construction d'une relation de confiance, de l'éducation d'une personne qu'on accompagne vers l'âge adulte. D'autre part le temps court, fractionné, celui de la préparation des séquences et des cours en urgence, des quelques heures seulement par semaine pour s'accoutumer à un établissement et des départs obligés alors que le lien commençait à se faire.

Auto-formation à l'auto-formation

L'accompagnement des jeunes profs est souvent faible. Dans la formation initiale, souligne Etienne, les exemples des exercices théoriques sont loin de la réalité (moins d'élèves par classe que dans la réalité par exemple). Le mot-clé : « auto-formation », compétence 10 du *Référentiel des compétences*, instauré en 2004. Autrement, se « former » soi-même à assumer un rôle complet d'accompagnement auprès des élèves et des parents.

Et une fois prof ? Alexandre, qui a été vacataire, n'a reçu aucune formation sur le contenu et la construction d'un cours : comment être pédagogue ? Quelles notions aborder en premier ? Comment ajuster la densité du cours à ce que peuvent intégrer les élèves ? Pas plus que d'ateliers sur com-

ment gérer un groupe, ou comment appliquer les nouveaux programmes, qui replacent l'enfant au centre de l'apprentissage.

Jean, lui, a bénéficié de plusieurs propositions du rectorat pour l'aider dans ses premiers pas de prof. Il a ainsi participé à des groupes de parole pour tous les contractuels récents d'Ile-de-France, qui visent moins le contenu et la pédagogie des cours que le comportement à adopter face à des élèves difficiles. Le rectorat l'aide aussi à se créer un réseau et à bénéficier de l'expérience de profs plus âgés. Pour autant, il n'apprend qu'au bout de deux mois de cours qu'il a une boîte mail au rectorat, dont personne ne lui a donné les identifiants. Force est de constater que les initiatives marginales ne résolvent pas le problème structurel qui existe dans l'accueil des jeunes profs.

Du coup, c'est au niveau de l'établissement que l'aide est la plus bienvenue. Or l'accompagnement par les établissements varie beaucoup. Certains jeunes profs se disent très soutenus par une équipe soudée et dynamique. Mais pour beaucoup de ceux parachutés dans les zones difficiles d'Ile-de-France, l'équipe, déjà en difficulté, est peu à même de former ces « contractuels qui ne font que passer ». Pour Jean, le soutien de l'établissement a ainsi été assumé entièrement par le principal, qui était présent dans sa classe en début de cours pour appuyer son autorité de prof et gérer les élèves difficiles. Paradoxe souvent relevé : comme à l'armée, ce sont donc les plus inexpérimentés qui sont affectés dans les zones les plus difficiles, où l'accompagnement est aussi minimal.

Le rôle du chef d'établissement varie également. Dans le privé, où les établissements sont plus autonomes, c'est lui qui donne les orientations et réunit les équipes, composées de profs mais aussi (bien plus souvent que dans le public) de nombreux surveillants, assistants scolaires, référents par niveau, CPE voire psychologues. Dans le public, selon Gwendoline, plus difficile de mobiliser pour des réunions d'équipe car « les profs sont une espèce qui supporte mal l'autorité ». Comme le résume bien Mélanie, « le

jeune prof ne sait jamais ce qu'il peut attendre de son collègue. »

“Les élèves ? les profs ? le système ?” - à qui la responsabilité ?

Les difficultés rencontrées par les jeunes profs sur le terrain les amènent à questionner sans cesse leurs pratiques. Conscients du rôle de l'école dans la reproduction des inégalités sociales, ils s'interrogent sur leur « responsabilité individuelle » dans cet échec. « Quand cela ne marche pas, est-ce ma faute, celle des élèves, ou parce que c'est structurellement impossible ? » se demande Alexandre. Comment expliquer le problème d'attention chronique, le manque de discipline, et de résultats effectifs qu'ils rencontrent au quotidien ? Doit-on tout ramener à l'origine sociale des élèves – avec le tout le fatalisme qu'implique cette vision déterministe ? De fait, la sociologie n'a eu de cesse de montrer comment les enfants

de cadres et de professions libérales héritent du même capital culturel que celui qui est transmis et légitimé par l'école. Ainsi, quand les enfants issus des classes supérieures – dont sont souvent issus les jeunes profs eux-mêmes – apprennent « par osmose », l'acquisition de la culture scolaire nécessite un véritable effort d'acculturation pour les enfants issus des classes populaires. Bien que n'ayant pas eu le même type de difficultés lors de leur scolarité, les jeunes profs sont sensibles à cette injustice, et tentent tant bien que mal de faire dialoguer les références culturelles : « *Pour les textes littéraires, on essaye toujours de voir à quoi ça sert au quotidien, on joue à fond la carte de l'identification, de l'empathie.* ».

Rapidement, face à cette prise de conscience, « *la question devient de savoir pour qui on travaille* » ? Bien qu'elle n'estime pas que ce soit une solution, Mélanie explique aujourd'hui qu'elle « *bosse pour ceux qui veulent bosser... car c'est trop injuste que ce soit ceux là qui soient pénalisés* ». Pour Alexandre, en laisser certains



Léa Picot

de côté revient à pratiquer l'exclusion scolaire, et donc immanquablement l'exclusion sociale. Quant à Gwendoline, elle se rend compte rapidement que sa véritable mission est moins d'enseigner les maths que d'accompagner socialement et psychologiquement ses élèves et leurs parents. Elle témoigne ainsi de ses difficultés à asseoir son autorité face à un collégien : il avait été propulsé chef de famille après l'incarcération de son père et de son grand frère. Découragée, sur le point de démissionner, elle finira par demander à changer d'affectation.

Le sentiment d'impuissance, dont témoigne Gwendoline, est d'autant plus fort que les quelques leviers dont les jeunes profs disposent leur semblent soit trop limités soit complètement inadaptés. Mélanie serait par exemple en faveur d'une politique de sanction plus forte. Aujourd'hui, dans son établissement, seule l'atteinte à l'intégrité physique d'un prof, peut motiver une exclusion. « *On est passé de l'exercice de la violence légitime, à celui de la bienveillance légitime.* » Selon elle, l'institution scolaire, trop attachée à sortir d'une logique punitive, a peu à peu sapé le pouvoir charismatique qui fût pendant longtemps associé au statut de professeur. Or, insiste-t-elle, en refusant d'assumer son rôle éducatif, l'école ne fait que déléguer cette autorité à la sphère familiale, qui selon les contextes sociaux se retrouve plus ou moins démunie. Lors de l'étude d'un texte de Jules Vallès, sur la punition, Mélanie réalise ainsi que la plupart de ses élèves se font régulièrement battre par leurs parents. « *Ils se font taper à la maison... alors quand à l'école le CPE se contente de leur demander d'écrire une lettre d'excuse parce qu'ils ont traité un prof de pute... ce n'est pas très crédible, on est dans une totale inversion des rôles* ». Ébranlée par ce constat, Mélanie hésite désormais à appeler les parents, comme l'école le leur recommande, lorsqu'un élève est perturbateur. « *On se sent responsable* ». Pour Alexandre, au contraire, la sanction est par nature anti-productive « *quand tu punis, ça devient un conflit d'égo. Et il ne faut pas sous-estimer le jusqu'au-boutisme des gamins... ils préfèrent se battre que de travailler* ».

Résultat : entre 2012 et 2015, le taux de démission a triplé dans le premier degré et doublé dans le secondaire.

Propositions venues de la base.

Confrontés à cette réalité, les jeunes profs se prennent parfois à rêver de réformer cette « machine kafkaïenne de l'Education nationale ».

Beaucoup s'accordent sur le manque de budget de l'enseignement public pour du personnel non-enseignant (CPE, surveillants réguliers, référents par niveau) et des classes à effectifs réduits. Pour autant, pour Mélanie, l'école publique doit rester un service gratuit. « *Les parents ne devraient pas avoir à payer pour bénéficier d'une éducation de qualité* ». Pour Gwendoline au contraire, l'éducation publique n'est pas incompatible avec une contribution des familles aisées. Par ailleurs, selon elle, l'accompagnement beaucoup plus poussé des enseignants et la plus grande autonomie laissée aux établissements dans le privé offrent finalement

plus de latitude pour mettre en place des solutions pédagogiques innovantes et adaptées. Ce qui n'est pas nécessairement beaucoup plus coûteux, mais motive les profs.

Autre problème : l'hétérogénéité du niveau dans les classes. Pour Mélanie, favorable à un modèle à l'allemande (où les élèves sont orientés plus tôt vers des filières pros), l'impératif égalitaire du système éducatif français est fondamentalement hypocrite. Dans son école – sans en informer le rectorat – l'idée de constituer des classes de niveau à été émise par le corps enseignant. Certains y sont hostiles et considèrent même qu'il faudrait remplacer le numéro des classes par des couleurs. En effet, l'existence d'une 6ème 1, 2, 3 pourrait faire croire à une hiérarchie ! D'autres au contraire – souvent les jeunes profs car ce sont les plus exposés – sont demandeurs d'un cadre plus rigide. Alexandre pense également qu'un système par niveaux serait judicieux. Selon lui, cela ne signifie pas « *accepter d'en laisser de côté ; mais au contraire, reconnaître que certains enfants ont besoin de plus de temps, dans des classes à faible effectif. Les autres, ceux qui n'ont pas de difficultés, peuvent être regroupés dans des classes plus nombreuses. C'est ce qui se passe en prépa. On est 50 et tout le monde travaille* ».

Pour eux, l'objectif des 80% au bac, qui dans les faits consiste simplement à mettre une pression sur les profs pour qu'ils fassent passer leurs élèves à la classe supérieure, est contre-productif. Mélanie et Alexandre se plaignent en effet d'être obligés de trafiquer les notes du bac (« *parce qu'on ne peut pas mettre 5 à tout le monde* ») ou de préparer à un examen du brevet beaucoup plus simple que le programme de 3ème.

Devant mentir à leurs élèves et se mentir à eux-mêmes pour rendre crédible le mensonge d'une institution qui peine à les accompagner, les jeunes profs sont souvent désarmés pour concilier la mission morale confiée, l'impératif de résultat et le manque de continuité dans leurs postes. Pleins d'idées et d'enthousiasme, nos jeunes profs se demandent finalement s'ils vont faire ce métier toute leur vie. ✍



Léa Picot



La Meute

Le bâillon et le tonfa : sur les politiques d'étouffement des contestations étudiantes

• AUGUSTE BERGOT •

Dans « *Culture adolescente et révolte étudiante* » publié en 1969, Edgar Morin faisait de l'adolescence « une catégorie historique » (et non pas « anthropologique constante »), qui se constitue dans le creux de cette phase transitoire nourrie d'indéterminations et de conflits qui mène de l'enfance à l'âge adulte. Elle naît, en tant que réalité, dans des sociétés où l'initiation opérant le passage à l'âge adulte s'est disloquée. Elle se construit en tant que « classe d'âge juvénile », à partir d'une culture proprement adolescente, notamment autour de la figure du rebelle et de l'idéal de révolte, et au milieu de l'univers étudiant.

S'il faut sans doute nuancer l'idée d'une culture adolescente relativement unifiée, l'idée globale d'E. Morin, et que nous soutenons, consiste à considérer les adolescents comme une classe ou un groupe social fédéré par des imaginaires collectifs et des espaces géographiques

communs. Ce dernier point est important pour la question qui nous occupe, à savoir le rapport de force entre le gouvernement et les étudiants dans le mouvement contestataire actuel. En effet, un an à peine après Mai 68, E. Morin cherchait à comprendre pourquoi l'université avait été un siège de révoltes aussi déterminant. Il avance trois raisons :

- La ségrégation spatiale de fait puisque toute la vie étudiante se concentre dans quelques lieux de vie commune;
- La marginalité relative de la jeunesse par rapport au monde adulte;
- Le contact direct des étudiants avec l'intelligentsia, c'est-à-dire des « couches sociales les plus sensibles aux imperfections, aux tares et aux ruptures de la société établie » (en principe du moins).

Depuis quelques mois, l'accumulation de blocages d'universités

dans toute la France semble confirmer l'idée que la jeunesse ou plutôt la « classe d'âge juvénile » est une force vive, aisément mobilisable et qui trouve des résonances dans son milieu et en-dehors. C'est en cela qu'elle représente un véritable danger pour le gouvernement. Mais c'est aussi en cela qu'elle est extrêmement fragile :

Pour le dire simplement, elle joue contre le temps.

On peut donner plusieurs raisons à cela :

- Face aux méthodes déployées par les mobilisations étudiantes pour contester les réformes, des groupes opposés aux blocages répondent par une violence démesurée (qui vient en réalité supplanter l'absence de réaction de la part de l'Etat);
- Au sein même des mouvements contestataires, des luttes intestines naissent et divisent les étudiants entre eux;
- L'écho dans les médias et le

soutien de l'opinion publique perd du terrain à mesure que les mouvements s'installent dans le temps ou s'enveniment.

Conscient de ces faiblesses, on peut considérer que le gouvernement mobilise deux types de réaction, apparemment contradictoires, mais qui se rejoignent dans leur gestion du temps, des symboles et de l'information : l'inertie et l'ingérence.

D'abord, le refus d'utiliser les forces policières pour mettre fin aux blocages ou à l'occupation de bâtiments, à Montpellier, au « Mirail », à Paris 8 et à Tolbiac notamment. Il est plus commode d'attendre que des étudiants radicalisés « prennent les choses en main » et que les regards se détournent des véritables enjeux. Que l'impératif de sécurité et de tempérence des luttes intestines prenne le dessus sur l'expression d'un désaccord légitime. Que l'indignation cède à l'épuisement.

A Tolbiac, une vingtaine de jeunes casqués, supposés d'extrême-droite, sont venus attaquer les occupants – sans véritable succès, mais une occasion rêvée pour que la sécurité même des occupants puisse rendre justifiable l'évacuation auprès de l'opinion publique. A Paris 8, certains médias n'ont pas manqué de souligner la « prolifération » de tags racistes anti-blancs sur les murs du bâtiment A, jusqu'à faire de Paris 8 le « laboratoire du racisme anti-blanc ». A Toulouse au Mirail, la paralysie des institutions décisionnaires a conduit à un blocage de fait de l'université pour encore trois mois. Cette situation, qui fait suite à la dissolution par Frédéric Vidal de l'ensemble des conseils centraux de l'université, a mené au blocage de facto jusqu'aux prochaines élections. Le blocage de la fac sur une aussi longue période implique l'annulation des cours et pour certains (notamment les étudiants les plus en difficulté, boursiers en tête) le redoublement assuré. La colère dirigée contre le gouvernement laissera alors certainement place

au doute puis à l'épuisement face à une situation sans réelle issue.

Enfin, au milieu du mois de mars, un groupe violent était venu déloger les occupants de l'université Paul Valéry de Montpellier. Au sein de ce groupe, il y avait des professeurs de droit et certainement l'implication directe du doyen – autant de figures d'autorité qui ont joué de l'influence que leur accordait leur statut pour faire de ces étudiants le bras armé de l'autorité (à la fois de l'institution universitaire mais aussi étatique). Cette « milice » comme les médias l'ont appelée (et plutôt à juste titre, si on la considère comme un corps armé suppléant l'armée ou la police régulière) a vraisemblablement reçu le soutien de l'administration et l'approbation implicite des institutions de la République. Pas de déclaration publique (immédiate du moins) de la part du gouvernement pour dénoncer ces actes, pas de réponses aux véritables questions soulevées par les luttes (la sélection à l'université, les fusions, loi Asile et Immigration...).

C'est la loi du silence, et le régime de la peur diffuse.

On essaie de braquer les étudiants les uns contre les autres en faisant s'éterniser des blocages, des manifestations qui ne trouvent pas d'échos et qui cristallisent les tensions entre opposants et partisans de ces mouvements.

Qui sera désigné responsable ? Pas l'inertie du gouvernement, non. Des groupes d'« identitaires » affiliés à l'extrême droite : une image rassurante évidemment, le nouvel avènement du bouc émissaire auto-sacrificiel qui viendra synthétiser tous les maux de la France et deviendra le principal réceptacle de l'indignation suscitée par ces tristes spectacles.

Dernièrement, après avoir laissé des milices d'extrême-droite se faire justice elles-mêmes, les opérations



La Meute

policières dans les universités se sont faites un peu plus fréquentes. On est désormais familiers de la manière dont Emmanuel Macron aime faire parler les symboles. On notera donc que les deux universités qui ont été particulièrement visées par des évacuations policières véhiculent des symboles très forts. Nanterre était le point de départ du mouvement de Mai 68 ; la Sorbonne, située au cœur du Quartier Latin, son lieu d'affrontement mythique. Plus qu'une filiation historique avec Mai 68 (qui vaut ce qu'elle vaut), c'est l'idée même que nous sommes confrontés à un mouvement global que le gouvernement cherche à déconstruire.

Toute la tactique du gouvernement vise en effet à rejeter systématiquement ce mouvement dans la sphère de la marginalité.



factions extrémistes. Une belle occasion d'accroître encore un peu plus le contrôle et la répression policière (après la normalisation de l'état d'urgence) au nom de l'« ordre républicain », c'est-à-dire de l'application méthodique des réformes inspirées par la vision macronienne.

On accuse la plongée dans l'autoritarisme et l'enseignement concurrentiel, ils pointent du doigt ce vers quoi mène la désobéissance : des violences, des échecs scolaires, la précarisation de fait des étudiants en difficulté. Bref, la lutte devient l'origine des maux qu'elle cherchait à éviter, et ce pour la simple et bonne raison que

L'Etat bloque tout dialogue et divise les contestataires en attendant que la contestation s'esouffle ou s'envenime.

En un coup de baguette, la réforme est passée. On nous dépouille de la légitimité de nos luttes.

Lors de sa récente interview sur le plateau de RMC-BFM-Mediapart, Macron a d'ailleurs eu l'occasion de revenir sur l'expression, reprise à Jacques Audiard, qu'il avait utilisée pour désigner les occupants des facultés : des « professionnels du désordre ». Non seulement il la justifie en disant que les mouvements contestataires ne sont pas constitués majoritairement d'étudiants mais bien de groupes minoritaires et politisés dont la seule finalité est le désordre, mais encore il nie le soutien que ces occupations reçoivent des enseignants, du personnel administratif, des associations, de la société civile etc.

Heureusement, le gouvernement peut compter sur la complaisance des médias de masse qui ne prennent pas le temps d'analyser et se contentent d'alimenter le brouhaha des réactions à chaud servant toutes sortes d'instrumen-

talizations politiques. Grâce à eux en grande partie, la naissance de foyers de débats et de résistance face à des réformes jugées injustes s'est transformée en une sorte de chaos où s'opposeraient différentes

On oppose la radicalité à la servitude volontaire, sans la troisième option : celle de la révolte justifiée. ✎



La Meute



Wilco Versteeg

Le service public, catalyseur des oppositions de la jeunesse ?

• MATHILDE COL ET JULES CORNETET •

Cinquante ans après mai 68, comment penser la mobilisation de la jeunesse autour des services publics ? Contrairement à l'image que l'on garde des événements survenus un demi-siècle plus tôt, il n'existe aujourd'hui aucune unité dans cette mobilisation. Tout d'abord, la représentation médiatique des revendications étudiantes contre la sélection à l'université dissimule une grande partie de la jeunesse qui ne se mobilise pas, ou d'une manière différente. De plus, cette opposition entre bloqueurs et bloqués montre qu'il n'y a pas de consensus, aussi bien politique qu'idéologique, sur la cause à défendre. En effet, l'idée de cette mobilisation est inséparable d'une certaine idée du service public dont l'essence est à préserver ou qu'il s'agit au contraire de refondre. La question que nous nous posons ici est celle de la manière dont la mobilisation autour des services publics contribue à démanteler l'image d'une jeunesse unifiée dans ses valeurs et ses idées.

De manière très générale, on peut discerner deux grandes conceptions du service public. La première, héritée de l'après Seconde Guerre mondiale, est celle d'un service véritablement public et universel, ouvert à tous et sans conditions d'accès et se trouvant régi par un acteur unique, l'État, établi en monopole sur ce marché. Les individus sont de simples consommateurs d'un service homogène proposé par un unique producteur. Cette universalité du service public permet alors à tous d'en profiter au même prix. Ici, le but est moins la rentabilité que la solidarité. *La Poste* en est un bon exemple : recevoir des lettres ou envoyer des colis est un service proposé par l'État qui s'applique sur tout le territoire français.

Il existe une obligation de desserte des zones non rentables

qui fait que l'on trouvera toujours une poste ouverte même au milieu de nulle part, dont l'entretien et le service coûtent cher

pour peu d'utilisateurs. Cette solidarité imposée pose problème. Comme tout producteur, l'État fait face à des contraintes de budget qui peuvent entrer en contradiction avec son objectif de solidarité. La SNCF illustre cette ambivalence : est-il juste de faire payer plus cher leur billet aux utilisateurs des grandes lignes de trains pour compenser les pertes qui sont faites sur des petites lignes, moins fréquentées mais tout aussi nécessaires ?

Une autre conception, plus récente et en opposition avec la première, est caractérisée par un souhait de rentabilité économique ou financière et d'individualisation d'un service public qui devient "à la carte".

À nouveau, le mot d'ordre est la satisfaction du client, mais la rhétorique s'articule ici autour de la notion d'efficience (le meilleur service au moindre coût) et de personnalisation de la consommation, tant par la consommation elle-même (quantité et qualité) que par son prix : il s'agit ici de

Payer pour le service que l'on désire et que l'on consomme individuellement.

Cette vision des services publics conduit à dénoncer l'inefficience d'une organisation centralisée et bureaucratique, en lui préférant la fluidité du monde de l'entreprise. Une nouvelle forme de mobilisation de la jeunesse se dessine donc ici : il s'agit en effet de faire appel aux forces intellectuelles de jeunes diplômés afin de réformer le service public autour d'un nouvel idéal. Cela se traduit en premier lieu par le transfert d'une expertise managériale issue des mondes du conseil, de l'entreprise et des écoles de management vers la gestion des services publics, en continuité avec le "New Public Management"

développé depuis les années 1970. Ces velléités de réformes de l'État sont profondément liées aux progrès réalisés dans les domaines des technologies de l'information et de la communication et se trouvent donc réaffirmées par une nouvelle génération de réformateurs sensible aux charmes du management, et particulièrement à l'aise face à ces nouvelles technologies. De fait, une partie de la jeunesse issue des grandes écoles d'ingénieurs ou de commerce se propose de substituer un savoir-faire privé à l'expertise publique émanant des grands corps de l'Etat. Le résultat de ces pratiques nouvelles obéirait aux lois du marché, disqualifiant de fait toute proposition ou réflexion n'allant pas dans leur sens. On observe donc bien une fracture au sein d'une jeunesse que certains voudraient voir unie, entre réformateurs issus du secteur privé et militants de l'universalisme.

Comment la jeunesse se positionne-t-elle concrètement face à ces deux visions divergentes du service public, à savoir un idéal d'universalisme et d'égalité et une approche plus individualisante marquée par un souci d'économie de moyens ?



La première tendance s'illustre dans l'émergence de nouveaux lieux et formes de discussion collective. C'est ce qui se trouvait par exemple dans le mouvement de Nuit Debout : le compte rendu de l'Assemblée générale du 17 avril 2016 aborde le sujet du service public en ces termes : « L'Etat impose aux services publics une rentabilité. Que le bien ou service public revienne au public. [...] Qu'est-ce qu'un territoire sans services publics ? Se poser la question de l'équité territoriale. Manque profond d'un espace citoyen. » On voit bien que la vision défendue ici est celle d'un service privilégiant la solidarité face à la rentabilité. Nuit Debout est un mouvement qui a été instigué principalement par la jeunesse, ou plutôt par une certaine jeunesse, politisée et qui sait se mobiliser. Ces jeunes-là déplorent dans le même compte rendu le manque d'un « espace citoyen » que ne crée plus le service public aujourd'hui. La mobilisation représentée par Nuit Debout participe à la défense d'un service public créant unité et cohésion par son universalité et son souci d'égalité.

De l'autre côté, les manifestations d'une partie de la jeunesse suscitées par les réformes néolibérales tendent à éclipser une autre figure de la jeunesse : celle du jeune entrepreneur en jean et baskets ou du manager fraîchement diplômé d'une grande école prêt à donner un coup de pied dans la fourmière bureaucratique. En effet, depuis les années 1970 où les grands cabinets de consultants internationaux ont commencé à introduire le modèle de la grande entreprise au sein des services de l'État, nous assistons à un renouvellement des élites marqué par

L'affaîsissement des frontières entre l'université, le marché et l'entreprise.

La figure du sociologue Michel Crozier est emblématique de ces changements, Bien qu'il ait souligné les périls attachés à la bureaucratie lorsqu'il avait une trentaine d'années, ce n'est pas sa jeunesse personnelle qui nous intéresse ici. En effet, ce qui suscite ici notre attention est sa participation au déclin des barrières entre privé et public par la formation d'une nouvelle génération de réformateurs embrigadée dans l'apologie des nouvelles méthodes de management. Cela se traduit notamment par la mise en place de l'Institut Auguste-Comte, vu comme une école supérieure de management d'élite, qui fut sapé par l'arrivée de la gauche au pouvoir au tournant des années 1980. Ce projet de nouvelle génération de jeunes réformateurs se traduira finalement par la mise en place de la société de conseil *Stratéma* misant sur le recrutement de jeunes diplômés et par la formation de l'Institut de l'Entreprise appliquant le concept de think tank au champ industriel français.

Malgré tout, il est possible de dégager un fil directeur unifiant les différents moyens qu'a la jeunesse de se saisir de cette question des services publics et de leur future organisation. En effet, il s'agit en dernier lieu de défendre les intérêts du consommateur, tout en considérant que ce consommateur est plus facilement atteint à travers la façon dont le service public est produit que dans la manière dont il peut être consommé. Ce travail de refonte ou de conservation est l'apanage de chaque nouvelle génération, directement concernée par ces questions qui se doit donc de définir le service public tel qu'elle souhaiterait en bénéficier. Tout cela est à inscrire dans le cadre d'une réflexion plus large sur le sens du collectif au sein de nos sociétés contemporaines et sur la légitimité de l'action collective au sein d'une société d'experts. ✍

Jeunes cherchant travail de rêve

• LÉANA VALENTINI •

Dans un texte d'économie-fiction célèbre, l'économiste Keynes écrivait qu'au XX^{ème} siècle on travaillerait autour de quinze heures par semaine, et qu'il resterait tellement peu de travail à effectuer que le principal problème social serait de le répartir équitablement entre les volontaires. Nous sommes capables aujourd'hui de créer des produits dans un temps record comparé à quelques siècles auparavant avec beaucoup moins de main d'œuvre. Or, nous voilà au début du XXI^{ème} siècle, la diminution du temps de travail n'est pourtant pas à l'ordre du jour. Bien au contraire le travail reste l'activité centrale à laquelle se prêtent les individus en société.

Comment a-t-on fait pour continuer à trouver du travail pour (presque) tout le monde ? Voilà la question que s'est posée David Graeber, économiste américain contemporain, dans son fameux article « Bullshit jobs » : « *Pour y arriver, des emplois ont dû être créés qui sont, par définition, inutiles. Des troupes entières de gens, en Europe et en Amérique du Nord particulièrement, passent leur vie professionnelle à effectuer des tâches qu'ils savent sans réelle utilité. Les nuisances morales et spirituelles qui accompagnent cette situation sont profondes.* ».

Adieu aux 'jobs à la con'

Certains parcours professionnels de jeunes ont l'air de confirmer l'assertion de Graeber, de nombreux médias en ont d'ailleurs fait leur affaire : « *Quand les surdiplômés déclarent la guerre aux 'jobs à la con'* » sur le Figaro.fr ; puis « *Le hipster pâtissier est aujourd'hui plus valorisé que le cadre sup' de la défense* », sur Le Monde ; ou encore « *Les métiers manuels ont la cote auprès des cols blancs* » sur Le capital.fr ; et enfin « *Pourquoi des bacs +5 quittent leur 'métier à la con' pour conduire un foodtruck* » sur telerama.fr.

De quels nouveaux phénomènes sociaux se sont-ils emparés ? Une certaine jeunesse qui se rêvait journaliste, commercial-e, ingénieur-e, développeur-se web, choisit de devenir agriculteur-riche en permaculture,

ébéniste, fleuriste, brasseurs de bière, couturier-ère... Ils intriguent, comme le démontre la couverture médiatique dont bénéficient ces parcours de vie.

Qu'est ce qui pousse ces jeunes à un tel tournant de vie ? Redéfinissent-ils le rapport au travail ? C'est la question à laquelle j'ai essayé de répondre pour mon mémoire de Master en enquêtant sur ces jeunes diplômés ayant suivi des études « intellectuelles » qui se reconvertissent dans des métiers manuels. Il semblerait que la dégradation des tâches de travail ainsi que la diminution proportionnelle des emplois de « cadres » changent le rapport de certains jeunes au travail et les poussent à chercher d'autres voies.

Relier le penser et le faire

En 2010, Matthew B. Crawford publie le livre *Eloge du carburateur, essai sur le sens et la valeur du travail* dans lequel il retrace son propre parcours de reconverti, qu'il éclaire par des réflexions philosophiques et sociologiques. Brillant universitaire, il ouvre un garage de réparation de motos, après avoir expérimenté ce qu'il nomme un « travail d'idiot » : un poste de rédacteur chez *Information Access Company*, où il lui est demandé de résumer des articles de sciences-humaines en quelques lignes dans un temps toujours plus limité. Il est devenu depuis une référence incontournable pour ces reconvertis toujours plus nombreux.

Riche de ses expériences Matthew B. Crawford considère que le travail se dégrade en général, du fait de la dichotomie entre le penser et le faire. La tendance sociétale qui ferait exister des métiers manuels et intellectuels de plus en plus distincts appauvrirait le travail. Il semblerait même que différents facteurs poussent cette division du faire et du penser dans des métiers qu'on croyait plutôt à l'abri de ces évolutions, notamment dans l'économie de la connaissance et de l'information.

Cette tendance est analysée par le journaliste Jean-Laurent Cassely, dans *La révolte des premiers de la classe*. Il distingue cinq évolutions, dans une partie du monde

du travail, qui sont à la fois distinctes et entremêlées : la mondialisation qui entraîne une spécialisation internationale et qui aurait pour effet de diluer le contact producteur/consommateur et de produire chez le salarié l'impression de travailler à la fois pour personne et tout le monde ; la bureaucratisation qui pousse à une hyperspécialisation et une fragmentation des tâches, soumises à un contrôle constant ; la financiarisation qui subordonne le travail aux rendements financiers et renforcerait par là le sentiment de déréalisation du travail ; la numérisation qui rend impalpable les tâches effectuées et donc prive du rapport corporel au travail ; et enfin, pour clore cette longue liste, la quantification qui donne lieu à une gouvernance des nombres soumettant à un contrôle quantifiable du bienfait et de l'utilité du travail effectué. Les travailleurs de l'abstraction se muent en ouvriers du savoir et de l'information. Crawford nous dit : « *Manipuler des abstractions ne veut pas dire penser* ».

L'augmentation du nombre de reconvertis et leur surmédiatisation pourraient être expliquées par le désenchantement entre les tâches demandées, qui sont prédéfinies et automatisées et les aspirations d'un grand nombre de travailleurs « cadres ». Ils sont privés des capacités réflexives que leur offre le travail avec l'objet. Ils sont soumis à une logique gestionnaire dans laquelle ils jouent un rôle remplaçable. Un savoir-faire ne peut être mobilisé de façon positive sans être situé dans un environnement où celui-ci prend sens subjectif-



Emily Curtis



Emily Curtis

vement. Un savoir actif est enrichi par l'environnement dans lequel il se déploie.

Un déclassement ?

L'état du marché du travail serait un autre facteur important de ce phénomène. Selon l'auteur d'un rapport de l'institut Fondapol, « *le refus de confronter les objectifs poursuivis par la politique de démocratisation sans fin à la réalité du marché du travail est source d'un décalage terrible, entre les gains espérés par l'investissement que représente la poursuite d'études de longue durée et la brutale évidence d'une économie saturée en profils de types bac+5* ». Les emplois de cadres ne seraient donc pas assez nom-



breux pour accueillir la nouvelle masse de diplômés sortant des études supérieures. Cependant cette courte analyse de l'économie de l'éducation ne prend pas en compte l'ensemble des bienfaits engendrés par une poursuite d'études, mais seulement ceux engendrés par l'occupation d'un poste considéré comme adapté au niveau d'études.

Des enquêtes qualitatives permettent de révéler ce biais. Sally, après un Master 2 de philosophie, se réoriente en fac de médecine pour devenir sage-femme. Ses études de philosophie ont été pour elle un moyen de forger son cheminement intellectuel afin de définir sa place dans le monde : « Ce que je m'attendais à trouver : c'était d'agrandir ma vision des choses ». Cela lui a aussi permis d'enrichir sa passion pour le cinéma et de penser son engagement politique aux côtés des foyers de travailleurs : « *Je me souviens que j'avais envie de rentrer dans l'idée que la société pouvait changer, qu'elle ne pouvait pas rester dans ces problèmes-là* ». Wayne, qui après de longues années en tant qu'assistant d'éducation et l'échec répété de l'obtention du diplôme de CPE, a choisi d'ouvrir une ferme pédagogique en Bretagne. Ses études, période de transition entre le lycée et le métier choisi, lui ont permis de construire sa propre vision de ce qu'est l'éducation : « *J'adore le métier de CPE, après c'est pas facile tous les jours. Et moi j'ai un peu de problèmes avec l'institution par rapport aux élèves. Je pense qu'on ne leur donne pas assez d'autonomie. Qu'on ne les laisse pas assez réfléchir par eux-mêmes* ». Les études universitaires peuvent être une manière d'enrichir l'expérience de vie

au-dehors de la sphère de la nécessité, ce que ne peuvent quantifier des variables économiques. Reste à savoir comment on choisit de considérer le rôle de l'université.

Travail, une réalité à reconstruire

Ce que semblent rechercher fondamentalement ces jeunes ce sont d'abord des liens, qui les rattachent à leurs histoires familiales et à une communauté de travail : travail entendu comme agir conscientisé et pensée de l'action. Ces jeunes peuvent se retrouver dans des gestes et des habitudes de travail qu'ils ont observés ou dont ils ont entendu parler dès leur plus jeune âge. Ils choisissent aussi des métiers où leur travail peut avoir un sens au-delà de la seule tâche qu'ils effectuent.

Leurs activités de travail leur permettent aussi de recréer une unité de la vie professionnelle et de la vie privée. Ils construisent leur subjectivité active en dehors des contraintes d'une identité sociale spécifique à certains métiers, qui font d'eux des êtres employables.

La personne doit s'adapter à l'institution et non l'institution à la personne. Par exemple Matthew B. Crawford raconte dans le chapitre 6 de *L'éloge du carburateur* combien son travail comme rédacteur chez *Information Access Company* avait atteint son estime de soi. Il ne pouvait faire preuve dans son travail de l'honnêteté intellectuelle dont il se réclamait dans ses études supérieures d'apprenti chercheur en philosophie. Le travail qu'on lui demandait tel qu'il était organisé au niveau du temps et de l'efficacité ne pouvait lui permettre d'effectuer sa tâche aussi consciencieusement qu'il l'aurait voulu. Matthew B. Crawford formule ainsi dans *L'éloge du carburateur* : « *faites un métier qui n'abîme pas le meilleur de vous-même* ».

Leur choix de tournant de vie semble venir de l'envie pour ces jeunes d'allier la potentialité d'une curiosité intellectuelle, à leur futur métier souhaité. Ils viennent remettre en cause la distinction du travail manuel et intellectuel, liant les deux dans un processus de production souvent indépendant.

Ces jeunes reconvertis montrent par leurs choix qu'ils croient au travail comme moyen de participer activement à la société civile et à l'accomplissement de soi. ✎

L'errance d'un chariot

J'ai trouvé mon alter ego d'un jour dans une ruelle parisienne. Il avait la tête en bas. Et les roues en l'air. Ces photos ont été prises une après-midi d'août – de doutes ? – partagée avec lui.

Parcours, traversée, errance. Les premiers pas de ce charriot pour parler des miens, du voyage, de « sauter à l'eau », de la rencontre, la vraie, celle qui nous bouscule pour de bon, de la découverte du militantisme, de la solitude aussi.

Emily Curtis





3ÈME CHAPITRE

-

Représentations de la Jeunesse

“Un octogénaire plantait.”
Jean de La Fontaine, *Le vieillard et les
trois jeunes hommes*

On n'est pas alternativement vieux ou jeune. On naît et l'on meurt respectivement plus jeune et plus vieux que l'on ne sera jamais, mais entre les deux, qui peut dire s'il est jeune ou vieux, enfant ou adulte, mûr ou immature ? L'âge n'est pas une valeur discrète, mais un spectre continu ; le jeune a déjà la préconception de sa vieillesse comme le vieillard vit avec un pied dans sa jeunesse.

Aussi, nous ne voulons pas opposer la

jeunesse et la vieillesse, ni comparer deux groupes qui s'entr'observeraient, les uns scrutant les autres avec nostalgie et les autres regardant leurs aînés d'un air conquérant. Nous voulons voir l'âge comme une même sève qui coule au long des années, ou comme un rapport au temps, plus que comme un critère de jeunesse ou de vieillesse.

Ici, des jeunes prennent la parole, sans que l'on sache lesquels sont jeunes de vingt ou de quatre-vingt-dix ans. Nous parlerons de la peur de vieillir et de l'excitation d'être jeune ; du temps saccadé du cinéma ; nous y parlerons de nos souvenirs.

• ETIENNE RABOTIN •



Le cinéma et les ombres du temps.

Deux regards.

• BASILE JEANNET •

Le temps autre, le temps des autres

Le cinéma articule les temps, témoigne de leurs distances et de leurs solidarités discrètes. Plus fort encore, et c'est ce que nous aimerions montrer, le cinéma dépasse cette loi uniforme de la vie selon laquelle *il n'y a pas d'alternative à ce que l'on vit*. Il est logiquement impossible de vivre autre chose que ce que l'on vit. Sauf au cinéma. Le cinéma a le privilège des temps qui ne sont pas. Le cinéma montre la pesanteur du temps, à la fois univoque, unidimensionnel, et pourtant riche de tous les possibles, de toute la densité infinitésimale de l'histoire.

Peut-être Xavier Dolan l'a-t-il plus que jamais montré lorsque, dans *Mommy* (2014), Diane (Anne Dorval) imagine, au détour d'un regard que la caméra saisit, un autre futur pour son fils, Steve (Antoine Olivier Pilon), dont l'instabilité psychique semble insurmontable. Trouée dans le réel, le futur qu'elle imagine est joyeux. Il donne une harmonie au présent par la médiation de l'espoir. L'instant respire soudainement de pouvoir être autre. Mais le geste cinématographique de Dolan a cela de remarquable qu'il montre, par cette respiration qu'est le rêve au sein du présent, la prison du temps, d'un temps dont on ne peut se sortir, qui est d'autant plus asphyxiant qu'il n'est jonché que d'impossibles, que personne en son sein ne peut vraiment se choisir. La fin de la séquence, sidérante, ne filme plus que de vagues formes géométriques, qui sont des visages si flous qu'ils ne doivent pas exister. Le cinéma fait vivre ce vertige qui parfois nous saisit à ce que tout aurait pu être différent, il le fait vivre avec cette pesanteur immense qu'a le réel sur le rêve.

Les deux chefs-d'œuvre que sont *Eyes Wide Shut* (Stanley Kubrick,

1999) et *Mulholland Drive* (David Lynch, 2001) ne sont d'ailleurs pas des apologues du rêve, mais des chroniques fascinées de ce qu'ils ne se distinguent pas du réel. Jouant de la confusion formidable que le cinéma sait entretenir entre la réalité et le fantasme, fondus dans le réalisme ontologique de la caméra qui les fait advenir, Kubrick, Lynch et Dolan n'opposent pas le rêve au réel, mais en célèbrent, inquiets, la confusion troublante. Comme s'il eût fallu, pour mieux changer de millénaire, souligner la structuration onirique du réel, y montrer *la présence du futur*.

Dès lors, l'intimité est toujours, par la médiation du rêve et des temps alternatifs, habitée des autres. La

scène de *Mommy* dont nous parlions ci-dessus présente un bonheur démesurément simple, commun. Le temps auquel Diane aspire est celui des autres. Son fils fait des études, devient diplômé, se marie. Il ne fait rien d'autre que passer les étapes de sa vie. Le temps n'est pas seulement saturé de tout ce qu'il fut, et de tout ce qu'il a encore et a toujours à être : il l'est de tout ce qu'il doit être, de tout ce que la société lui donne comme sens. De toute la *quotidienne* qui l'habite. Vieillesse et jeunesse se trouvent ainsi, aux marges de l'intime, aux frontières du collectif. On peut lire, dans les *Recherches Philosophiques* de Wittgenstein, que l'intériorité n'existe pas, que ce que l'on croit intime, privé, jusqu'à la plus singulière des douleurs, est construit dans la publicité, l'extériorité du langage. En montrant comment Diane rêve que son fils se marie, passe à l'âge adulte, Dolan articule l'intimité de la jeunesse à la collectivité de sa



définition, de sa commémoration et, partant, de son impossible réalisation. Si le rêve est sûrement la dernière des transcendances que notre société tolère encore, il ne porte aucune promesse parousiaque. Il est plutôt l'exil contraint et permanent que le présent s'impose à lui-même.

Le cinéma et les ombres du temps

Alors que jeunesse et vieillesse sont toujours diluées dans le temps long de l'existence, le cinéma, par la néantisation des temps que lui permet le montage, peut opposer à quelques secondes d'intervalle la vieillesse et la jeunesse, les faisant comme apparaître. Nous pensons ici à la séquence de *La villa* de Robert Guédiguian (2017) dans laquelle, sans aucune raison autre que l'émotion, les acteurs du film paraissent, 30 ans plus jeunes, dans une folle embardée en voiture,

se jetant dans l'eau les uns les autres, portés par la musique de Bob Dylan (*I want you*). Ils étaient réunis dans cette villa qui est la leur, et dont il fallait déterminer le futur, au carrefour de leurs existences, vieillis, entre l'indignation et la résignation. Le film s'est soudainement redéployé depuis un passé qui n'est plus. Ce n'est pas un *flash-back*, c'est du cinéma, pur, dans la simplicité d'un effet de réel sidérant : les acteurs ont vieilli. Les acteurs sont restés, unis, ensemble, soudés par quelque allégeance à la fiction. Et tout le temps que tous ont traversé semble avoir convergé pour ces quelques dizaines de secondes revenues du passé, extraites de *Ki lo sa ?* que Guédiguian avait tourné en 1985. Le cinéma articule les temps.

Plus encore, il les ramène au paradoxe de leur urgence. L'urgence de la jeunesse ne veut rien dire, semble-t-il, sans exister au-devant de cette vieillesse qui la montre, la regrette et s'en émeut. Elle ne veut rien dire aussi tant que son urgence ne se sait différée, en retard sur elle-même. L'urgence de la jeunesse ne veut rien dire si elle n'est pas passée. Elle est le fantasme d'un temps vécu : il faut être vieux pour la vivre. Les personnages de la villa avec l'âge, sont devenus sages ; ils n'en sont pas moins indignés d'avoir déjà vécu. Ils portent ce scandale quelque part en eux, où il ne peut se dire. Le cinéma prend ici le relais du langage.

Les inadéquations du temps sont toutes là, dans les remous du cinéma, ou dans cette phrase de Barbara : « *Il y a si peu de temps entre vivre et mourir / Qu'il faudrait bien pourtant s'arrêter de courir.* » Le cinéma donne sens à ces mots car il donne à voir ces corps réels, tristes et dignes à la fois d'avoir trop couru. Dans le quasi-monologue à la fin de *Trois souvenirs* de ma jeunesse (2014, Arnaud Desplechin), Paul Dédalus (Mathieu Amalric), cinquantenaire, seul, ayant quitté depuis longtemps Esther, son grand amour de jeunesse, rencontre Jean-Pierre Kovalki, ami qui couchait avec Esther à Roubaix lorsque Paul était à Paris. L'affaire restait inexprimée, laissée à cette

insouciance qu'on attribue fausement à la jeunesse. Paul, alors, trente ans plus tard, laisse libre cours à « la fureur » qui l'habite encore, « intacte ». Scène remarquable tant l'indignation de Paul semble légitime et digne ! Et pourtant, par les rires crispés et les regards, Paul exprime aussi « le chagrin » d'avoir trop délaissé Esther lorsqu'il partait pour Paris. Ses diatribes cachent mal le mépris qu'il se porte plus qu'à tout autre. Le cinéma de Guédiguian dit la constance mélancolique des temps, des luttes et des espoirs ; plus encore, la constance d'un groupe : famille, amis ou d'une équipe de tournage. Le cinéma de Desplechin porte un temps plus amer, ironique, où superbe et hypocrisie se mêlent, où le temps marque des blessures que le verbe ne sait guérir ni pardonner : seulement les exprimer, les dire ou les proférer.

Dans ce même film, Paul Dédalus adolescent est joué par un autre acteur (Quentin Dolmaire) qu'Amalric - qui joue Paul vieux. Le cinéma accepte ici une distance avec le réel : le temps ne se donne pas par la fatigue des mêmes corps, mais comme une altérité. Jeunesse et vieillesse ne se montrent plus que comme ces autres, ces entités faussaires, ces ombres qui font l'urgence des corps. Tout est fuyant. Dans *A nos amours*, de Maurice Pialat (1983), l'amour est contenu partout où il est impossible : dans les flots de haine, dans les rancoeurs, dans les fuites en avant, dans les départs pour l'autre bout du monde.

Le dernier plan de *Trois souvenirs* lui répond : après le monologue de Paul-vieux à Kovalki, on voit Paul-jeune avec Esther (Lou Roy-Lecolliet) sur un lit, nus. Ils lisent du grec ancien, indéchiffrable. Il fait soleil, la caméra cadre Esther. Celle-ci sort presque du cadre, la caméra remonte pour la recentrer. Comme dans *A nos amours*, le plan s'arrête, figé, cloîtré dans l'instant. Mais si Pialat saisit le trouble feignant de s'esquiver, Desplechin ose clore le cycle de Paul Dédalus sur un souvenir d'amour, simple et décisif, premier et dernier. Cela est pourtant impossible. On ne capture pas les ombres. ✎



Ce qu'en pensent les anciens jeunes : qu'est ce que la jeunesse pour vous ?

JULIETTE BRUN

Je vais avoir 80 ans. Je me souviens de mon enfance et de ma jeunesse. Élevée à la campagne auprès de mes grands-parents qui étaient paysans : à cette époque beaucoup cultivaient. Papa travaillait au village, maman s'occupait de ma sœur et moi, c'était une vie simple mais nous étions heureux. Pourtant tout n'était pas facile. Pas d'eau dans la maison, il fallait puiser l'eau dans le puits qui était dehors, c'était pareil pour tout le monde.

Pour la toilette, on obtenait l'eau chaude à condition d'allumer le feu, puis on la versait dans une grande baignoire. Souvent le soir nous allions veiller chez des voisins avec la lanterne pour nous éclairer, que de fous rires sur les sentiers ! Il y avait de l'animation. Les fêtes du village étaient très attendues, nous nous retrouvions parents et amis. Tout était simple et nous convenait. Nous allions à pied à l'école qui était à des kilomètres.

En 39, la guerre est déclarée. J'étais jeune, mais mes parents en parlaient souvent. Les jeunes du village sont partis sur le front, beaucoup ne sont pas revenus, la vie a changé. Les années ont passé. Nous avons rejoint la ville à la fin de la guerre en 45. Beaucoup de chaos, beaucoup de tristesse, tout était à refaire. En ville, il y avait l'allumeur de réverbère qui le matin venait éteindre. Les différents métiers passaient sous les fenêtres, certains criaient « parapluie, parapluie ». Le vitrier avec tout l'attirail pour changer les vitres si nécessaire, les chanteurs de rue à qui nous envoyions souvent une petite pièce, le rémouleur aussi.

Petit à petit la vie a repris son cours, à ce jour tout va trop vite, enfin nous le croyons.



Julia Poirier

ANDRÉ RABOTIN

Lorsque la ligne des cyprès du cimetière devient notre plus proche ligne d'horizon, alors que sont refermés et rangés, depuis longtemps, les livres qui nous ont appris notre histoire commune, il reste toujours au fond de notre cœur "notre histoire", celle que nous avons créée, celle que nous avons vécue, celle dont les livres ne parleront sans doute jamais, mais dont nous, nous avons parlé et parlerons (trop peut-être !) et dont nous rêvons au fond de nous-mêmes... notre jeunesse.

Période d'alternance entre découvertes, apprentissages, enthousiasmes, espérances, désillusions, déceptions et révoltes, elle reste néanmoins, lors de notre bilan final, la plus belle période que nous aurons eue dans notre vie, car elle a été celle de la "veillée d'armes" de ce que nous espérons devoir être notre conquête du monde.

Alors, comment aujourd'hui, devant un bébé qui sourit dans sa poussette, un gamin qui sort de l'école avec son cartable sur le dos ou qui shoote dans un ballon, devant ce jeune homme et cette jeune fille qui flânent sur le boulevard main dans la main en sortant de cours, comment ne pas manifester le respect et l'admiration que l'on doit à celui ou à celle dont le destin fera peut-être un jour, le maître, le chef, l'idole ou simplement le père ou la mère de l'un de nos descendants.



Emily Curtis

F.R.I.E.N.D.S : le syndrome de Peter Pan

• LUCIEN THABOUREY •

Dans une époque agitée, où la peur de vieillir prend les traits d'une injonction à la jeunesse permanente, les séries télévisées répondent à un besoin de stabilité et d'identification : nous évoluons avec des personnages qui, peut-être à notre image, refusent de grandir.

Alors que le catalogue de séries disponibles n'a jamais été aussi important, et malgré des accusations fréquentes de sexisme et d'homophobie, comment expliquer le succès persistant de *Friends*, série dont le premier épisode remonte à bientôt 25 ans ? Plutôt que de ne voir dans les sitcoms des années 1990 qu'une époque révolue, sans portables ni réseaux sociaux, il est possible d'y déceler la manifestation de tendances à l'oeuvre dans nos sociétés, donc notre culture, depuis plusieurs années. Que nous disent les séries télévisées sur la jeunesse d'aujourd'hui ? Si l'on s'amuse des déboires des personnages de *Friends*, c'est qu'ils rappellent notre propre difficulté à entrer dans l'âge adulte ; ressort que l'on retrouve dans le succès de séries plus récentes comme *The End of The Fucking World*. Les thèmes abordés par ces séries, sur la jeunesse - catégorie qui se constitue progressivement comme un genre à part - semblent rendre compte d'une évolution longue, issue des conséquences contradictoires de mai 1968 : entre revendication d'émancipation et perte de repères, l'individualisation de nos sociétés brouille les frontières de l'adolescence. Apparue en sociologie dans les années 1970, le concept d'adolescence cherchait déjà à témoigner de cette progression plus compliquée et moins linéaire vers l'âge adulte. Plutôt que la simple représentation d'un phénomène de société, ces séries en sont, d'une certaine manière, la conséquence.

Plusieurs d'entre elles mettent en effet en scène des personnages qui, face aux difficultés d'acceptation du statut d'adulte, préfèrent se compor-

ter comme des adolescents. Ainsi nous nous amusons de l'immaturation des personnages de *Friends*, qui, sans crainte de leurs contradictions, et malgré un âge proche de la trentaine, changent de hobbies et d'emplois selon leurs humeurs, qui, tout en redoutant le chômage, accumulent des liaisons sans avenir (chiffrées à un total cumulé de 85 conquêtes sur plus de 230 épisodes) tout en craignant de finir célibataire. On retrouve alors une

accrue, des carrières de moins en moins stables, une injonction permanente à la jeunesse, la valorisation de l'indépendance individuelle, etc. On retrouve alors dans l'immaturation de ces personnages, souvent jaloux, parfois égoïstes et puérils, la conséquence d'exigences contradictoires : l'envie d'émancipation, par la valorisation d'une jeunesse éternelle ; l'absence de nouveau modèle, par le rejet de l'âge adulte. Si l'adolescence est particulièrement bien représentée outre-atlantique (*Friends*, *How I Met Your Mother*, *The Big Bang Theory*, etc.), elle trouve également un écho en France. Comme le montre Denis Bouley, le jeune père de *Fais pas*



Emily Curtis

dimension centrale du concept d'adolescence : la persistance de comportements indécis et fluctuants, de nature à fuir des responsabilités qu'on ne sait plus comment remplir. Retarder le passage de son permis, éviter des relations trop contraignantes, ne pas avoir d'objectifs fixes sont autant de signes de ce phénomène qui s'accélère sous l'effet des mutations de notre société ; une espérance de vie

çi, *Fais pas ça*, toujours en train de changer d'occupation professionnelle, et jamais très enthousiaste à l'idée d'incarner son rôle parental, l'adolescent peut très bien être parent.

Mais dès lors que les jeunes adultes regardent avec nostalgie une adolescence dont ils ont du mal à sortir, de quels codes dispose la jeunesse ? Dans une société d'adolescents,

La construction de l'identité juvénile peine à s'appuyer sur des repères stables,

les parents apparaissent incapables de transmettre un modèle satisfaisant. Les ressorts narratifs de la très récente *The End of the Fucking World* sont une bonne illustration de cette tendance. Face à des parents irresponsables, trop occupés par leurs propres problèmes pour se soucier de leur disparition, deux adolescents, presque en couple, décident de fuir une société qui n'offre pas de réponses à leurs inquiétudes existentielles. Re transcrites par la voix off, le décalage entre les pensées de ces personnages (qui veulent rentrer chez eux sans oser se le dire) et leurs actes (qui les en éloignent) offre une illustration des effets contradictoires de l'adolescence. En effet, dans un monde instable,

Les jeunes adultes en devenir doivent répondre à une exigence d'émancipation dont ils n'ont pas encore les moyens ;

les incitant à rompre symboliquement avec des parents dont ils ne peuvent pas encore se passer du soutien, moral ou matériel. Comme le montrait déjà le film *Tanguy*, le domicile familial reste un refuge pour

ces jeunes adultes qui ont du mal à construire une vie stable.

Si cette double tendance, à savoir, une plus grande dépendance envers ses parents, couplée à un besoin de rupture, concerne avant tout l'adolescence, et n'est pas nouvelle, certains traits de ce comportement tendent à s'observer de plus en plus tôt dans l'enfance. Parallèlement au concept d'adolescence issu des années 1970, le terme "d'adonnaissance" est apparu il y a quelques années, sous la plume de François de Singly, pour désigner la construction identitaire ambiguë des collégiens, qui cherchent à être autonomes (dans leurs relations) sans pouvoir être indépendants (économiquement). Le rôle des parents devient contradictoire, ils ont de moins en moins de contrôle sur des enfants qui ont toujours autant besoin d'eux. Ce rapport ambigu à la famille, trouve un écho particulier dans plusieurs séries dont la relativement peu connue *Everything Sucks*, récite des tentatives et échecs amoureux croisés d'un collégien et de sa mère. Alors que cette dernière profite de sa liaison avec le principal du collège pour retrouver une forme de jeunesse (fumer du cannabis, couvrir une maison de papier hygiénique), son fils connaît ses premières désillusions amoureuses, abandonné par une petite-amie lesbienne qui se découvre progressivement (cette dernière préfère déclencher l'alarme incendie du collège plutôt que de



Emily Curtis

l'embrasser pour la première fois). On retrouve ainsi plusieurs traits de *The End of the Fucking World*, dans laquelle des personnages indécis sur leur identité (lui craignait d'être psychopathe, elle nymphomane) réagissent de manière disproportionnée et irrationnelle aux doutes qui les travaillent ; abandonnés par des parents trop occupés par leurs tentatives d'un retour illusoire à la jeunesse.

À l'image de la jeunesse qui "n'est qu'un mot", pour reprendre les termes de Pierre Bourdieu, le genre de la série est divers. Pourtant, les séries sur ce thème tendent à offrir un cadre de réflexion cohérent pour rendre compte des mutations de l'adolescence, période aux contours de plus en plus flous :

Tout se passe comme si la jeunesse était devenue une fin en soi plutôt qu'un moment de transition vers l'âge adulte ;

qui finit pourtant par nous rattraper. Pour en avoir la preuve, il suffit de regarder l'apparence des acteurs de *Friends* : personne n'échappe aux rides ni aux cheveux blancs. Pour quiconque souhaiterait oublier cette triste réalité, et profiter de l'adolescence tant qu'il en est encore temps, les 285 épisodes de la série sont toujours disponibles. 🐾



Emily Curtis

In Search of Nostalgia: The cases of Gérard de Nerval and Barbey d'Aurevilly

• COLTON VALENTINE •

Literature scholars Vered Shemtov and Elena Gomel recently coined three terms to typologize the endings characteristic of contemporary fiction: limbotopia, neo-nostalgia, and formlessness. All three are notable for the way they elide traditional utopian and dystopian endings. Limbotopia is the constant reiteration of what has previously occurred; formlessness the endless postponement of the future; neo-nostalgia is the one engaged with a poetics and politics of *jeunesse*.

Neo-nostalgia is the literary version of Donald Trump's "make American great again." These are narratives that gape with horror at the present, turn away from collective action, and search to reshape the future in the image of the past. In doing so, they inevitably summon youth: that of a life, of a community, of a country. For "again", here, always implies a primordial, preferential state, a more innocent, more virile era: a nation in its prime. Shemtov and Gomel align the aesthetics of hindsight to the politics of conservatism. But with all neologisms, this one invites a return to the original concept, the nostalgia sans-neo, to pose the question:

Have textual *analapses* always been evocations of the *arrière-garde*? Does every writer who reminisces on lost youth reject a vision of the future?

Is Marcel Proust's *À la recherche du temps perdu* a seven-volume exploration of "make France great again"?

There's certainly a case to be made for two of his Proust's pre-

cursors: Gerard de Nerval and Barbey d'Aurevilly.

Nerval's the early romantic, the proto-surrealist who paraded a lobster on a blue ribbon through the Tuilleries; Barbey's the late romantic, the decadent dandy turned Catholic extremist. Here's a good binary to keep in mind: Both wrote collections of studies on feminine figures: Nerval's was called *Les Filles du Feu* (*The Daughters of Fire*), Barbey's *Les Diaboliques* (*The She-Devils*). They are light and shadow, two faces of that Proustian moon. And they are above all nostalgic.

"To invent, fundamentally, is to remember," Nerval writes in the preface letter to *Les Filles du Feu* he addressed to Alexandre Dumas. He believed that all art was a return to *jeunesse*, that memory was the only genuine basis for creation. Barbey was equally uncharitable to notions of innovation. "The novel!" he exclaimed in a letter to his editor Trebutien, "but it is made of history, always, more or less, of facts remembered, expanded, modified, arranges according to the imagination." They both turned away realist writing, at that tradition that took up social matters and contemporaneity; they burrowed inside themselves. But why?

There's a stunning passage in most famous member of *Filles de feu*, *Sylvie*, that diagnoses the matter: "We live thus in a strange era, as of those that ordinarily follow revolutions or tumblings of grand reignes [...] it was a mix of activity, of hesitation and sloth, of brilliant utopias, of philosophical and religious aspirations, of vague enthusiasms, mixed with certain instincts of rebirth, of ennuis of past dissensions, of uncertain hopes."

Sounds a bit like 2018 doesn't it? Theirs too was an era perceived as decadence,

of mixed aesthetics and acceleration. A series of revolutions had left the world indecipherable, the modernity-du-jour shook France with its speed, and people cried out that it should all just slow down and be simpler.

For Barbey, it was a pretty easy slide from nostalgia for simplicity to political despotism. "Thus we were in an era in which social unfortunate had mixed all ranks and in which political thought was the only true milieu. France, red with blood, endured." Nerval was subtler, less the rallying xenophobe, more his grandfather whispering spite: "This anecdote is good to recall in an era in which the taste for book collections, for autographs and for objects of art, is no longer generally understood in France." It is mournful, even pathos-inducing. But in in a nation whose patrimony was built in a monarchy,

Cultural nostalgia can slip so easily into the realm of anti-democracy.

"In this country, here one treasures the memory of princes of the Middle Ages and of the Renaissance, -- that created the marvelous cathedrals that we see, of magnificent chateaux, -- less preserved however by the passage of time and by civil wars." Those were the "good-old days," we learn, those days of yore, pre-1789, pre-enfranchisement.

Nostalgia, though, is never just a question of time, personal or historical. It is also one of space, both intimate and geographical. Proust's space was the kitchen, the bedside, the drawing room; Barbey and Nerval were more taken with that room's place on a map of France. Each has his provincial proclivity, Normandy for Barbey, Valois for Nerval, that becomes the place to project lost youth. Here personal youth becomes the youth of nation, for their childhood memories are filled with the ballads and myths, the lyrics and tales on those regions: "Every time that my thoughts arrive at the memories of the province of Valois, I recall with relish the songs and the stories that rocked my childhood." In this way, souvenirs de *jeunesse* become souvenirs de lectures, those regional cultures d'antan now layered with the affect of childhood

Each would place that regional culture at the center of his work. Nerval slips in an appendix of songs from Valois onto *Sylvie*, Barbey's *L'Ensorcelée* using local lore to drive to add obfuscating layers to the plot, filling its sentences with italicized emprunts from the local dialect. They both take on the role of temporal translators: bring to the present the patois of their, and their regions' jeunesses.

The poetics of regionalism were undoubtedly the nineteenth's century's "make France great again." In rejecting the classical, enlightenment tradition of Voltaire and Diderot, they turned away from the future and looked back at something more primordial in which to ground national identity. Yet there's one key difference from neo-nostalgia: regionalism took inspiration from the very na-

tions against whose rise it sought to steel itself. In Nerval's introduction to *Chansons de Valois*, he calls on French writers to copy the practices of their Germans and English colleagues. Barbey too would insist on the mix of British and French that gave rise to the myths he so adored. Can one imagine an American regionalism inspired by the poetics of Sichuan, of Siberia?

Nerval and Barbey's *analapses* were no doubt *arrière-garde*. So, in many ways, were Proust's. But their nostalgias were also cosmopolitan, looking outward to burrow in, scouring texts and nations for advice on how to confront that strange era of sloth and activity, of revolution and ennui.

What distinguishes neo-nostalgia, then, is that it is also native-nostalgia; it is literary *jeunesse* refusing to play with others. ✎



Julia Poirier

Illuminer les ténèbres

• VALENTIN LUTZ •

Porter un regard

Dans *L'amour existe*, M. Pialat affirme : « la leçon des ténèbres n'est jamais inscrite au flanc des monuments », sous-entendant ainsi qu'on refuse de la voir. Or, « la vision suppose la lumière », indique E. Lévinas. Refuser de voir, c'est donc refuser d'apporter la lumière, les ténèbres n'étant alors rien qu'une absence de regards. Les films éclairant les ténèbres sont nombreux, leurs sujets multiples – le nôtre sera la jeunesse – mais certains s'y sont trouvés plongés eux-mêmes, par manque de soutien. Nous tenterons donc de « voir » ces films à nouveau, et comme voir un film, c'est porter un regard sur le regard qu'il porte, nous nous attacherons à voir, outre l'objet, le sujet de ce dernier. Les ténèbres désignent « une absence quasi-totale de lumière dans un espace délimité et évoquant un corps ». Si on a expliqué l'absence de lumière par l'absence de regards, désigné la jeunesse comme « corps », il ne reste qu'à déterminer ce qu'est l'espace délimité.

Mourir la nuit

They live by night de N. Ray, dévoile un premier espace : celui de la nuit. Bowie et Keechie, poursuivis par les autorités et par d'anciens acolytes, sont sans cesse contraints, pour se dissimuler, de vivre la nuit. Dès la première scène, dans laquelle les deux personnages, en pleine pénombre, s'enlacent, avant que l'éclat d'un phare braqué sur eux ne les interrompe, une dialectique de l'ombre et de la lumière se met en place. La nuit devient le vecteur de décalages symboliques entre ce qu'ils sont (deux innocents), ce qu'ils veulent (vivre en paix) et ce que la société pense qu'ils sont (des criminels), pense qu'ils veulent (poursuivre leurs méfaits). Pour Ray, la nuit est comme leur projet et leur amour, tous voués à disparaître, la première rattrapée par l'aube, les suivantes par les autres. La nuit est en réalité l'annonciatrice de la tragédie de cette jeunesse traquée qui n'a pour tout horizon, surtout au beau milieu

de la nuit, que l'éclat d'un phare et le canon d'un revolver.

Sombrier dans le temps

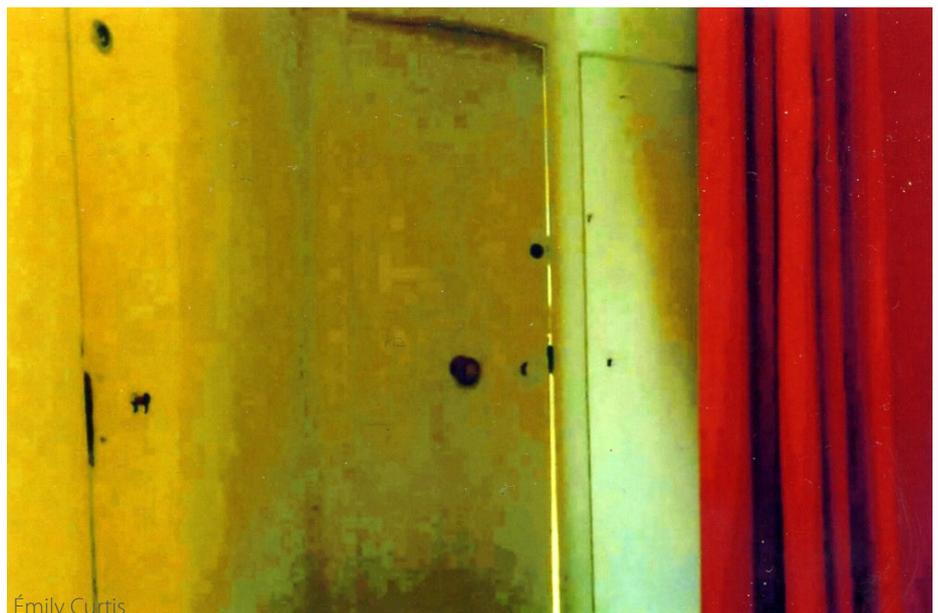
Avec *Bouge pas, meurs, ressuscite*, V. Kanewski, décrit une nouvelle forme d'ombre, celle d'ères troubles, en décrivant la vie dans un village sénescant d'URSS. Déambulant parmi les excréments éparpillés, les rails pulvérisés et les routes effacées, les corps brisés, noyés dans les eaux de l'enfer, ont cessé de vivre : la mort est une résignation, une acceptation sans protestation de l'inexorable. Des hurlements irrépressibles d'une femme nue et titubante, se dégagent les contours d'un délire intégral : la dernière scène se distingue car elle est l'expression la plus violente de souffrance, le signe le plus primaire de vie, la révolte la plus humaine contre le monde. Les ténèbres temporelles consistent également en l'influence de la mémoire : dans *Nos années sauvages* de W. Kar-Wai, si Yuddi ne parvient pas à contrôler sa vie, c'est car, ignorant tout de son passé, il ne peut se défaire de la volonté de l'éclairer. Sa fuite, entreprise pour retrouver des traces de sa mère, y répond et est symbolisée par la métaphore de l'oiseau qui ne se pose que pour mourir : au vol équivaut la quête du passé, à l'atterrissage la mort en train, le moment où Yuddi, trouvant la paix, se pose et meurt.

Maintenir à l'écart

Certaines des ténèbres les plus intuitives sont sans doute celles de la société elle-même en ce que certains individus, désignés comme déviants, sont exclus d'un groupe « dominant ». Dans *Pickpocket* de R. Bresson, Michel, trop pauvre pour vivre, est contraint de voler pour survivre. Désigné comme déviant à la suite de son interpellation, il poursuit ses activités et, au contact de voleurs « professionnels », acquiert de nouvelles pratiques, magnifiées dans la fabuleuse scène de vol à la gare. Il apparaît donc que c'est la société qui projette l'ombre sur certains de ses membres, décelant en eux des traces de déviance ou d'ombre.

Assombrir l'autre

Les ténèbres planant sur la jeunesse, ce sont aussi celles projetées d'un individu à un autre. Avec *L'intendant Sansho*, K. Mizoguchi en dresse une représentation terrible. Les personnages « bons » sont sans cesse écrasés par les détenteurs du pouvoir (intendant Sansho, Premier Ministre, collègues du père). L'influence maléfique de ces individus est pesante - notamment pour Zushio qui cède un temps à l'inhumanité en marquant d'un stigmate les esclaves ayant tentés de s'enfuir du domaine - et irrémédiable, achoppant toujours les tentatives de se rendre meilleur ou de rendre le monde meilleur : le parcours des personnages « de bien » semblent voué



Emily Curtis



Emily Curtis

au malheur (suicide de la fille, déchéance de la mère, destitution du père, échec du fils).

Se fêler et s'égarer

L'esprit humain peut également être un espace de ténèbres, comme le montre Splendor in the grass d'E. Kazan, qui décrit le mal de jeunes américains amoureux. Cette souffrance s'articule autour d'oppositions entre cris et sanglots, fureur et abattement, illustrées dans la scène de la salle de bain et dans ses hurlements hystériques (« *I'm not spoiled!* »). Il s'agit d'un mal fondamental, que l'on retrouve dans deux films de F.F. Coppola, *Outsiders* et *Rumble fish*, nullement des films sur la lutte des classes, mais plutôt sur les fêlures affectant la jeunesse : dans *The Outsiders*, les bandes en sont toutes affectées ; dans *Rumble fish*, Rusty James (RJ) comme Motorcycle Boy (MB) sont sujets à des névroses, mais en l'absence de la frange opposée de la société, difficile de conclure qu'elles sont exclusives à la jeunesse des gangs. La jeunesse, quelle que soit ses ressources, est donc soumise aux mêmes fêlures. Quelles sont-elles ? Dans *La Fêlure*, Fitzgerald écrit : « il existe des coups

qui viennent du dedans, qu'on ne sent que lorsqu'il est trop tard ». Ce sont donc des blessures que l'on n'avait pas su voir, restées dans les ténèbres. Que peuvent-elles être ? Tout. Des parents absents pour Ponyboy, l'adoration du frère pour RJ, l'absence à soi et au monde pour MB...

Changer d'angle

Jusqu'à maintenant, nous avons omis de préciser un élément important. Si porter un regard, c'est apporter la lumière, rien ne dit que sans notre regard, l'objet n'irradie pas lui-même : porter un regard ne présume en rien de la brillance de l'objet. Rappelons de plus la définition des ténèbres : les ténèbres ne sont pas l'absence totale mais l'absence quasi-totale de lumière. Parce que les éléments qui y sont maintenus brillent eux-mêmes, soit par leur propre action, soit par une autre, les ténèbres ne sont jamais absolues. Briller, c'est « apparaître dans sa splendeur, charmer la vue ou l'esprit ». La notion de brillance implique donc une démarche plus subjective puisqu'elle sous-tend la notion de charme. Cette jeunesse des ténèbres, elle-même peut irradier. « Un changement

d'angle y suffit », disait Pialat. Soyons ce changement.

Vivre la nuit

La nuit, dans *They live by night* est bien sûr un espace révélateur dans lequel la mort au pire, l'échec au mieux, est le seul horizon. Pourtant, affirmer cette vérité, c'est en négliger une autre, celle des amants eux-mêmes, qui n'ont que faire de ce que la nuit leur renvoie. Pour eux, la nuit est un cocon où l'on peut se lover, exalter l'imaginaire et esquiver l'avenir. Ainsi apparaît une première lumière : celle du projet utopique, jamais abandonné. La nuit est une libération où l'amour de l'autre se substitue à la défiance des autres, où la sérénité de l'insouciance se substitue à la nervosité de la vigilance : le second éclat correspond à la transfiguration des *ethos* diurnes et nocturnes. Les personnages peuvent y être heureux (mariage) et la nuit devient la sphère du bonheur. A cet égard, il n'est pas étonnant que la mort finale de Bowie survienne à l'aube.

Émerger du temps

Dans *Bouge pas, meurs, ressuscite*, la lumière est rare, la jeunesse une exception mais non une protection contre la capitulation. Valerka, un temps, se laisse aller au délit mais il est sauvé par Galia, lumineuse, dont la mort fait figure d'alternative. Le titre du film s'éclaire : pour que Valerka, jusqu'à alors maintenu dans l'acceptation de sa condition (« Bouge pas »), atteigne la résurrection, il fallait passer par la mort (« Meurs »), celle de Gallia. Elle donne du sens car, pour Valerka, elle est une injustice et, partant, une négation de la résignation. « Mon cercueil sera ta renaissance » écrit Melville dans *Moby Dick*. « Ressuscite » pourrait hurler Kanevski. Dans *Nos années sauvages*, la paix que Yuddi trouve dans la mort, emporté dans un train luxuriant vers un bois spectral, dépasse le simple cinéma et confine à la poésie.

Mettre à l'écart

Avec *Pickpocket*, Bresson montre que la mise à l'écart peut être l'occasion d'éclairer

l'obscurité de la société. La liaison entre Jeanne la juste et Michel le déviant culmine dans la dernière scène : « Ô Jeanne, pour arriver jusqu'à toi, quel drôle de chemin m'a-t-il fallu prendre ? ». Celui de la déviance, et si l'attitude de Michel est dépendante de son exclusion par la société, elle est belle en ce que, acceptée, elle est une provocation permanente. Contre une société qui se défie, le défi est la seule arme, à la déviance répond la défiance : alors que le commissaire lui affirme que sa théorie du « vouloir bienfaisant », c'est « le monde à l'envers », Michel répond avec un panache fantastique : « puisqu'il est déjà à l'envers, cela risque de le remettre à l'endroit. »

Éclairer l'autre

Quant à l'assombrissement de l'un par un autre, il faut évoquer l'influence capitale d'Anju dans *L'intendant Sansho*. Par son sacrifice, elle transfigure la tragédie qui se déroule pour lui apporter la dimension éclatante d'une humanité opprimée mais toujours libre. Elle fait se souvenir à Zushio qu'à l'oppression peut toujours s'opposer l'humanité, à l'anomie la morale. Celle du père des deux enfants : « un homme sans pitié n'est pas humain. Sois dur pour toi, généreux pour autrui. ». Érigée par Zushio comme ligne de conduite, elle est le vecteur d'un espoir qui se déploie à la fin du film. Pourtant, il est vrai, les dernières scènes peuvent sembler désespérantes alors qu'elles subliment en réalité les actes, les renoncements et les sacrifices.

Se retrouver et irradier

L'éclat de *Splendor in the grass* trouve sa source, à l'origine, dans la force d'une passion idéalisée qui fait souffrir tout autant qu'elle fait briller. Le dénouement désenchanté révèle pourtant une lumière contraire : au désir d'aimer, se substitue le désir de vivre, sans fureur. Cette perspective, qui luit par la sérénité qu'elle trouve dans l'inachevé, est sublimée par la splendeur du souvenir, comme l'évoquent les vers de Wordsworth, celui d'une jeunesse, enfiévrée d'absolu et prête chaque instant à s'embrasser. Dans *The Outsiders* et *Rumble Fish*, deux éléments luisent. D'une part, la relation d'avec l'émetteur naturel de la lumière,

Coppola : « *The Outsiders* est un film sur le coucher du soleil, qui, au moment même où il atteint son paroxysme, est aussi en train de mourir, comme la jeunesse. » Cette assimilation se déploie quand, se découpant sur le ciel or ou violet, les personnages, illuminés et lumineux, prennent conscience de l'imminence de la fin de la jeunesse. « Nothing gold can stay », affirme Ponyboy, citant R. Frost. De l'autre, la beauté délicate des personnages, dont les fêlures possèdent l'éclat particulier de la vulnérabilité, et les relations qu'ils nouent : la volonté irréalisable de RJ de ressembler à MB, qui ne sait lui-même pas qui il est, l'exposition par les jeunes de leurs fêlures à ceux qui y semblent *sensibles*, créant des relations où le sentiment d'être « à part » transcende le contraste social.

A l'heure où le soleil se couche

Et si la clé qui pourrait faire passer cette jeunesse des ténèbres de l'ombre à la lumière était la subtilité ? Ce que la jeunesse nous a appris, c'est que même les ténèbres les plus sombres - qu'elles soient celles de la nuit, celles de l'histoire, celles de la

mémoire, celles des autres comme celles de l'esprit - ne sont jamais totales : la jeunesse est capable d'y luire, toujours. Même aux instants où l'obscurité semble trop forte, aux instants où l'on se croirait incapable de porter son regard vers la jeunesse, un effort d'attention et d'ouverture suffit pour distinguer une lueur. Aux instants où l'on se croirait incapable de la discerner, il ne faudrait simplement qu'orienter son regard dans le même sens que les réalisateurs qui l'ont fait avant nous. A l'heure du coucher de soleil, quand la lumière se volatilise dans l'obscurité, il faut se souvenir que son éclat est visible de tout côté, et que de la face opposée de la sphère, le crépuscule est l'aube. Autrement dit, quand la lumière illuminant la jeunesse des ténèbres s'affaiblira, il ne s'agira que de changer d'angle. ✎



Emily Curtis



Emily Curtis



Politisation et banlieues : émeutes de Bobigny, 11 février 2017, un véhicule de presse (RTL) prend feu suite au rassemblement de soutien à Théo contre les violences policières.



Politisation et banlieues : rassemblement de Bobigny, 11 février 2017



J'ai commencé la photographie « sociale » fin 2015, en réalisant des portraits de réfugiés sur le campement de Stalingrad. Je me suis ensuite intéressée aux mouvements sociaux contre la loi Travail et les violences policières de septembre 2016 à ce jour (c'est un passage quasi-obligé pour chaque photographe). J'essaie de m'intéresser aux visages « sous-représentés », de la jeunesse de banlieue aux femmes dans les quartiers populaires. Actuellement, je mène un projet sur le long terme concernant la réinsertion des femmes détenues.

Flora Cavero

Migrants : campement de Jaurès, 7 février 2018. Au centre, Jahan, jeune Afghane arrivée en France depuis 2009, qui sert d'interprète aux jeunes migrants (ici majoritairement Afghans, Pakistanais ; de la minorité Pachtoune pour l'essentiel) qui dorment sous les tentes autour du canal Saint-Martin. Cette semaine-là les températures avaient avoisiné les -7 degrés.



Femmes et banlieue: c'est une série un peu particulière qui est en cours de réalisation. Sur la photo : Dihiya, 22 ans, habite dans une petite ville des Hauts-de-Seine, elle pose nue loin de l'effervescence parisienne pour tromper l'ennui et se réapproprié un corps "déjà fatigué" selon ses propres mots.



4ÈME CHAPITRE

—

Jeunesse et banlieue, une histoire d'amour à réécrire

*La banlieue a une voix, je ne suis qu'un
de ses hauts-parleurs*

Kery James

Jeune de banlieue. Elle est drôle cette expression quand on y pense. Il n'y a pas de vieux de banlieue. Peut-être parce qu'on part ou on meurt avant de devenir vieux. Peut-être parce que les banlieues de vieux (Neuilly, Versailles) ne sont pas de vraies banlieues. Peut-être parce que ce sont les jeunes qui font sa force, son énergie, son enthousiasme et sa différence...

Jeune de banlieue. Déconstruire l'identité *ready-made* qu'on ne cesse de lui assigner, voilà le projet. La déconstruire dans ses recoins les plus sombres. Venir la chercher là où on ne l'attend pas, et lui tordre le cou. « Homosexualité et banlieue : entre rejet et clichés » et « *Au nom des Autres* » sont les

deux facettes de cette même médaille.

Banlieusards et sexualités minoritaires. Deux ingrédients explosifs pour un cocktail savoureux. Au programme : une interview d'un jeune de banlieue, homosexuel et non-blanc, pour démanteler la caricature viriliste qu'a tendance à donner l'ensemble du répertoire sur la question. Une interview pour comprendre à quel point il est difficile — mais est-ce vraiment un problème ? — de joindre identité sexuelle et appartenance sociale.

Banlieusards et poésie. Un nouveau mélange incendiaire. Ou plutôt, stupéfiant. Cette fois-ci pas de prise de parole, mais *don* de parole. Faire résonner la voix de ceux qui n'en ont pas. Pourquoi ne parlent-ils pas ? Parce qu'on ne veut pas les entendre. Parce qu'ils ont trop à dire et que s'ils parlaient ils exploseraient...

• GABRIEL MESHKINFAM •

Homosexualité et banlieue : entre rejet et cliché

• PROPOS RECUEILLIS PAR VALENTIN LANUSSE-CAZALE ET VICTOR LABY •

Dans tous les groupes sociaux, les classes et les catégories sexuelles, le racisme est omniprésent, voire systématique. Les milieux homosexuels ne sont pas épargnés par ce phénomène. Mais l'on peut distinguer des particularités à ce racisme arc-en-ciel.

Aujourd'hui encore, être homo et racisé, c'est la double-peine. Dans l'inconscient collectif, un noir ne peut pas être homo et inversement, parce qu'il y a un imaginaire véhiculé aussi bien par les hétérosexuels que par des LGBT eux-mêmes d'une homosexualité qui serait exclusivement blanche, citadine, diplômée et disposant d'un fort pouvoir d'achat. De l'autre côté, il existe l'image de "noirs" et "arabes" hétérosexuels et homophobes. L'invisibilisation est donc le lot des LGBT non-blancs. Et s'ils sont représentés, c'est pour être déformés et transformés en objets sexuels dans un imaginaire homo-érotique postcolonial où tourisme et pornographie transforment les noirs et les arabes en objets sexuels hyper-masculins. Cette représentation viriliste caricaturale est omniprésente dans la culture gay, que ce soit dans la littérature avec Genet ou dans le porno avec Candinot, les racisés étant cantonnés à n'exister que comme op-

position virile, mais tout de même assez docile, aux blancs.

S'attaquer au racisme chez les LGBT passe par donner de la visibilité aux non-blancs, à changer les représentations faites d'eux et à inventer des espaces et des pratiques militantes pouvant permettre cette valorisation

Pour mieux comprendre ce que peut être la vie d'un jeune homosexuel racisé dans une banlieue française de nos jours, nous avons rencontré M. pour qu'il nous fasse part de son expérience et de son point de vue sur le sujet. Si son témoignage ne peut évidemment pas mener à généraliser sa situation à tous les homosexuels vivant dans les banlieues, sa prise de parole contribue néanmoins à mieux comprendre ce que cette partie de la population vit quotidiennement tout en permettant de déconstruire de nombreux clichés.

La Gazelle : Peux-tu te présenter succinctement ?

M. : J'ai 21 ans, je suis étudiant en communication dans une école de commerce du 17^e arrondissement de Paris. J'habite à Saint-Ouen sur Seine depuis que j'y suis né. Ma mère est d'origine

algérienne et mon père français.

L. G. : Parle-nous de ta vie sociale : où sors-tu et pourquoi ?

M. : J'ai besoin de sortir 3 à 4 fois par semaine et les sorties ne se font pas à Saint Ouen. A Saint-Ouen, je milite, mais ma vie sociale et amicale est en dehors de Saint-Ouen, à Paris.

L. G. : Pourquoi ?

M. : La vie nocturne est plus animée dans le centre de Paris qu'à Saint-Ouen. Quand je sors le week-end pour faire la fête avec les copains, j'ai besoin de me retrouver dans un quartier où je ne me sentirais pas jugé vis-à-vis de ma sexualité, un endroit où je peux vivre tranquillement.

L. G. : Dans quels quartiers parisiens sors-tu ?

M. : Il y a le Marais évidemment, mais aussi Bonne nouvelle et République.

L. G. : Y-a-t-il une corrélation entre les endroits où tu sors et l'ouverture d'esprit des gens qui vivent dans ces quartiers ?

M. : Non pas forcément. Je le fais par habitude. Tous mes amis sont gays, donc je sors là où nous avons l'habitude d'aller. Mais le reste de la semaine je fais d'autres choses dans d'autres endroits.

L. G. : Dirais-tu qu'il y a une séparation géographique en fonction de tes activités sociales ?

M. : Dans ma vie militante, j'ai à coeur de préserver mon image. Quand je suis militant pour La France Insoumise, ma vie privée, ma vie sexuelle et ma vie affective ne concernent personne d'autre que moi. A Saint-Ouen, certains savent, d'autres non. Mais je n'ai pas envie de le dire ni de l'afficher. Je pense que j'aurais la même mentalité si j'étais hétéro, ça n'a pas grand chose à voir avec mon homosexualité.

L. G. : Y-a-t-il un tabou autour de l'homosexualité dans ton milieu social d'origine ?

M. : (temps de réflexion) Oui... Mais c'est mitigé. Je sais que c'est difficile, il y a beaucoup de personnes qui n'osent pas en parler. Ma mère le sait. Je peux partir en vacances chez moi avec mon copain. Ma mère l'a su quand nous



parlions de l'association « Le Refuge » : elle l'a senti. Je n'ai pas de liens avec mon père, il ne fait pas partie de ma vie, donc il n'en a pas connaissance. Je n'aurais aucun souci à le lui dire, mais je n'en vois pas l'intérêt, surtout que je le vois très rarement.

L. G. : Penses-tu qu'il y ait une corrélation entre ton orientation sexuelle et ton engagement politique ?

M. : Je ne sais pas. Je me suis engagé bien avant le Mariage pour tous, dès 2011. Il y a de nombreux gays chez LR ou au FN. Pour moi

Il n'y a pas forcément de liens entre opinion politique et sexualité.

Je me définis comme progressiste personnellement, je ne peux donc que m'orienter à gauche. J'ai pris conscience de mon orientation sexuelle pendant mon engagement politique. J'ai toujours défendu l'égalité des droits sans être militant de la cause et sans le revendiquer. Par exemple, je n'ai jamais fait aucune manif sur le sujet, aucune *gay pride*, je ne vais pas aux événements *gay friendly*. En plus, j'ai déjà eu des rapports sexuels avec des filles. Je me dis gay, mais je ne ferme la porte à rien. Je me dis que pour moi, c'est certainement plus simple d'être gay sexuellement et socialement plutôt qu'être hétéro. Avec un mec, ça va tellement vite, alors qu'avec une fille, pas du tout. Je me sens plus à l'aise avec des gays. J'ai une facilité sociale à rencontrer des garçons alors que je suis très timide avec les filles,

Je me réfugie donc chez les garçons.

L. G. : As-tu déjà été victime d'agressions homophobes ?

M. : Non jamais, heureusement. J'ai déjà eu des réflexions ou des questions intrusives du genre « est-ce que tu es PD? » qui sont peu plaisantes, d'autant plus que je tiens à préserver ma sexualité puisque ça ne regarde personne sinon moi.

L. G. : Considères-tu que le Marais est plus sûr que Saint-Ouen ?

M. : Pas forcément. En plus Saint-Ouen connaît une gentrification depuis plusieurs années. Mais c'est ici que je me sens bien, dans le Marais.

L. G. : Penses-tu que le Marais périclité ?

M. : Oh oui ! On a besoin d'avoir un quartier gay, moi j'en ai besoin. J'ai l'impression que certains homos se disent qu'on est accepté partout alors que ce n'est pas du tout le cas, on le voit tous les jours. On a besoin d'un endroit où l'on se sente en sécurité.

L. G. : Que penses-tu de l'imbrication entre racisme et homophobie ?

M. : Je ne sais pas. L'un existe sans l'autre et inversement. Je suis arabe sans être arabe : je porte un prénom et un nom français. Physiquement, je ne fais pas spécialement gay quand on me regarde. Je ne suis victime ni de l'un ni de l'autre.

L. G. : Même dans le milieu gay ?

M. : Il m'arrive d'en subir sur les applications de rencontre oui, des insultes racistes. Mais le truc c'est que pour les rebeus, je ne suis pas rebeu et pour les blancs, je suis rebeu. Mais je ne vis rien mal.

L. G. : A ce propos, te sens-tu privilégié ?

M. : Oui et non. Oui quand je vois que les personnes qui ont un nom

maghrébin et qui sont beaucoup plus discriminées (20 fois plus dans le cas d'un contrôle au faciès), je me sens privilégié. Mais je sais en même temps que cela ne m'arrivera pas. De même pour les gays.

En fait je suis les deux, sans incarner les stéréotypes des deux.

L. G. : Que penses-tu du *coming out* ?

M. : Je ne suis officiellement pas sorti du placard personnellement.

Le coming out conforte l'idée d'une différence.

Je ne dis pas que c'est homophobe, mais ça confirme l'idée d'une différence par rapport à la majorité de la société. Ceux qui souhaitent le faire tant mieux, qu'on laisse tranquille les autres. Quand Florian Philippot a été *outé*, j'en avais rien à faire. J'étais content qu'on lui fasse ça parce qu'il contribue à l'homophobie de part son engagement politique. Mais des gens comme Yann Barthès qui n'ont jamais été homophobes, ça me pose problème qu'on l'out. Mais concernant des personnes qui défendent des idées nauséabondes, je m'en réjouis. ✍



Manon Laroche

Au nom des autres

• GABRIEL MESHKINFAM •

Châtelet.

Frontière entre les deux mondes. Entre un tabouret en bois et un fauteuil Louis XVI rembouré,

entre la rue asphaltée et le feu de cheminée. Coagulation de la banlieue au milieu de la ville lumière. De la vraie banlieue, celle dont on nous rabâche les oreilles dans les médias : ce *no-man's land* de violence dans lequel baignent jeunes dealers, jeunes terroristes en puissance et

jeunes déscolarisés ; ce lieu de non-droit où les femmes sont voilées, les enfants battus et où le

seul espoir de sortir est la réussite sportive...

C'est ce qu'ils essayent de te faire croire en tout cas. Parce que ça, toi, tu ne l'as jamais vu. Et pourtant, tu y vis, à la lisière de ce milieu qu'ils jugent menaçant, tu y vis depuis vingt ans.

Tous

ces visages creusés par les bas-reliefs de la *street*, tous ces corps tatoués à l'encre de souffrance,

toutes ces belles âmes vouées au sacrifice pour la survie...te tiennent compagnie.

Châtelet.

Espace de retrouvailles, d'échauffourées, de discussions entre tous ces jeunes qu'on ne voit jamais.

Ou plutôt, qu'on fait semblant de ne pas voir...

Au gré des rencontres, tu décides de leur faire don de ton appareil photo et de ton carnet.

Faire don veut dire : se mettre à leur service. Ils n'écrivent pas, tu les mets en poème. Ils ne photographient pas, tu les immortalises. Tu parles en leur nom. Tu es l'avocat de la défense devant un tribunal qui refuse de leur rendre justice.

Ce que tu veux c'est simplement les donner à voir, les donner à lire, au creux de ces captures d'écrans, au creux de ces captures d'instant prises au milieu d'un grand film que tu aurais voulu

appeler *Au nom des Autres*.

Photographies par Roman Cadre



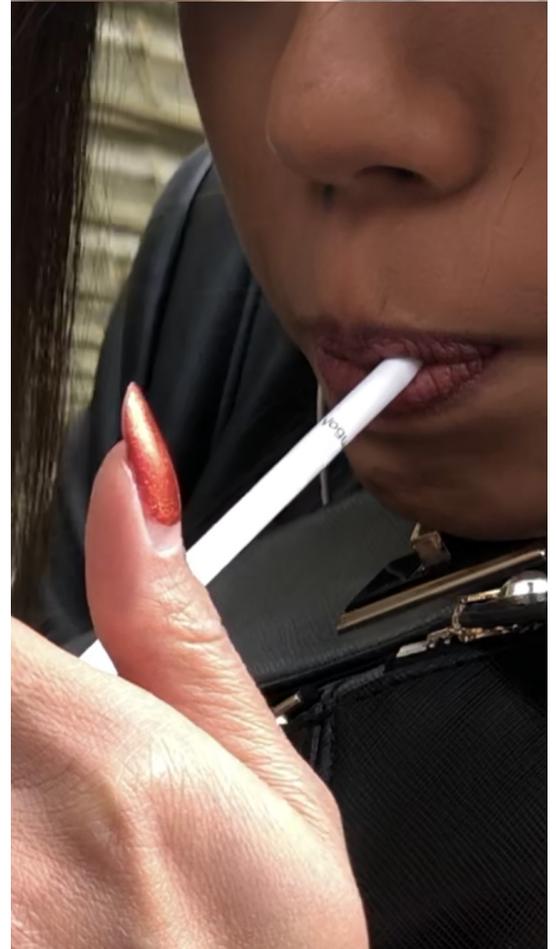
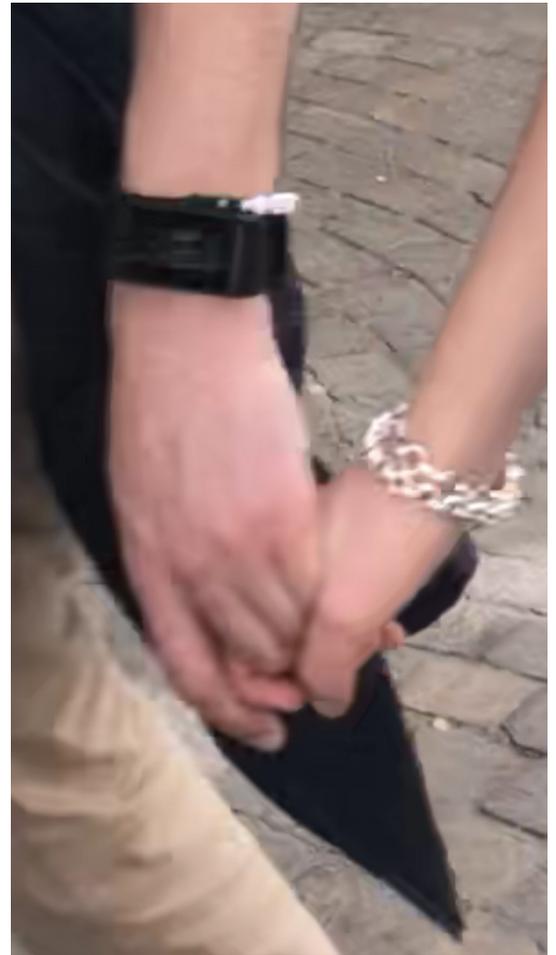
jeunesse
qui embrasse
qui t'embrasse
qui t'embrace
regarde autour de toi
pour saisir toutes ces histoires
de petits poissons cerf-volants
au fond de ton filet pour pêcheur averti
scrute lorgne épie
chaque image sera placardée sur les murs
lithographie pour colleur d'affiches
c'est ça que tu voudrais faire avec tous ces
jeunes gens
les déployer sur les façades
à la vue de tous

jeunesse
d'où ils ne voient que les orphelins
qui se perdent au milieu des accélérateurs à
particules
et des miroirs lumineux qui leur brûlent la
cervelle
dont ils ne voient que les tortionnaires
avec leurs litanies écrites en noir
sur un *reader digest* consacré
dont ils ne voient que les apôtres
avec leurs jupes longues
leurs ailes de corbeaux au milieu du visage
dont ils ne voient que les renégats
qui s'échangent des balafres
au creux de leur mains à peau d'olivier



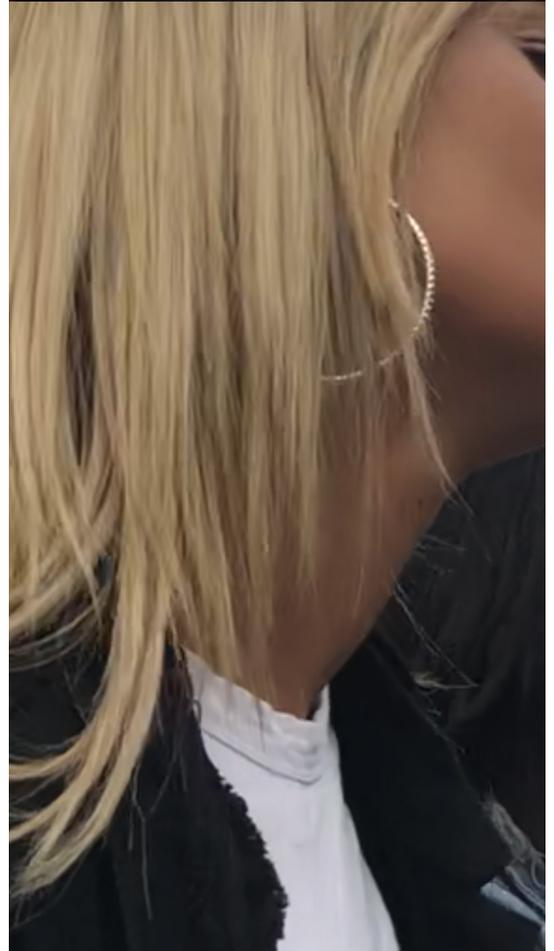
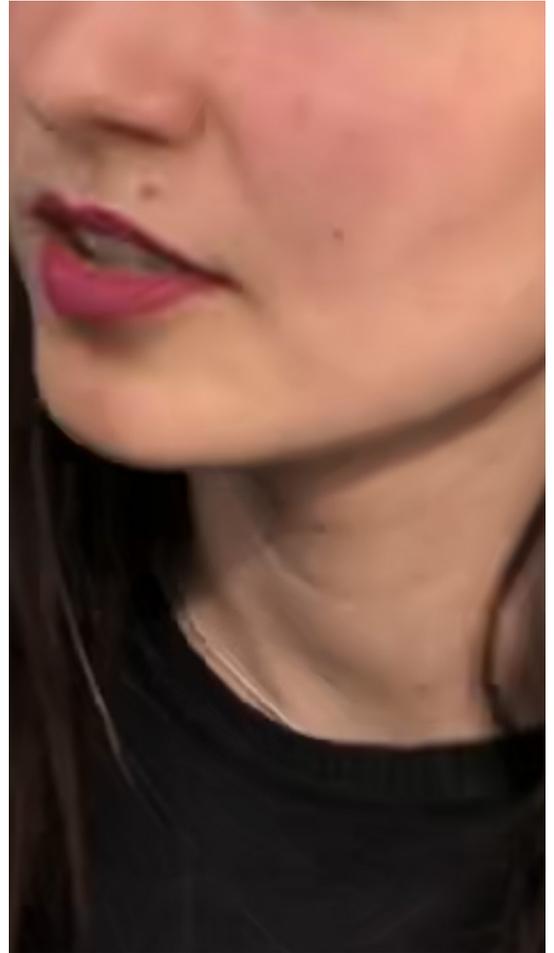
jeunesse
noie-toi plutôt dans ces mains qui se tiennent
écorce contre écorce
et en un éclair
ton cœur en location fait le grand écart
ta voix raconte un poème qui martèle le souve-
nir
car la poésie ne fait pas que battre la mesure
ici il y a peu de mains pour s'êtreindre
car les enfants disent que « ça ne se fait pas »
ils ont peur des cygognes et des choux
comme si les hommes étaient des champi-
gnons
si seulement

jeunesse
poignée de mains
mains qui n'ont pas encore été sillonnées par
le temps
et les travaux des villes
mains qui dansent
mains qui demandent à attraper la vie
pour la serrer à pleins doigts
mains qui saisissent qui émondent
mains qui interrogent
mains qui allument esprits
cocktails molotovs
cigarettes au creux d'une bouche
qui aimerait exploser



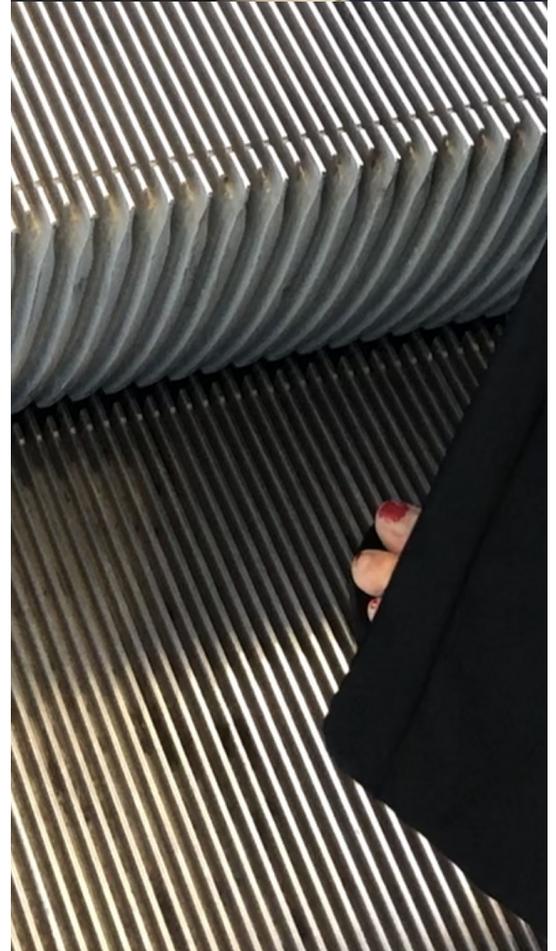
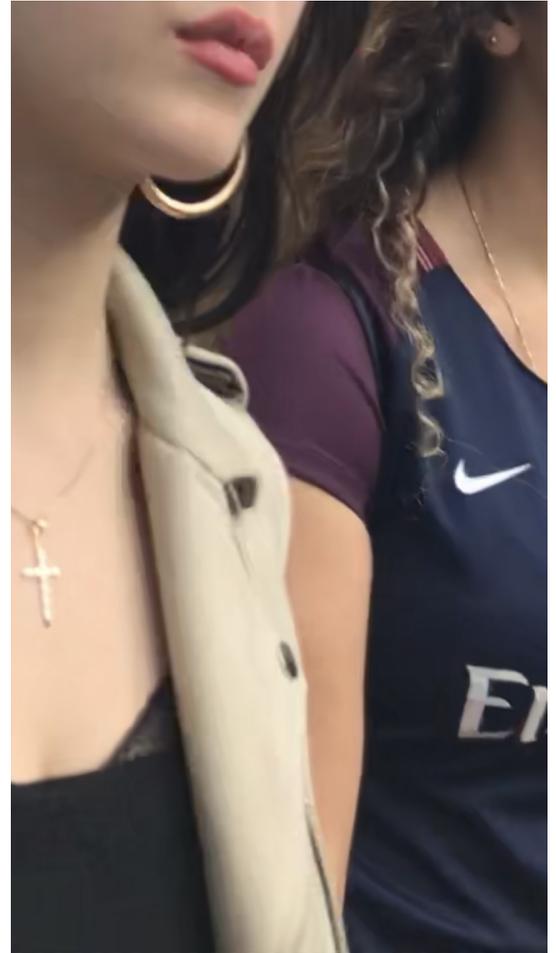
jeunesse
dont tu ne vois que les lèvres
ses lèvres
qu'elle a rougies pour accentuer la cible
tu aimerais
les regarder et t'y baigner
jamais deux fois dans le même corps
des lèvres qui s'agitent comme une nuée de
papillons
tout au fond de ton ventre
des lèvres qui disent ce qu'on refuse d'entendre
qui crient leur seule et unique vérité
« nous refusons de mourir »
au creux d'un discours
au creux d'un poème

jeunesse
avec son visage mappemonde
dont il manquerait un continent entier
là à l'Est de la fontaine blonde
et l'auréole qui lui sert de boucle d'oreille
une carte avec une immensité d'océans
quelques baisers à la dérive
tu voudrais la déchiffrer en entier
graver les coordonnées d'un rêve
sur son cou millimétré
avec son visage mappemonde
dans lequel tu voyages
à fleur de peau
à dos de cheveux sans plomb
et d'idées sans toit



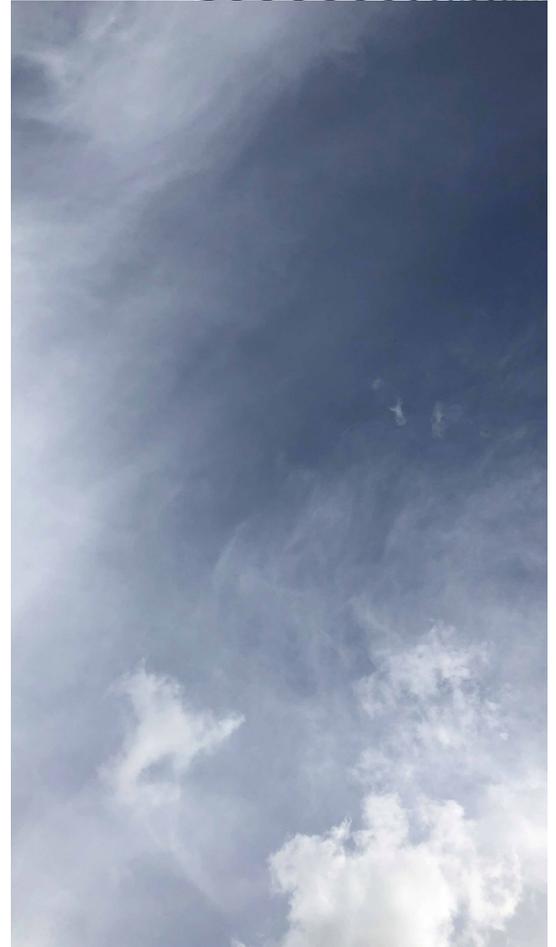
jeunesse
 anneau de Saturne qui lie côte à côte
 les deux sœurs
 fais attention elles ont tagué leurs vêtements
 à la bombe à sourdine
 la bombe qui ne laisse pas de traces
 et qui efface les souffrances
 les deux sœurs
 qui portent leur amulette pour ne pas flétrir
 elles réclament l'aumône d'une beauté éternelle
 les deux sœurs
 fais attention
 à ne pas croiser leurs yeux médusés
 ils tirent à bout portant

jeunesse
 sans rides
 seulement des lignes
 en plein milieu d'un film muet
 années 30 au milieu du
 songe songe à la douceur
 de poser ton œil sur ces fils
 qui ondulent quand elle marche
 ces fils qui tranchent l'horizon
 ces fils qui poursuivent
 noir sur blanc



jeunesse
lignes lignes lignes
détresse de devoir peiner jusqu' à l' auto-de-
struction
pour engraisser les citadins
qui observent du haut de leurs grattes-ciel
et qui rient de voir à quel point leur mascarade
dure
détresse de vivre
vivre avec cette peur au ventre
avec cette ignorance qui pourfend la cervelle
détresse de poser le pied
sur ces animaux machines
détresse d' une jeunesse qui va
trop vite trop haut trop loin trop

jeunesse
pour ne plus faire attention à sa ligne
pour en finir avec les régimes autoritaires
pour en finir avec les statistiques et les faciès
jeunesse qui a le blues
cœur pincé comme une vieille guitare
langue coupée par les vétérans hors-service
jeunesse qui fredonne ses barres HLM
jeunesse qui déchire ses fringues H&M
jeunesse pour monter au septième ciel
se perdre dans les arbres de la canopée
et grimper le long de leurs branches
qui tricotent quelques laines prolongées



5ÈME CHAPITRE

—

Jeunesse transnationale et gouvernance mondiale

Lorsque l'on évoque les relations internationales, la première image qui vient à l'esprit est celle de vieux diplomates en costumes de coupe anglaise, devisant dans des fauteuils club autour d'une bouteille de vin de Porto, des relations entre grandes puissances. Malgré quelques chefs d'Etats, (Canada, France, Autriche, San Marino) dont la jeunesse relative vient apporter un peu de couleur au milieu des forêts de cheveux gris, les relations internationales apparaissent comme un champ d'exercice du pouvoir où la primauté des aînés serait indiscutable. Cela ne serait pas faux si elles se limitaient aux intrigues des chancelleries des grandes puissances, mais les relations internationales sont aujourd'hui beaucoup plus que cela : à l'heure où l'humanité vit, avec plus ou moins d'enthousiasme, à l'heure d'un présent commun qui s'impose à tous, chaque destin individuel s'inscrit dans des dynamiques internationales qui le dépassent. Tel trentenaire malien devient chef de guerre client de la France au Sahel, telle fillette assassinée au Kashmir devient l'épicentre des affrontements inter-communautaires, telle

lycéenne américaine devient figure de l'opposition à l'administration de Donald Trump.

Soldats, Ouvriers, Réfugiés. Trois figures essentielles du système-monde. Certains fuient des pays en guerre pour se réfugier dans les terres les plus sécurisées et les plus prospères de notre planète, comme l'Europe et l'Amérique... à quel prix ? D'autres quittent ces terres où ils ne trouvent plus leur place pour s'engager dans un conflit centenaire, à l'exemple du "retour des exilés" qui nourrit aujourd'hui le conflit israélo-arabe. C'est une jeunesse déracinée mise en mouvement par les circonstances politiques. Une autre jeunesse, elle, s'inscrit dans des logiques plus économiques : les jeunes chinois quittant les marges de leur pays pour les centres, une mobilité géographique mais aussi sociale, au cœur des dynamiques internes de la seconde puissance internationale en pleine ascension... Ces destins individuels nous rappellent que, pour notre génération, plus que pour toutes celles qui nous ont précédé, tout est politique, et tout est international.



Portrait.

Mahadi, la parole trébuchante de l'exil.

• AMÉLIE ASPART, PAROLES DE CLAUDE NOUGARO •

Mahadi. C'est le nom qu'il veut bien me donner. Je l'ai rencontré par le biais d'une association proposant des cours de français aux migrants. Nous nous retrouvons dans une brasserie chic à Chatelet, au milieu de la clientèle d'un dimanche soir, notre équipée est singulière. Alors que son arabe est fluide, son français est hachuré par son bégaiement. Sa nouvelle langue porte le stigmate de l'exil. *Les mots divins, les mots en vain / Les mots de plus, les motus.*

« C'est difficile » répète-t-il. Passé par le Tchad, la Lybie et l'Italie, dans un voyage de plus de deux ans, cela fait un an et demi qu'il est en France. Originaire du Soudan, d'un village qui s'appelle Katila, « deux cent-trois cent maisons autour d'un lac », il a fui la guerre. Alors, c'est difficile d'en parler. *Les mots muets, les mots buée / comme un baiser sur la glace.*

Sur une fratrie de 14 enfants dont les parents cultivent l'arachide, il est le sixième. Aujourd'hui

La moitié de ses frères et sœurs est disséminée de par le monde.

Mais tous ont quitté le village, obligés de fuir la répression par le gouvernement de l'engagement politique d'un de ses oncles, lui-même réfugié au Tchad depuis 2004. Pourtant, lui, ne l'a connu qu'enfant, il ne « pratique pas la politique » insiste-t-il.

Mais il a fallu partir, seul. « J'aime mon pays, mais à cause de la guerre... ». Besoin de vivre dans un pays en paix : normal. *La faim de mots, la soif des mots / qui disent quelque chose.*

Alors après avoir payé un passeur, il a travaillé six mois dans un restaurant à la frontière tchadienne. Le travail lui a plu, mais le Tchad, «

voisin de mon pays » a le « même système de gouvernement », c'est-à-dire, « contre le citoyen ». *Les mots qui tuent, les mots qui muent / Les mots tissant l'émotion.*

Partir. Traverser une frontière se monnaie, mais le prix dépend, cela peut même être gratuit parfois, « juste pour aider ». En 2015, il arrive en Lybie. Quatre ans après l'intervention française, le pays est en proie au chaos. Mahadi est kidnappé avec 65 autres migrants par un groupe para-militaire, ils sont légion à silloner le territoire. Pour rançonner ses proches, il est détenu pendant cinq jours à l'extérieur avec parfois pour seule nourriture un verre d'eau. Avec lui, des Erythréens, des Somaliens,... Le sixième jour, vers 4h du matin, profitant du sommeil de leurs ravisseurs alourdi de haschich et d'alcool,

Ils réussissent à briser la porte à l'aide d'une bar de fer et se jettent dans la nuit.

« C'est difficile ». Pour se payer la traversée, 900 dinars, il travaille dans les champs, dans une boulangerie, pendant un an et demi. Parfois, parce qu'il est migrant, on ne veut pas le payer. Deux fois il est rattrapé

en mer. Mais sur un bateau de fortune, il franchit la Méditerranée. *Les mots oiseaux qui laissent des traces.*

Il arrive en Sicile et est placé dans un camp. La Police italienne veut prendre ses empreintes, il résiste et se fait matraquer. Il sent le racisme, les gens changent de place dans les transports quand il s'assoit à côté d'eux. Alors, à pied, en bus, en train il remonte l'Italie en un mois, toujours seul, vers la France. Certes, il croise des migrants, des Maliens, des Sénégalais, des Ethiopiens, mais ne se lie pas. Quant à savoir pourquoi les autres fuyaient, il ne sait pas, « ce ne sont pas des choses qu'on demande ». *Les mots palis, les mots salis.*

Par la montagne il arrive en France, à côté de Monaco exactement. Le contraste a du être saisissant. Puis Paris. « Je me sens en sécurité ». Il dit ne jamais avoir eu de problème avec la Police, ici « les gens sont tous les mêmes, il n'y a pas de racisme »... Même si ses empreintes ont été enregistrées en Italie, il a pu rester en France, c'est un « dubliné » de la présidence Hollande. Depuis l'été dernier, la politique a changé. Mais lui, « ne pratique pas la politique ». Alors il cherche un travail, il vient de finir un stage d'électricien, il construit son futur.

Il a 24 ans. « C'est difficile ».

Les premiers mots / La fin / des maux. ✎



Emily Curtis



Wilco Versteeg

La torture à distance

• THOMAS LAPUY •

La France a expulsé des demandeurs d'asile soudanais qui, une fois au Soudan, ont été torturés.

Derrière l'acceptation de l'enfermement, de l'appauvrissement, de l'humiliation et de la déportation des personnes en exil, il y a une croyance que le système d'asile français fonctionne bien, que quand Pascal Brice, le directeur de l'OFPPA, en charge du rejet ou de l'octroi de la protection internationale pour les exilé.e.s dit "il faut protéger ceux qui doivent l'être et rejeter ceux qui ne doivent pas être protégés", quand Gérard Collomb dit cela, ils font croire qu'il y a des moyens, qu'il y a des institutions et leurs agents qui eux savent comment discerner les vrais demandeurs d'asile des faux.

Les personnes de collectifs ou d'assos militantes, les ami.e.s d'exilé.e.s savent qu'il n'en est rien, et ont tout.e.s en tête les barrières, les violences qui jonchent la demande d'asile.

Et donc qu'il ne faut pas respecter les décisions, ni de l'OFPPA, ni de la préfecture, concernant qui a le droit de vivre en France.

Non pas simplement parce qu'il faut

s'opposer tout le temps aux décisions des institutions rattachées à l'Etat, mais parce que ces institutions ne sont pas crédibles, elles n'ont pas les moyens de leur autorité.

Aussi parce que ces décisions, quand elles aboutissent à un rejet, et à une déportation, peuvent tuer.

Cela était connu, cela a été dit, peut-être que quand une source d'information plus reconnue - le *New York Times* - le répète, cela peut toucher plus de monde : la France envoie des personnes à la torture.

Dans son discours du 17 septembre 1981, pour l'abolition de la peine de mort, Badinter disait :

«Ceux qui veulent une justice qui tue, ceux-là sont animés par une double conviction : qu'il existe des hommes totalement coupables, c'est-à-dire des hommes totalement responsables de leurs actes, et qu'il peut y avoir une justice sûre de son infaillibilité au point de dire que celui-là peut vivre et que celui-là doit mourir.»

Or, pour ces personnes déportées vers la violence de la dictature soudanaise, leur

crime est nul. Elles n'ont commis aucun crime, elles ont simplement été rejetées par une procédure, par elle désignées comme indésirables, mises en prison et déportées. Elles ne sont pas «un peu coupables» : elles n'ont pas entravé la loi autrement que par le simple fait d'être présentes en France et sans titre de séjour.

La loi "Asile et Immigration", adoptée le 22 avril dernier par l'Assemblée Nationale en première lecture, a comme objectif affiché d'accélérer ces déportations,

et comme effet unanimement dénoncé par les associations spécialistes, d'éloigner les demandeurs d'asile des possibilités de défense juridique.

Badinter encore : *«La France est grande parce qu'elle a été la première en Europe à abolir la torture malgré les esprits précautionneux qui, dans le pays, s'exclamaient à l'époque que, sans la torture, la justice française serait désarmée, que, sans la torture, les bons sujets seraient livrés aux scélérats.»*

Aujourd'hui, l'Etat français accepte la torture par procuration, et ce n'est pas près de s'arranger.

A quand l'abolition de la déportation ? ✎

Immigrants et Soldats en Israël

• PROPOS RECUEILLIS PAR ELIE BERESSI ET PIERRE SEL •

Solène Maarek, 20 ans, née à Marseille (République française), Caporale dans l'Armée de Défense d'Israël

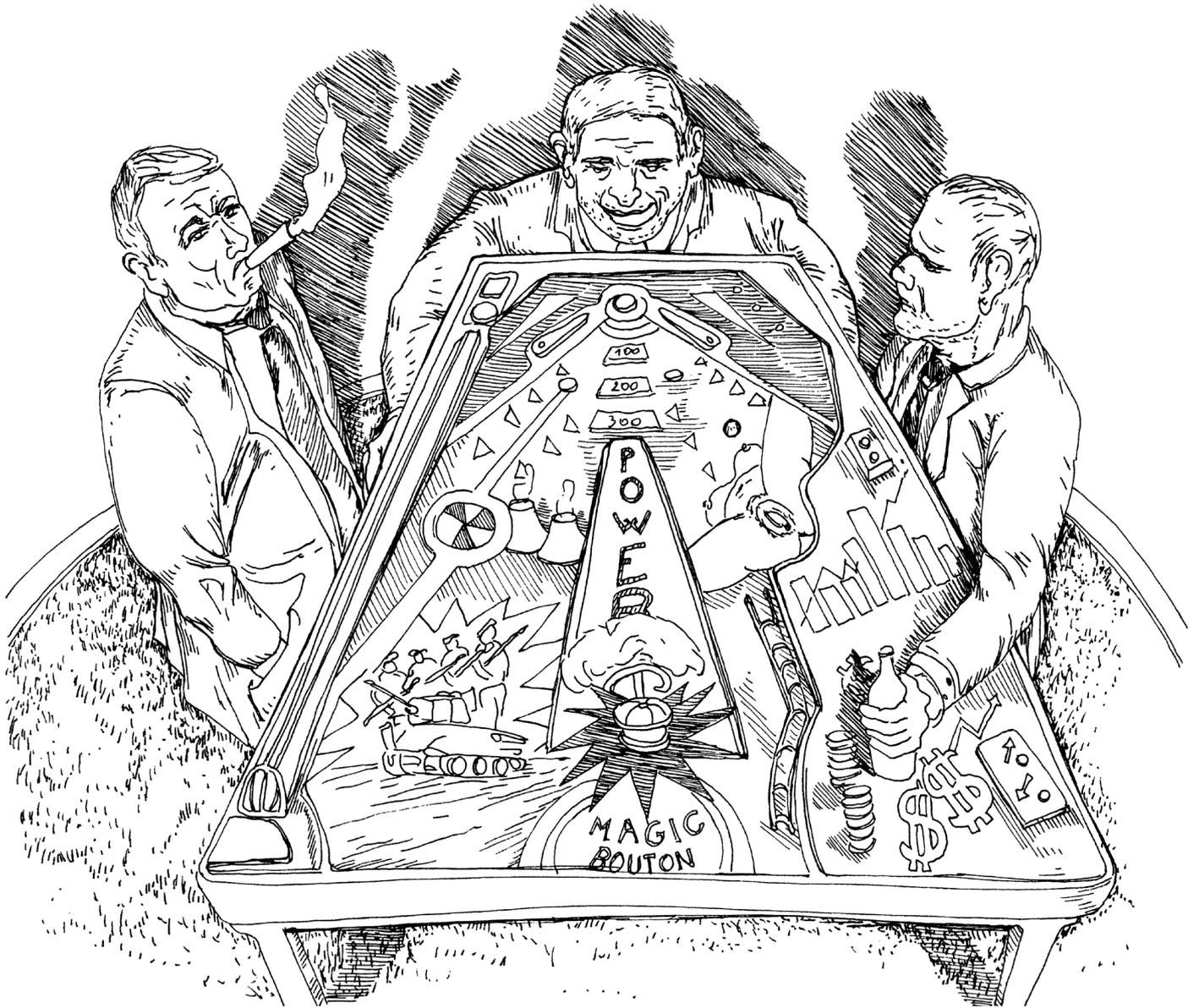
J'ai quitté la France car je n'arrivais pas à m'y projeter un avenir. C'est un pays lent, les jeunes n'avancent pas vraiment, et d'après moi j'aurais stagné là-bas. De plus en tant que Juive, je ne me sentais pas à ma place, je ressentais notamment de l'antisémitisme à l'université. Israël, je le voyais comme un pays où j'aurais des opportunités et où ma judéité ne m'exclurait pas. La vie ici est un monde à part, je pense que nous tous, les *Olim* [immigrants juifs, N.D.L.R.], on peut se retrouver sur un point : il y a ici une chaleur humaine que l'on ne trouve pas en Europe. Le rapport à l'autre est différent, beaucoup plus familier. Les gens sont plus proches, sans même se connaître, il y a moins de contraintes dans les relations sociales, moins de « civilité ». Cela a du bon et du moins bon, notamment parce que cela signifie qu'il n'y a pas de politesse : les gens se crient dans la rue, bref... la *H'outspa* [manque de savoir-vivre/politesse, N.D.L.R.] israélienne quoi... Sur le service militaire, il faut savoir que c'est le facteur d'intégration essentiel à la société pour les jeunes. C'est une vraie machine à créer des israéliens, sans pour autant prendre ta culture. L'armée offre des cours spéciaux d'hébreu pour remettre à niveau les Juifs de la diaspora. J'ai participé à deux sessions de ces cours. C'est trois semaines où tu stoppes tes activités régulières de soldat, et tu apprends la langue de manière assez intensive. Tu es plongée dans la culture israélienne, entourée d'Israéliens toute la journée, tu t'intègres doucement mais sûrement. Perso, j'adore les Israéliens, mais c'est très subjectif, beaucoup de monde ne les supportent pas. Concernant les Arabes en Israël, j'ai vraiment l'impression de vivre dans le même pays qu'eux, mais qu'on vit à deux rythmes différents. On est au même endroit mais en parallèle. On vit dans les mêmes villes, comme à Haïfa, qui est une ville avec presque toutes les communautés mélangées, mais où chacun reste et vit sa vie sociale au sein

de son propre groupe ethnique. On vit tous un peu dans notre bulle : les écoles, les fêtes, les langues, les traditions sont différentes pour les Juifs, les Arabes chrétiens, les Arabes musulmans, les Russes et les Druzes... Je le ressens encore plus car à l'armée je n'ai pas l'occasion de vraiment fréquenter des Arabes, juste les Druzes et les Bédouins qui servent dans l'armée [les Arabes sont exemptés de service militaire en Israël, N.D.L.R.]. Les Druzes et les Bédouins que j'ai rencontrés, eux, ne font pas la différence entre les Tsabar [Juifs nés en Israël, N.D.L.R.] et les Olim. Pour eux on est des Juifs, ils voient pas la différence. Là-bas on fonctionne vraiment en fonction de la communauté et c'est vraiment comme si ces communautés vivaient dans des mondes parallèles, surtout les Bédouins qui viennent de villages assez éloignés des centres urbains. Pour eux un Juif c'est un Juif, c'est tout, ils se fichent de savoir s'il est né ici ou en Europe, au Maghreb ou en Amérique ou Dieu sait où. Concernant la situation particulière du pays, cela ne se ressent pas au quotidien, on fait notre routine, à l'armée comme dans le civil. Moi je fais ma routine de soldat non-combattante. En tant que citoyens on ressent le conflit sans le ressentir : il fait partie du paysage, on ne le voit même plus. Le fait de se faire fouiller son sac et d'être passé aux détecteurs de métaux à chaque Kanion [centre commercial, N.D.L.R.], station de train ou de bus, que beaucoup de gens armés circulent, qu'il y ait des soldats partout, c'est notre quotidien, on ne s'en rend plus compte. Malgré tout y'a ces moments où ça nous rattrape. Les attaques où des civils et des soldats se font tuer. Ça te rattrape, ça te saisit, ça te fout une gifle, et ça te rappelle que le pays est en guerre. Encore la semaine dernière trois soldats sont morts... [semaine du 18 au 25 mars, N.D.L.R.]. Ça aussi c'est le quotidien, on sait que ça peut arriver, que ça arrivera encore et que l'on peut tomber nous aussi. Mais la guerre est plus intense selon les régions, tu sais que tu vis dans un pays en guerre quand tu entends les alarmes, et ça arrive très souvent dans le sud, vers la frontière avec Gaza. C'est là où le poids de la guerre est le plus lourd pour nous.

Saba Samebelashvili, 21 ans, né à Tbilisi (Capitale de la République de Géorgie), soldat du rang dans l'Armée de Défense d'Israël.

Je suis soldat dans la brigade d'infanterie *Kfir*, et j'en suis vraiment fier car pour y rentrer c'est vraiment dur et ce que je fais comme boulot dans la Brigade m'apporte beaucoup d'expérience.

Je suis né en Géorgie, dans le Caucase. J'y ai vécu jusqu'à mes 18 ans, avant de faire mon *Alyah* vers Israël avec ma famille. Nous sommes six, moi, mes trois frères, ma mère et mon père. Nous ne sommes pas juifs et j'ai grandi en tant que chrétien orthodoxe, mais nous avons des origines juives ashkénazes par mon grand-père, et nous sommes sionistes, nous aimons Israël. Nous avons un héritage culturel juif à défendre. Nous avons de la famille qui vivait déjà en Israël avant que nous accomplissions notre *Alyah*, et mon grand père Ashkénaze avait lui-même immigré en Israël avant de mourir. Malheureusement il est mort quelques mois après son arrivée en Israël. Je ne sais pas trop comment l'expliquer mais je suis israélien. Je ne sais pas trop comment l'expliquer en anglais, j'espère que vous comprendrez... Aujourd'hui je vis à Petah Tikva avec mes parents et mes trois frères et c'est super parce que je les vois tous les shabbats [équivalent du week-end en Israël, N.D.L.R.] et donc je ne me sens pas seul du tout. Mes frères sont plus jeunes que moi, mais l'un d'entre eux étudie la robotique et il est en voie de devenir un ingénieur professionnel pour l'armée. Ma religion n'a pas d'importance, je suis plus fier de servir dans l'armée israélienne que de mes origines. Je protège et j'aide ces gens [les Israéliens N.D.L.R.] qui vivent ici à construire leur pays, à le pacifier. Protéger mes amis et ma famille est bien sur la plus grande de mes motivations et c'est pourquoi en ce moment même j'emploie toute mon énergie dans des entraînements basiques afin de m'endurcir pour être plus apte à protéger ma famille et les gens qui vivent autour de nous du terrorisme car vivre ici en Israël peut être vraiment dangereux... Concernant la population arabe en Israël, j'ai côtoyé des arabes et ce sont des gens bien, tous ne sont pas des psychopathes [sic], ça dépend de s'ils ont grandi ici et reçu une éducation qui



les fasse se sentir des arabes israéliens. Il y a aussi les Bédouins, j' ai beaucoup d' amis dans l' armée qui viennent de tribus bédouines. Et les Druzes je les adore ! Mon meilleur pote ici est un druze. Bien sûr je ressens le conflit avec la Palestine, mais je ne peux pas faire de commentaires sur ce sujet, je peux juste vous dire que ma base est en Samarie [Nord de la Cisjordanie occupée depuis 1967 par Israël, N.D.L.R.].

**Jared ben Omer, 20 ans,
née à Wilmington Delaware
(Etats-Unis d'Amérique), soldat
du rang dans l'Armée de
Défense d'Israël**

Pourquoi j' ai quitté mon pays de naissance ? J' avais une pléthore de raisons. On peut les classer dans les catégories suivantes : une bonne qualité de vie, le nationalisme (pour nous, le sionisme), et le désir d' honorer ma famille et mon héritage. La vie aux Etats-Unis était loin d' être idéale. J' y ai vu de nombreux problèmes insolubles et la situation dégénérait, particulièrement les relations inter-raciales [Au Etats-Unis le mot race est d' usage courant N.D.L.R.]. J' ai été plusieurs fois dans ma vie attaqué par des nationalistes blancs, moi ou ma famille (dont la moitié est bi-raciale, mon demi-frère est métis). Quand j' étais enfant les gens nous insultaient, mais ce n' était pas trop violent. Néanmoins quand Trump s' est déclaré candidat à la présidence, il y a eu de plus en plus de troubles, les gens sont devenus plus agressifs. Ils ont commencé à s' en prendre aux biens de personnes qu' ils « n' aimaient » pas. Mais la chose la plus violente que l' on m' ait fait subir, c' est quand une bande de skinheads ivres nous ont pris à partie moi et des amis noirs et nous ont menacé, moi de me gazer et eux de les pendre. Ils ont commencé à s' en prendre physiquement à nous, mais heureusement, un agent de police patrouillait dans la rue et nous a tous renvoyés à la maison. À ce moment j' ai su que je devais quitter les Etats-Unis. Alors pourquoi choisir Israël comme destination ? C' est tout simplement parce que cela apparaissait comme le seul choix naturel pour moi. En tant que Juif qui est venu en Israël après avoir expérimenté les dangers de faire partie d' une minorité, je suis particulièrement sensible à l' *empowerment* que je peux ressentir grâce à ce que je fais

ici. Mais la situation des *Olim* mériterait que l' Etat fasse plus. Le gouvernement me donne l' impression qu' il n' en fait pas assez pour aider les nouveaux venus, notamment d' un point de vue financier. Il est difficile de trouver un travail dans ce nouvel environnement et les emplois disponibles ne sont pas les mieux rémunérés. Pour ce qui est du conflit, c' est en quelque sorte, à ce stade, une espèce de bas niveau de tensions ethniques qui est toujours ressenti mais que l' on peut ignorer dans certaines circonstances. Par exemple, je sers avec deux Arabes dans mon unité dans la brigade Golani, l' un est chrétien et l' autre musulman. Ils n' ignorent pas que pour beaucoup d' autres arabes, ils sont des traîtres, et ils n' ignorent pas non plus les effets de la discrimination à laquelle ils font face en tant que minorité dans un Etat juif, mais au milieu des autres soldats, cela est atténué par une large part de camaraderie. De mon côté quand je marche dans les rues en uniforme de Tsahal, il y a certains Arabes qui me regardent comme un monstre et c' est un gros rappel du fait que, à leurs yeux, je suis l' ennemi. Mais je veux aussi rappeler que la vaste majorité des Arabes israéliens que j' ai eu l' occasion de rencontrer ne partagent pas ce ressenti et respectent ce que je fais. Beaucoup d' entre eux viennent m' offrir de la nourriture et du café quand je monte la garde dans une station de bus ou un village ou n' importe où ! À l' échelle régionale en ce moment, j' ai l' impression qu' Israël s' aligne sur les puissances sunnites (Egypte et Arabie saoudite) et pourrait bientôt intervenir en Syrie et au Liban. Même dans ma base, il y a des affiches informant des différentes factions en Syrie et d' autres qui ressemblent à de la propagande. Cela, combiné à des tensions dues aux frappes israéliennes [en Syrie, N.D.L.R.] me fait craindre qu' Israël va bientôt se retrouver lui-même impliqué dans le chaos qu' est devenu la Syrie. Toutefois l' un des « bons côtés » de cette situation est que nous sommes sur la même ligne que la majorité de nos voisins, ce qui est nouveau pour nous, mais nous verrons bien si cela va durer sur le long terme.

**« Classes populaires
de Chine »**

Pékin, avril 2018 :

Zhang Feng, vingt-huit ans, est arrivé à Pékin il y a douze ans. Il vient de Handan, au

Hebei, à 400 kilomètres de la capitale. C' est avec un fort accent qu' il explique les raisons de son départ. Dans la capitale, on gagne plus, et puis Handan (1,4 millions d' habitants) est une ville ennuyeuse, sans opportunités de travail. A Pékin, il a fondé avec son frère une entreprise de travaux dans le bâtiment, rénovations d' intérieurs et électricité. Le soir, après le boulot, au volant de sa Volkswagen toute neuve, il devient chauffeur Didi (le Uber chinois). Bien sûr, ce n' est pas facile tous les jours, il ne compte pas ses heures, mais ne se plaint pas : il s' en sort pas trop mal. Il ne regrette pas d' être venu, on gagne mieux sa vie à Pékin qu' à Handan. Lui et sa copine viennent de se marier, et tous deux comptent rester dans la capitale. Pris dans les bouchons, il parle de son président. « Un bon dirigeant. Même s' il vient d' une bonne famille (Xi Jinping est fils d' un haut cadre du parti, ayant participé à la fondation de la République populaire), il a travaillé à la campagne, avec les ouvriers, il connaît leur condition. Et d' ailleurs, j' ai même pu le voir une fois ! » Je lui demande si depuis le début de sa présidence, le sort des travailleurs et des classes populaires s' améliore. Réponse claire, « les choses prennent du temps, mais depuis qu' il est là, les choses bougent : avant les fonctionnaires étaient tous corrompus, mais la politique contre la corruption c' est une bonne chose ! Et puis avant, ils foutaient pas grand-chose, maintenant, si le premier secrétaire Xi décide de quelque chose, ils bossent. » La course en Didi s' achève, Zhang Feng me parle de la puissance de la Chine, de sa puissante armée, et m' assure que la Chine restera ouverte sur le monde. Un petit mot sur les loyers « ouais, c' est cher, mais le gouvernement fait tout ce qu' il peut pour lutter contre la spéculation ». La course est terminée, une trentaine de minutes, 36 renminbi, soit 4,5€.

Nanjing, mars 2018 :

Je retrouve Zhang Jing dans un des restaurants d' un centre commercial du nouveau quartier de Pukou, au Nord-Ouest de la ville, sur la rive Nord du fleuve bleu. Vendeuse dans un magasin de vêtement, elle vient de finir le travail. A 24 ans, elle



Emily Curtis

a grandi à Nanjing, même si sa famille est originaire de la province voisine de l'Anhui. Je l'ai rencontrée il y a deux ans, alors qu'elle était en stage de fin d'étude de formation hôtelière. A l'époque, son objectif était simple : gagner suffisamment pour vivre comme elle l'entendait. Pour cela, elle est passée par Shanghai, où elle a suivi une formation hôtelière de quelques mois. Je lui avais rendu visite dans le dortoir où elle habitait avec ses collègues, un petit bâtiment perdu entre les tours de Pudong, probablement un hôtel, dont les finitions extérieures et les parties communes n'étaient pas encore achevées. Après cette formation, le patron l'a envoyée à Pékin travailler dans un hôtel. Aujourd'hui elle me raconte pourquoi elle n'a pas supporté des postes de 10 à 11h, et surtout un management atroce. De retour à Nanjing, Zhang Jing a pensé vendre des produits sur Internet, mais s'est finalement décidée à prendre un boulot plus stable. Son nouveau boulot est proche de chez elle, les horaires varient. Le matin, c'est 9h – 16h, ou 15h – 22h l'après-midi. « Ça me laisse du temps pour prendre des cours, j'ai commencé une formation de maquilleuse et coiffeuse. Mais bon avec le boulot j'ai pas le temps d'aller à tous

les cours, alors je rattrape chez moi le soir ou le weekend. Et puis l'ambiance est sympa, on essaie les fringues, on tente des barbecues sur les berges du fleuve. Je ne me plains pas, mais je bosse ce qu'il faut pour que dans quelques années je sois bien. C'est comme ça ».

Lanzhou, juin 2016 :

Lanzhou, à 1500 km à l'Ouest de Pékin, est la capitale du Gansu, une des régions les plus pauvres de Chine. C'est une ville poussiéreuse, s'étirant à flanc de collines le long des berges du fleuve Jaune. De passage dans la ville, j'ai loué un lit capsule dans ce que je pensais être une auberge de jeunesse. Arrivé sur place, je découvre qu'il s'agit d'un simple deux pièces : une petite chambre où habitent le couple propriétaire, 25 et 32 ans, et leur enfant en bas âge. Le reste de l'appartement, c'est-à-dire la pièce à vivre, et une autre chambre sont remplies de lits-capsules, une vingtaine au total. Hormis les propriétaires, cinq autres résidents permanents habitent l'appartement. L'un travaille comme manutentionnaire à

l'aéroport de Lanzhou, un autre dans une agence immobilière, un troisième dans une société informatique ; ils viennent du Shaanxi, du Hebei, du Hunan. Mon séjour coïncidait avec l'Euro, sujet de conversation consensuel. Le foot rassemble, mais une fois le match terminé, les sujets sérieux prennent le dessus : « Eh, dis-moi, c'est cher la vie en France ? C'est facile de monter une entreprise ? Les gens louent ou achètent des appartements ? » Je réponds autant que mon mandarin le permet, et relance : « Et en Chine, avec les réformes du président, c'est facile de monter sa boîte ? est-ce qu'on vit mieux aujourd'hui ? ». Les réponses fusent « - En vrai, on s'en sort pas mal, mais faut bosser, pas de répit ! – Non, je vais te dire, en fait, les réformes faciles ont été faites, maintenant ça devient plus compliqué, et on va voir si le gouvernement veut vraiment faire quelque chose. » Et ils finissent par m'oublier, ou m'ignorer, pour discuter entre eux : « - Quoi qu'on en dise, c'était quand même mieux au temps de Jiang Zemin (1992 – 2002), tout était possible, pour le commerce, pour tout. – Dans tous les cas, ça change rien pour nous, on bosse, on gagne ce qu'on gagne, et on verra bien ! » ✍



Séance photos dans les couloirs de la bibliothèque d'Alexandrie (Alexandrie, Juillet 2017)

Dans mes voyages, mon appareil me suit partout. Je n'ai jamais vraiment rencontré d'obstacle à prendre des photos de rue, qui sont celles que je préfère. Pourtant au Caire, j'ai rapidement ressenti une hostilité vis-à-vis de l'appareil. La révolution de 2011, puis les manifestations de 2013, les arrestations de journalistes et photographes semblent avoir durablement marqué la confiance des habitants dans le boîtier et l'usage qui peut en être fait. Après 10 jours à « tâtonner », à photographier des bâtiments, des ruelles désertes, j'ai commencé à prendre en photo des enfants d'abord. Plus simples à saisir, certainement parce qu'on ne leur a pas encore transmis la pudeur vis-à-vis de l'appareil. Plus abordables donc, mais plus énergiques aussi, plus volatiles malgré la chaleur qui alourdisait le moindre mouvement.



Pause goûter au sein de la Mosquée al-Azhar, l'une des plus anciennes mosquées du monde musulman, véritable lieu de vie et d'échanges entre les heures de prière (Le Caire, Juillet 2017)



Un enfant se presse pour se rechauffer et vite rejoindre ses amis, à la sortie de la mosquée du Sultan Hassan (Le Caire, Juillet 2017)

Un élevage de moutons, guidé par deux enfants, traverse l'une des seules routes bétonnées du village de Saqqara (Saqqara, Juillet 2017)



A Saqqara, village au bord du désert et à une heure de route de la capitale, les enfants apprennent à monter à cheval dès le plus jeune âge (Saqqara, Juillet 2017)





6ÈME CHAPITRE

-

Jeunesse et Écologie

Certes, la dégradation de l'environnement impose l'urgence de l'action. Et la jeunesse porte sur elle le poids de cette urgence. Mais passer de la connaissance de cette urgence à la détermination d'une action impose un changement de sujet : si la jeunesse est pétrie par l'urgence, seuls les jeunes sont capables d'action. Or, dès lors que l'individu est placé à l'adret de l'action, la disproportion entre ce qu'il peut faire et ce qu'il faudrait faire s'impose. L'écologie peut-elle n'être que le fait des individus ? Non, seule l'échelle politique compte, a répondu un des articles de cette rubrique. A l'inverse, les deux autres assument la nécessité de restreindre leur réflexion à « un jeune ». L'alimentation est sou-

vent, pour un jeune, le premier pôle de conversion à l'écologie. Or bien que le végétarisme et le véganisme soient des régimes alimentaires de plus en plus répandus, les personnes conservant un mode d'alimentation carnistes semblent en parallèle réagir avec plus de violence lorsqu'elles sont confrontées à des argumentaires critiquant la consommation de viande. Il s'agira dès lors d'expliquer ce phénomène. Enfin, un troisième article a étudié l'importance de la dynamique de groupe dans la conversion à l'écologie. De la politique à l'individu, de la jeunesse au jeune pour finir par « les jeunes », cette rubrique a tenté de varier les focales sur les liens entre la jeunesse et l'écologie.

• CLAIRE MABILLE •

La fin de notre espèce se prépare

• SARA DEYHIM •

Quand il s'agit d'écologie, on scande souvent qu'il faut sauver la planète. Mais il ne s'agit pas de sauver la planète, les gens en ont peu à faire. Il faut sauver l'humanité. Le changement climatique a un impact bien réel sur nous, les humains. Dans son livre *Climate Wars*, le sociologue Harald Welzer souligne l'urgence sociétale du changement climatique. Nous sous-estimons l'impact du climat sur nous et pourtant il est bien réel. La dégradation des sols, les inondations, les sécheresses et les tempêtes limitent de plus en plus les espaces où l'humain peut vivre, provoquant des migrations massives et des détériorations des conditions de vie. Le terrorisme se renforce en se fondant sur les inégalités et injustices qui résultent du changement climatique. Les sociétés sont sous pression face à ces changements climatiques qui interagissent avec les problèmes déjà existant, les exacerbant et poussant encore plus l'humanité au bord du précipice.

Qu'est-ce que manger bio, recycler, ou changer de voiture quand nos sociétés sont au bord de l'auto-destruction ?

Pour faire face à l'urgence écologique, le modèle individuel ne suffit pas. La plupart des sociologues, psychologues et économistes contemporains partent du fait que les individus sont égoïstes, et je m'accorde avec cet axiome. Il est difficile pour l'individu de penser à autre chose qu'à ses intérêts personnels. Ainsi peine-t-il à se projeter dans le futur et mène un mode de vie égoïste qui lui permet d'être heureux de manière immédiate. L'action écologique ne rentre pas dans ce mode de vie. Quant à la minorité agissante qui fait de l'écologie un combat quotidien, leurs habitudes ne changent malheureusement pas grand-chose.

En effet il existe très peu de différence entre les empreintes écologiques des personnes qui agissent pour l'environnement

et celles qui s'en préoccupent très peu car les gains de leur consommation plus responsable sont annulés par leur surconsommation ou par des actions qu'ils oublient de percevoir comme nocives (M. Csutora, « *The ecological footprint of green and brown consumers. Introducing the behaviour-impact-gap (BIG) problem* »). Il existe une réelle différence entre les perceptions que l'on a dans notre action et leurs conséquences : trier le verre, c'est bien, mais les gains de cette action sont annulés par le trajet en voiture que nous faisons pour trouver le bac recyclable. De même, en pensant qu'utiliser une voiture hybride ou électrique est plus écologique, nous faisons plus de trajet avec celui-ci et continuons de polluer. Quant aux végans, ils pensent limiter les dégâts, mais il faut questionner leur surconsommation de produits exotiques tels que les mangues, les avocats, et tous les dérivés de soja, qui posent également des problèmes écologiques.

L'urgence écologique se fait pressante et notre système actuel, que l'on consomme différemment ou pas, ne nous permet pas d'écarter le danger. Ainsi, il ne suffit pas de consommer différemment, mais beaucoup moins et de parvenir à mesurer concrètement l'impact de nos actions. Il faut une entité supérieure, que ce soit l'Etat ou une personne, pour stimuler l'ensemble de la société, pour lui montrer ce qu'elle ne peut voir de manière immédiate : qu'elle est en train de se tuer, elle et les générations futures, à petit feu.

Tout cela pour arriver à une dictature verte, c'est-à-dire à une écologie contraignante, voire punitive ? Les dérives totalitaires que cela induirait sont plus qu'inquiétantes, elles sont contre-productives. Il ne suffit pas de transférer le pouvoir de notre État actuel à un Etat autoritaire. Au contraire,

que la responsabilité soit répartie sur chacun. La solution qui me semble la plus viable est celle mise en avant par l'écrivain britannique Georges Monbiot dans son article « *How Labour could lead the global economy out of the 20th century* ». La valorisation de la localité comme lieu de pouvoir arbitré par l'Etat permettrait d'avoir une consommation raisonnée, proche de la réalité des besoins et qui rentre donc dans la limite environnementale possible. Nous aurions enfin les moyens de mesurer concrètement l'impact de notre consommation. La gestion de l'espace public reviendrait à des « commons », un système où les ressources sont contrôlées par une communauté qui se partage les bénéfices.

L'avantage de ce système est qu'il constitue une alternative à une dictature verte portée par des partis révolutionnaires. Cela apparaît risqué puisque soumis à la possibilité d'une dérive totalitaire et dictatoriale. Le modèle local peut être construit par des partis existants, intégrés au jeu démocratique, tout en proposant une idée innovante.

Par exemple, en Angleterre, Monbiot compte sur le *Labour Party* pour parvenir à le mettre en place. Mais il peut être transposable en France, et n'importe où. Il suffit que cela soit pris en main par un parti dont les intérêts écologiques sont la priorité. On peut citer par exemple le *PS*, où Benoît Hamon avait mis en avant dès le deuxième point de son programme en 2017 la préservation de la planète et la transformation de notre modèle de développement. Cela s'oppose par exemple au programme d'*En Marche* où les mesures écologistes ne constituent pas un point en tant que telles et sont disséminées discrètement dans le document.

La fin de l'humanité n'est pas (encore) une fatalité.

il faut redistribuer le pouvoir, renforcer la participation démocratique.

Le but est que nous puissions plus directement voir l'impact de notre

Il est temps de tendre vers un système tourné vers le futur, qui assure un développement plus raisonné pour l'humain. Nous en sommes capables si nous sommes confrontés plus directement aux conséquences de nos actions, c'est certain. ✎



Carniste

• ARIANE TREGUER •

En 2017, 34% des Français estimaient avoir adopté un régime flexitarien, à savoir un régime réduisant la consommation de viande, soit 9% de plus qu'en 2015. Ainsi une certaine sensibilisation au problème du régime carniste semble-t-elle avoir eu lieu. De même, recettes et restaurants végétariens se multiplient, dessinant presque une mode du végétarisme. Cependant, si le végétarisme paraît de mieux en mieux accepté, il s'avère que les débats autour de ce régime comprennent parfois des arguments relativement simples, ou même assez violents : la viande, au-delà de son intérêt gustatif, serait bonne pour la santé et à la base du repas traditionnel français, repas dont les végétariens s'excluraient. Que révèlent ces critiques du végétarisme sur le système de référence majoritaire de consommation de viande ? Qu'est-ce qui, dans le fait de refuser de manger de la viande, fait débat ? A quels imaginaires, à quelles traditions ce régime alimentaire se heurte-t-il ? Le rejet du végétarisme tiendrait au fait qu'il s'agit d'une restriction alimentaire concernant la viande, dont les jus-

tifications ne sont ni religieuses, ni scientifiques.

Parmi les premières critiques du végétarisme, on trouve celle de la naïveté.

Le végétarien est souvent associé à quelqu'un d'idéaliste, d'hyper-sensible,

ayant conservé un rapport affectif avec les animaux. A l'inverse, accepter que des animaux soient tués pour qu'on les mange serait le symbole d'une maturité : l'âge adulte consisterait à reconnaître et à perpétuer la domination de l'humain sur l'animal. Cette supériorité est fondée sur une tradition philosophique qui distingue l'humain en ce qu'il possède la raison ou le langage, valorisant de fait l'intellectuel plutôt que le sensible...

Néanmoins, cette apparente maturité n'est pas une norme fixe dans le temps : elle est également sujette à des évolutions cultu-

relles. Ce que la « naïveté » révèle, c'est alors que la règle « tuer pour manger est acceptable » n'est pas une règle nécessaire. Ainsi, Norbert Elias étudie dans la *Civilisation des mœurs* le progressif dégoût des individus pour les animaux entiers servis à table à partir de la Renaissance : l'acceptation sociale de l'animal mort change alors, et le lien direct entre l'animal mort et la viande consommée est brouillé. Cette différenciation de l'animal et de la viande, cette mise à distance de l'origine de la viande devient encore plus flagrante avec la création des abattoirs au XIX^{ème} siècle : souvent en banlieue ou en campagne, ils ont pour objectif d'éloigner la violence et la saleté de l'abattage, de les cacher aux yeux des citoyens. En ce sens, le végétarisme apparaît comme un rappel de la cruauté de l'abattoir, dénonçant même une certaine contradiction : si manger de la viande est un acte mature, c'est aussi car l'abattage dont le rôle est si symbolique dans la construction de la maturité est justement distancié et rarement observé. L'animal même disparaît des rayons, vendu en morceaux peu évocateurs de leur origine animale, facilitant l'oubli. Ainsi, avec le discours végétarien, derrière ce morceau de viande, c'est Haute (vache-star du salon de l'agriculture 2018), vache surnommée et anthropomorphisée, qui apparaît subitement dans l'assiette. Si les animaux entiers et l'abattage en ville sont peu à peu déplacés, c'est aussi parce que l'animal cesse progressivement d'être si clairement inférieur à l'humain : la sentience, mais aussi l'intelligence prouvée chez certains animaux brouille le rapport de supériorité établi précédemment.

Dès lors, le végétarisme met en évidence le décalage entre la pratique et la morale chez les carnistes :

puisque l'animal est perçu plus proche de l'humain, il apparaît de plus en plus immoral de le manger.



Julia Poirier

En effet, si on considère la morale comme cette capacité à décider du bien et à modifier son comportement en conséquence, alors le comportement carnivore semble contradictoire : si nombre de carnistes s'accordent pour critiquer le fonctionnement de l'industrie agro-alimentaire, et considérer qu'une consommation plus raisonnable de viande serait une solution, peu décident de l'appliquer. Le végétarisme montre ainsi que l'acrasie n'est pas inévitable, et place les carnistes dans une position de complices, ce qui est perçu comme une condamnation morale, voire une agression.

Si le végétarisme est perçu comme agressif, c'est aussi en ce qu'il atteint une liberté de manger :

plus légitime moralement que le régime carniste, le végétarisme imposerait une restriction alimentaire qui serait moins acceptable que des restrictions scientifiques. Ainsi, alors que réduire la consommation de barbecues, de produits laitiers passée la croissance sont des injonctions ancrées car prouvées scientifiquement, celles de ne pas manger de viande ne le seraient pas car elles reposeraient sur un socle de valeurs et non de chiffres. Pourtant, les chiffres tout comme les idées peuvent être manipulés. Comme cela est souvent pointé du doigt par les critiques du végétarisme : la consommation de viande ne serait pas nocive en Europe puisque les études prouvant la nocivité de celle-ci auraient été réalisées aux Etats-Unis, où les animaux ne sont pas soumis au même traitement (antibiotiques, moins d'espace...). Utiliser cet argument circonscrit la question de la consommation de viande sur le plan scientifique et ce faisant, empêche la naissance d'un débat politique sur le sujet. Comme si les domaines de la science et de la politique étaient séparés par une frontière imperméable. Dans *Politiques de la nature, comment faire entrer les sciences en démocratie*,

Bruno Latour montre ainsi l'opposition faite entre la science, étude de la nature, et la politique, relative à la vie sociale : cette distinction société/nature catégoriserait les débats, notamment sur l'écologie politique, et les empêcherait de considérer un problème de société global. Cette distinction se retrouve dans les justifications et critiques du végétarisme : les arguments avancés sont souvent des arguments scientifiques (impact écologique de la consommation de viande, impact sur la santé, sur la manière de consommer à l'échelle internationale...), édulcorant des questionnements éthiques sur le rapport humain/animal.

Enfin, cette opposition est accentuée par le fait que

Le végétarisme se présente comme le nouveau paradigme nécessaire :

« Faut réapprendre à manger » : être écolo et jeune adulte, une construction des routines alimentaires

• JULIE MADON •

Les jeunes adultes, à peine installés hors du foyer familial, doivent apprendre à s'acquitter des tâches quotidiennes : faire leurs courses, la cuisine, les lessives. Ces nouvelles routines peuvent être source d'interrogations. Elles le sont d'autant plus lorsque l'on est sensible à leur impact.

Pendant plusieurs mois, je me suis intéressée à une jeunesse réflexive, questionneuse, cherchant son chemin parmi les horizons possibles : celle du mouvement WARN. WARN pour « We Are Ready Now! » : c'est le cri de guerre de ce réseau pacifiste. Il signifie, avec espoir et entrain, que la nouvelle génération est prête, dès maintenant, à changer le monde.

le régime végétarien serait la solution par excellence à la crise écologique, ainsi qu'aux problématiques malthusiennes. Ce discours presque prophétique est alors perçu comme une prétention de supériorité des végétariens. Cette dimension est encore plus prégnante si le véganisme est pris en compte : le végétarisme apparaîtrait alors comme la première étape d'un comportement déviant et extrémiste, dont le véganisme serait l'étape ultime, caractérisé par un militantisme actif.

Ainsi, le végétarisme prend place dans un processus de changement de rapport humain/animal : tandis que l'animal est progressivement perçu comme plus humain, la question d'une éthique de l'animal s'impose de plus en plus. Il s'agit alors de promouvoir une certaine spiritualisation de l'aliment en contrepoint de la conception occidentale dominante, en faisant primer la morale sur la pratique. ✎

L'ambition du WARN est d'inciter à la prise de conscience et à l'engagement. Il invite chaque individu qui le rejoint à agir pour une cause qui lui tient à cœur. Le WARN a vu le jour à l'aube de la COP21 ; il tire de cet ADN un penchant pour la transition environnementale et sociale. Les résultats que je vais mentionner dans cet article sont issus d'une enquête ethnographique : participation à des événements du mouvement, interviews d'une à trois heures avec une quinzaine de Warneurs. Au moment où je le rencontre, le WARN regroupe des jeunes de vingt-cinq ans en moyenne, étudiants ou diplômés du supérieur, principalement urbains. Ce que je vais raconter est donc le fait d'une frange spécifique de la jeunesse.

À la source des engagements des Warneurs, il y a l'idée que la transition vient d'abord de soi-même.

Les interviewés promeuvent avant tout la transformation de leurs propres modes de vie. Cet accent sur la responsabilité individuelle permet une forme d'*empowerment* : en attendant que des transformations se fassent au niveau politique, chacun peut agir avec ce qu'il a sous la main. L'action concrète

et locale, l'ici et maintenant sont les maîtres-mots. Il s'agit de réfléchir aux conséquences de ses actes et de faire autrement, en espérant un passage à l'échelle par la diffusion des « bonnes pratiques ». Cette diffusion peut se faire selon deux canaux principaux. D'abord, par les signaux envoyés aux producteurs : boycotter certaines marques ou privilégier des produits éthiques, c'est aussi voter en faisant ses courses. « C'est hors de question que je cautionne ça », dit Camille à propos d'un produit. Pour elle, l'acte d'acheter véhicule un message

: il approuve la production du bien consommé. L'autre canal de diffusion est la communication auprès de l'entourage. Les Warneurs sont très nuancés sur ce point : ils aspirent à un prosélytisme passif. Le reproche et la culpabilisation de l'autre sont perçus comme contre-productifs. Beaucoup abordent leur engagement par des vecteurs indirects : offrir un sac à pain en tissu fait main à ses grands-parents pour Noël, ou bien choisir l'argument de la santé pour parler de son usage de cosmétiques naturels, sont des tactiques évoquées par certains.

Le WARN est là pour accompagner la transformation individuelle. Les Warneurs aiment le mythe du « déclic ». Les expériences de changement du tout au tout font de belles anecdotes à raconter : « "J'ai quitté mon job", j'adore quand les gens disent ça ! », s'enthousiasme Olivier. Changer de métier, déménager dans une éco-colocation, partir habiter à la campagne sont des horizons idéaux de transformation de soi. Mais en-deçà de ces révolutions de vie, le WARN valorise chaque modification à petite échelle, comme le fait d'adopter un fournisseur d'électricité issue des énergies renouvelables, de se lancer dans le compost ou de fabriquer sa propre lessive. Par là, le WARN, en tant que mouvement collectif, prend en charge des éléments habituellement réservés à la sphère privée. Parmi eux, l'alimentation occupe une place importante. Ce domaine est l'un des plus fédérateurs chez les Warneurs : beaucoup aiment en parler en interview. Il est jugé joyeux et convivial. La cuisine fait d'ailleurs partie des techniques de diffusion douce évoquées précédemment. Par un bon petit plat, on peut montrer que manger sans viande ou à partir d'invendus est aussi source de plaisir. Faire découvrir de nouvelles saveurs permet de partager avec l'autre son mode d'alimentation et de le dé-diaboliser.

Le WARN peut être le lieu d'une nouvelle socialisation alimentaire,



Julia Poirier

c'est-à-dire d'un nouvel apprentissage des goûts et des habitudes culinaires. La dynamique collective est intéressante à étudier, car elle peut influencer sur les pratiques quotidiennes individuelles. Le public des Warneurs peut être sensibilisé à l'occasion d'interventions dédiées ou de contenus en ligne. Mais il est surtout plus directement convié à partager un repas lors des week-ends ou apéritifs réguliers. Le WARN est avant tout un mouvement de l'expérimentation : il propose de tester de nouvelles pratiques, pour que chacun soit libre ensuite de les installer dans leur quotidien. À rebours des « djihadistes verts » dont il tente vivement de se distinguer, le mouvement met en avant le choix personnel. Marianne insiste sur la tolérance des Warneurs vis-à-vis des pratiques de chacun. Elle relate les propos d'une nouvelle recrue, qui a remarqué lors d'un de ses premiers week-ends : « Ce que j'aime trop avec ce mouvement c'est que je suis arrivé avec mes Nike, je suis venu avec mon saucisson, je me suis dit qu'est-ce qui va m'arriver, est-ce qu'on va me clasher et tout"... Et le fait est que, ben, non, on l'a pas du tout clashé et on s'en fout ». Malgré l'absence apparente de normativité, l'arrivant s'est posé la question de ce qu'il apportait à manger. Ainsi, même s'ils ne formulent pas d'interdits explicites, les repas participatifs ont le mérite de sensibiliser à la question par la peur de l'hypothétique regard des autres. L'idée que chacun mange comme il veut fonctionne dans le cas de ces apéritifs partagés : dans le pire des cas, chacun peut apporter des aliments qu'il tolère et n'est pas obligé de piocher dans ceux des autres. Mais que se passe-t-il quand il s'agit de repas intégralement gérés en commun ? Dans le WARN, il faut avant tout que les personnes ayant les régimes les plus spécifiques trouvent leur place. Les repas doivent être alors organisés sur la base du plus petit dénominateur commun. Lors des week-ends partagés, un sous-groupe de volontaires se charge d'établir les menus et de se procurer les ingrédients. Les personnes vegan ou intolérantes au gluten s'investissent généralement dans ces groupes pour

être sûres d'avoir les bons aliments et éviter de faire peser leurs contraintes sur le groupe. Les repas sont conçus pour que tout le monde puisse les partager : houmous maison, légumes grillés au feu de bois, grande salade... Relevons au passage que la majorité des Warneurs sont déjà, dès leur entrée, sensibilisés au végétarisme. En effet, la viande est globalement

absente de tous les événements, mais peu de Warneurs le relèvent.

Ces pratiques alimentaires expérimentées au WARN n'ont souvent rien à voir avec celles que les Warneurs ont apprises chez leurs parents. S'ils souhaitent les mettre en place au quotidien, ils doivent faire un effort de réflexion. La première question est



Julia Poirier

celle du budget. La plupart font leurs courses chez Biocoop. Les aliments y sont considérés plus éthiques, écologiques et sains, mais ils sont aussi plus chers. Si cet arbitrage est compréhensible pour les Warneurs diplômés, qui ont un revenu et pas encore de personne à charge, il est plus mystérieux pour des étudiants qui disposent de 400€ par mois. En réali-

té, ce choix est lié à une transformation des priorités. Les Warneurs dépensent souvent moins dans d'autres postes, dans une logique décroissante ; par ailleurs, ils considèrent important de dépenser plus pour manger des produits de qualité. L'installation de pratiques alimentaires nécessite toutefois un travail supplémentaire. Le temps et les efforts passés sont

plus conséquents que s'ils achetaient un plat tout fait au supermarché. D'abord, se rendre dans des magasins bio spécialisés nécessite parfois de parcourir des distances plus grandes. Ensuite, acheter des produits non transformés implique de prendre le temps de les préparer, donc de les cuisiner. Au-delà, l'élimination de certains aliments à fort impact environnemental pose la question du sacrifice. Une personne me parle ainsi de son goût pour le fromage, qu'elle a dû arrêter en devenant vegan. Mais souvent, les Warneurs, ayant pris conscience de certains enjeux autour des produits alimentaires, décrivent au contraire leur difficulté à agir comme avant. Certains font part de leur embarras dans les supermarchés, le jour où ils ont souhaité arrêter de consommer des produits OGM ou de l'huile de palme : ils se perdaient dans les rayons pour trouver des produits respectant ces impératifs, en inspectant chaque liste d'ingrédients. Il devient plus reposant de se rendre en magasin spécialisé, où l'on sait que ses critères seront respectés. Pour aller plus loin, certains incorporent leurs propres injonctions jusqu'à ressentir un dégoût physique pour la nourriture qu'ils avaient l'habitude de consommer jusqu'alors. C'est le cas de Louise, qui a abandonné les fast-food : « J'y vais plus, gros changement, j'y mettrais plus les pieds, sincèrement, je supporte plus l'odeur. Maintenant, je le ressens vraiment, c'est-à-dire que je passe devant un McDo, je trouve que ça pue alors qu'avant j'adorais ça ». La transformation des pratiques alimentaires est progressive : elle requiert une réorganisation de l'emploi du temps quotidien, mais aussi une transformation plus en profondeur de ses représentations autour de la consommation, du temps passé et des goûts et dégoûts. Chaque domaine de la vie ordinaire devient source de réflexion et de créativité. Cela n'empêche pas de s'autoriser des écarts : « Ça t'arrive parfois d'aller au supermarché, à quelle occasion ? — Caroline :

« Pour craquer sur une mousse au chocolat [rire] ! ». ✨



La métaphysique de la patate

• BERTRAND BOUET •

Au bord de l'eau, près de la montagne, vers la ville.

Deux hommes sur un banc. Plutôt jeunes. L'un a un cahier et un crayon, il consigne. L'autre a les mains sur les genoux et regarde ses chaussures.

LUDWIG. - Les chaussures. Tellement de choses à dire dessus. D'ailleurs je regarde les miennes, en ce moment, ce n'est pas rien.

IULE. - Je n'ai pas le temps de les regarder, moi ; je consigne.

LUDWIG. - Qu'est-ce que tu as à consigner comme ça ? Une bestiole passe, consigne. Un humain passe, consigne. Un dialogue, double-consigne. Et tu t'auto-consignes en prime, tu fais comme si nous n'étions pas là dans les bois mais là-bas dans la brousse. Ou dans une de ces salles toutes blanches où on cure les maladies de la tête, et que t'as la tête dans tes mains comme une andouille parce qu'on a jeté la clé.

IULE. - Tu veux dire, là où y a tous les récalcitrants ?

LUDWIG. - Par ma crinière souple, c'est là où sont balancés les génies. Tu enlèves les génies, ça fait une maison vide.

IULE. - Pourquoi tu ne consignes jamais, toi ?

LUDWIG. - Oh, j'ai consigné ; pendant un temps. C'était la règle de vie, le vivre parfait, la consigne et les mots. C'était ma gloire du soir. Le journal intime, à ceci près qu'on ne le garde pas près de soi et qu'on le met sous les yeux des autres pour qu'ils consignent à leur tour.

IULE. - C'est un bon concept.

LUDWIG. - Concept bien sale, ma foi. Quand je consignais, j'avais un peu la fièvre, parce que je lestais mon existence dans quelque chose de bien fini et de... soluble ? Regarde : un tour aux cabinets et *plouf*, plus de cahier, juste des méandres et un gros vide qui embarrasse. Et là, la vie prend un tour absurde, tu n'as plus rien sur quoi te fonder, donc tu fonds.

IULE. - C'est pas drôle.

LUDWIG. - Je me rappelle, à l'école.

Toujours tous types de personnes, tous gros ou grands, avec leurs mimiques un peu coutumières. Toujours les rires et les bavasseries dans la cour, puis ils allaient dans les toilettes pour consigner, sans jamais prendre garde à ce qu'ils faisaient, sans jamais se dire qu'il leur suffisait de faire un mauvais mouvement, et plouf. Et c'est tout le reste qui part, fin des annales, ça part dans une espèce de glouglou du temps. Et imagine le lui, sortir des cabinets les poches vides, qui va retrouver son groupe. Il est tout penaud et bien dépouillé. Il a plus son habit chaud et a le cul à l'air.

IULE. - Oui je veux bien, je veux dire, c'est toujours possible de faire tomber le cahier dans les toilettes, mais ça nécessite de ne pas être très habile des mains, et cette personne ne mérite pas

de posséder un tel cahier, m'est d'avis. Moi j'ai toujours su manier le crayon avec assiduité, et de fait j'ai gagné, comment dire, l'affection du cahier. Et de fait, je suis encore plus motivé à l'utiliser quotidiennement.

LUDWIG. - Tout de même, c'est bien malsain.

IULE. - Euh ?

LUDWIG. - Les listes, et tout. L'analyse et le renouvellement du dialogue, mais en version feuille.

IULE. - Le ?..

LUDWIG. - La réappropriation des autres pour la constitution de son cahier, donc de son soi. J'ai utilisé le mauvais mot, ça ne peut pas être malsain, certes. Non, malsain, ce serait faire tomber le cahier dans les toilettes, le repêcher de toute manière, et continuer à l'utiliser bien qu'il soit tout mouillé. Non non, ce n'est pas malsain : c'est froid. C'est refaire l'humain. En le chiffant veux-je dire, en lui donnant une nouvelle dimension qui ne serait



Julia Poirier

que peu appréciable. C'est pour ça que je m'étonne que tu le fasses encore, alors qu'on est loin, bien loin de la civilisation et que l'école est raisonnablement fermée.

IULE. - Je te consigne toi, voyons.

LUDWIG. - Ou plutôt tu cherches à déterminer la propension utilitaire à la consignation effective de ma fonction langagière.

IULE. - Que ?

LUDWIG. - Baste, cesse donc de consigner. Qu'est-ce que c'est que ton projet ? Tu prouves quoi, mon cher ? Je me rappelle aussi, toujours à l'école, ces gens hors-groupe un peu reculés qui paissaient sur les bancs ou dans les arrière-cours, dans les angles ou les coins d'ombres. En général ils étaient dans une seule et même disposition, les yeux sur les chaussures et les mains sur les genoux. Aucun cahier au côté droit, aucun crayon au côté gauche. Ils respiraient, je crois. Ce n'est pas trop sûr, en général ils ne bougeaient pas

d'un cil, comme des statues de marbre devant la vie. J'en ai approché un, une fois. Il avait la capuche fermement flottante sur le front, et tout en lui paraissait bien glacial. Un groupe riait non loin. Ils jetaient des yeux vers lui, et vers moi comme je m'approchais, et ils consignaient. Je voulais voir s'il avait quelque chose à me dire, qui soit, disons, cloisonné dans le temps ; le genre de choses qui ne se répète pas et se fixe au plafond du crâne. Mais sais-tu ce qui s'est passé ? Je lui ai dit bonjour, il a lentement levé le regard vers moi, le détachant de ses chaussures, a sorti cahier et crayon de sous ses fesses, et il a consigné.

IULE. - Oui, le bon sens est assez universel.

LUDWIG. - Le ?... Le bon sens est une vieille folle. J'ajoute qu'il n'y a pas de sagesse dans la consigne, ce n'est qu'une tare. Aveugle, en prime. Un mauvais moment à passer mais quand c'est passé on peut souffler et se dire qu'on est le roi du monde ; puis on se rend compte que tel ami a consigné davantage, et soit on se sent moins fort et moins bon, donc triste, soit, on décide de s'améliorer et de mieux consigner les fois suivantes. Donc on va voir plus de groupes, on se détache du sien, et le nombre de consignes potentielles s'accroît. Et on va tellement de groupe en groupe qu'en fin de compte, on a l'amer sentiment d'avoir été consigné.

IULE. - Eh ben, ça sort des zones de battues.

LUDWIG. - Ça titrise, disons, ça change le corps et l'âme de l'autre en élément qui perpétue la consigne.

IULE. - Ce n'est plus ce que tu veux, mon pauvre ?

LUDWIG. - Par ma crinière souple, je ne l'ai jamais voulu. Je suis né avec cette prédisposition chimique anti-consigne, d'où ma passion pour les bois. D'où ma répulsion pour la brousse, et l'école, et les groupes. D'où que j'aime bien les écureuils, parce qu'ils n'ont pas les pouces requis pour manier un crayon. Quoiqu'ils ne les ont pas non plus pour baisser une chasse d'eau.

IULE. - Qu'est-ce qu'un écureuil pourrait bien consigner, de toute manière ? C'est un travail d'humain. Pour les êtres socialement constitués, m'est avis.

LUDWIG. - Socialement abjects. Il y a une chose toute particulière que j'ai remarqué sur la Consigne. En règle générale, on consigne mieux, et avec davantage de talent, quand la personne face à soi a quelque chose d'une valeur supérieure. C'est l'aura, c'est la classe ; c'est la propension de la personne à posséder une consigne extrêmement développée. Toi-même, je le vois bien, ton poignet n'est pas comme un plumbeau dans l'air, tu n'as pas l'œil affairé et cette tension qui rend le cerveau rouge et le fait battre sur les tempes comme un cœur. Pas parce que ce que je te dis est inutile ou stupide, quoique ça puisse l'être. Non, je crois que la vraie raison est parce que les toilettes m'ont aspiré corps et bien, et ce depuis tellement longtemps que mon âme est toute flottante.

IULE. - Il faut bien apprendre. Il faut bien observer, écouter. La Consigne est une suite toute logique.

LUDWIG. - Par ma crinière souple, les cours et la cour ne m'ont strictement rien appris. C'est un tas, mon cher, un tas, comme à la cantine, bien servi en rang, sous les halos bleus, avec ces vitres très froides et ces pancartes raisonnablement typographiées, avec ces souffles d'impatience sur les nuques, ces coudes arbitraires bazarés, ces mélanges de purées aux aisselles, ces regards inexistantes qui lorgnaient.

IULE. - Moi je consigne le plat du jour.

LUDWIG. - Mon cher, ce n'est pas une affaire de postérité, ça ne sera jamais. Je ne vois pas la différence entre une personne devenue plat du jour et une autre reléguée le jeudi une semaine sur deux. C'est une affaire d'existence matérielle que révèle une réalité spirituelle. Je ne vois pas la différence entre une pomme de terre, et une purée de pomme de terre. Il n'y en a pas, c'est une simulation. Si tu crois qu'il y en a, tu es perdu dans les apparences et les pancartes. Tu œuvres alors pour la conservation d'un système de valeur, privilégiant tel aspect de la patate.

IULE. - J'ai bien envie de te suivre et de comprendre. Une seule question du coup. Que donc pouvons-nous faire ?

LUDWIG. - Aller au bois, c'est déjà bien. ✎



CONTACT

<i>DIRECTRICE</i>	EMILY CURTIS
MARIE DURIEU	FLORA CAVERO
	MANON LAROCHE
<i>REDACTEURS EN CHEF</i>	LÉA PICOT
ETIENNE RABOTIN	LODI MARASESCU
AMÉLIE ASPART	JULIA POIRIER
	WILCO VERSTEEG
<i>DIRECTRICE ARTISTIQUE</i>	YSEULT LEFORT
ALICE MOREL	CHLOÉ VANDERSTRAETEN
	RAOUL LEONESI
	ROMAN CADRE
<i>CHEFS DE RUBRIQUE</i>	<i>RÉDACTEURS</i>
FÉLIX LOUBATON	CHLOÉ SOULAINÉ
NICOLAS DE LAUBIER	MATTHIEU LACOMBE
BASILE JEANNET	RAPHAËLLE GRESSET
GABRIEL MESHKINFAM	AUGUSTE BERGOT
CLAIRE MABILLE	JULES CORNETET
ELIE BERESSI	MATHILDE COL
AUGUSTIN LANGLADE	LÉANA VALENTINI
VALENTIN LANUSSE-CAZALE	ANDRÉ RABOTIN
MÉLANIE LAFORESTRIE	JULIETTE BRUN
	LUCIEN THABOUREY
<i>TRÉSORIER</i>	COLTON VALENTINE
BERTRAND BOUET	VALENTIN LUTZ, VICTOR LABY
	THOMAS LAPUY
<i>COMMUNICATION</i>	SARA DEYHIM
COLINE RENUY	ARIANE TRÉGUER
SOLENE GALLIEZ	JULIE MADON
<i>ILLUSTRATIONS ET PHOTOS</i>	BERTRAND BOUET
RAPHAËL LAFARGUE	

REMERCIEMENTS

Imprimé à Condé- sur-Noireau
par Corlet Imprimeur

SA Association régie par la loi de 1901
N° SIRET : 814 503 645 00016

Adresse mail
redaction.lagazelle@gmail.com

Facebook
Journal La Gazelle

À corps et à cœur : lettres d'amour
Anonymes

« Faut réapprendre à manger »
Julie Madon

F.R.I.E.N.D.S : le syndrome de Peter Pan
Lucien Thabourey

Hors-série
Printemps-Été 2018

4,90€

LA JEUNESSE BROIE-T-ELLE DU NOIR ?

Jeune cherchant travail de rêve. Je fais
des études jusqu'au bac+5 puis j'éleve
des moutons
Léana Valentini

Ce qu'en pensent les anciens jeunes
Témoignages

